



JEUDI 3 SEPTEMBRE 2020



Coronavirus: quand le masque empêche de travailler

Publié le 2 septembre 2020 à 14:30:53 / 2 commentaires / 93 vues

Travailler en temps de coronavirus représente un défi pour des milliers de salariés. Tous vont devoir porter le masque à partir du mardi 1er septembre.

Peu de... Lire la suite

- ▶ Appel du Collectif soignant pour une politique sanitaire COVID-19 juste, éclairée, et proportionnée. p.1
- ▶ La vie après le pic pétrolier sera-t-elle comme au Moyen-Âge ? (Alice Friedemann) p.6
- ▶ Prévisions énergétiques d'aujourd'hui - Quelques graphiques (Gail Tverberg) p.34
- ▶ L'effondrement actuel de l'empire humain (Michel Sourrouille) p.49
- ▶ JEHAN QUI RIT, JEHAN QUI PLEURE... (Patrick Reymond) p.50

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ La pandémie de Covid-19 plonge l'économie mondiale dans une récession record p.53
- ▶ "Ce n'est pas votre imagination. Quelque chose va très mal." (Michael Snyder) p.55
- ▶ « VACCINS Covid-19, l'Union Européenne indemniserait-elle les laboratoires en cas de problèmes ? » (Charles Sannat) p.58
- ▶ «Le niveau d'avant la crise sera difficile à atteindre et cela prendra du temps. Cela ne se produira pas cette année et pas non plus l'année prochaine (Bruno Bertez) p.64
- ▶ Éditorial: Pourquoi il est urgent d'arrêter les politiques monétaires scélérates et de favoriser la chute des bourses (Bruno Bertez) p.65
- ▶ La stratégie de la peur (Bruno Bertez) p.68
- ▶ Le Powell Circus arrive en ville (Bruno Bertez) p.74

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

Appel du Collectif soignant pour une politique sanitaire COVID-19 juste, éclairée, et proportionnée.

lundi 31 août 2020



Les décisions arbitraires et portant atteinte de plus en plus gravement aux libertés (ainsi qu'au bon sens) se multiplient.

Heureusement, des médecins sortent du bois en appelant à une sortie d'urgence de cette spirale sécuritaire démesurée... avec la cohorte de dommages et dégâts qu'elle provoque.

Dernière ignominie en date : la décision des autorités genevoises d'imposer le port du masque aux professionnel-le-s dans tous les jardins d'enfants et structures de la petite enfance.

Ces fonctionnaires et politiciens qui nous gouvernent conservent-ils une miette de compréhension des besoins affectifs, relationnels et sociaux des êtres humains, en particulier des plus jeunes et des plus âgés ?!!

Le Dr Louis Fouché, médecin anesthésiste - réanimateur, a eu l'amabilité de me faire parvenir l'appel qu'il a rédigé récemment au motif qu'il m'y cite. Bien au-delà de ce détail, c'est tout le reste qui compte dans cette prise de parole courageuse, intelligente et nécessaire.

Il l'a lancée dans le cadre du *Collectif soignant pour une politique sanitaire COVID-19 juste, éclairée, et proportionnée*, qui appelle à un regroupement des bonnes volontés pour organiser la résistance aux dérives toxiques en cours. Concluant avec élégance son appel de la manière suivante :

Merci à tous ceux qui voudront nous rejoindre pour que l'AP-HM se réveille du mirage et agisse.

Merci à tous ceux qui ne sont pas d'accord et qui voudront renouveler l'espace du débat pour une discussion courtoise et constructive.

Le site du Collectif contient différentes suggestions d'actions possibles à chaque personne qui voudrait faire sa part (lien en fin d'article).

Je reproduis également ici le modèle de lettre à un chef d'établissement scolaire, les enseignants étant eux aussi non seulement brutalisés mais encore mis en position de devenir brutalisants dans le cadre de directives de plus en plus aberrantes.

Au fond c'est toujours le même motif dont il s'agit : comment être intelligemment prudents en évitant de prendre des mesures de contrainte sanitaires douteuses tout en étant lourdement attentatoires à la dignité et aux libertés fondamentales ?

Le Collectif énonçant ainsi sa raison d'être :

Sortir nos décisionnaires et nos concitoyens de la peur.

Infléchir la politique sanitaire locale et générale Covid vers des décisions plus éclairées, plus justes, plus proportionnées.

Rouvrir l'espace du débat démocratique et scientifique sur la politique sanitaire COVID.

Merci au Dr Fouché et au Collectif soignant pour cette proposition sans langue de bois ni circonvolutions inutiles... et puissent nos dirigeant(e)s un jour prochain retrouver la raison !

Sachant qu'il est aussi de notre responsabilité de les confronter à la réalité de leurs dérives pour les aider ou au besoin les contraindre démocratiquement à en revenir.

APPEL

Bonjour à tous,

A quoi joue le gouvernement ? A quoi jouent les médias ?

A quoi jouent les médecins ?

Quand réagissons-nous ?

Je lance ici un appel aux médecins, pharmaciens, soignants et administratifs de l'AP-HM de bonne volonté.

Il faut arrêter l'instauration et la pérennisation de lois d'exception liberticides.

Depuis quand le gouvernement se donne-t-il le droit de décider de ce que les médecins peuvent prescrire ?

Pourquoi les gens doivent-ils encore porter un masque aujourd'hui ? Pourquoi leur interdisait-on d'en acheter quand c'était utile ?

Pourquoi les pharmaciens n'ont pas eu le droit de vendre des masques quand c'était utile ?

Ce sont désormais les supermarchés qui le peuvent avec la complicité de l'État et de ses forces de répression ?

Ceux qui constatent l'écart croissant entre le réel et la narration médiatique et politique se doivent de réagir.

Ceux qui savent lire et interpréter sans peur des courbes épidémiques se doivent de parler en masse et de ne pas laisser seul l'IHU dans cette bataille.

Il n'y a pas de seconde vague.

Nous ne sommes depuis bien longtemps plus en situation épidémique selon les définitions habituelles des standards d'épidémie pour la grippe (plus de 150 cas/j/100000 hbts).

Cette définition a été changée tout bonnement pour la Covid dans un but qui nous échappe.

Le réel est remplacé par une narration douteuse. Les « informations » diffusées par les médias sont désormais décorréliées de la réalité sanitaire.

Les courbes épidémiques sont interprétées de manière fallacieuse.

L'État aurait-il modifié les seuils épidémiques habituels pour maintenir un discours alarmiste et justifier des restrictions de liberté ?

Les nouveaux cas sont bénins.

Ils sont à la hausse du fait de l'incrémentation du nombre des tests.

C'est très rassurant quant à la bénignité de l'infection au final.

Nous n'avons pas constaté en avril le dénominateur des cas totaux faute de pouvoir tester comme le bon sens nous le recommandait.

Aujourd'hui nous testons de manière quasi systématique sans rapport avec une quelconque symptomatologie.

Nous trouvons simplement ce que nous nous sommes interdits de voir en Mars, Avril et en Mai : le dénominateur et la foule des cas bénins.

Tous les partisans de la thèse de l'immunité collective devraient s'en réjouir.

Les hospitalisations en réanimation, les hospitalisations et les décès ne font que baisser tendanciellement !

Nous nous devons de sortir des polarisations politiques qu'on a voulu infliger au débat.

Nous devons retourner à des arguments de bon sens : médicaux en premier, scientifiques en second.

Merci à Jean François Toussaint, à Alexandra Henrion Caude, à Jean Dominique Michel, à Didier Raoult, à Philippe Parola, à Jean Christophe Lagier, à Christian Perronne et à tous les autres héros que j'oublie.

La Science, la médecine et la politique sont ternies de tant de conflits d'intérêt et de corruptions.

Le « Nous » de nos concitoyens va mal. Nous devons réinformer et réouvrir l'espace du dialogue et du débat quand il se ferme.

Il y a aujourd'hui plus de morts quotidiens de suicide que de COVID.

Les soignants doivent réagir.

Nous devons libérer nos concitoyens. Veiller à leur santé. Nous avons tous prêtés serment !

Chaque jour, il meurt en moyenne en France 1671 personnes selon Santé publique France.

419 personnes de maladies cardio vasculaires / 460 de cancers / 110 morts de maladies respiratoires / 27 de suicides / 10 morts d'accidents de la route /

Pour la covid-19 : Sur les 15 premiers jours d'Août une moyenne de 8.3 morts hospitaliers /jour.

Je ne compte pas les morts en Epadh puisque nous ne savons de quoi ils sont morts. Vous constaterez avec le sourire que du 1^{er} au 15 Aout, 10 personnes auraient d'ailleurs ressuscitées selon le cumul des morts en Epadh.

Nous sommes devenus fous ?!

Merci à tous ceux qui voudront nous rejoindre pour que l'AP-HM se réveille du mirage et agisse.

Merci à tous ceux qui ne sont pas d'accord et qui voudront renouveler l'espace du débat pour une discussion courtoise et constructive.

Bien confraternellement,

Dr Louis Fouché, médecin anesthésiste - réanimateur.

LETTRE-TYPE à un directeur ou une directrice d'Établissement scolaire

Le 25/08/2020

Madame la directrice, Bonjour,

Je vous envoie cet article de France Soir qui dit mieux que je ne saurais le faire toute l'étrangeté et l'incohérence de cette histoire de masques à l'école.

<http://www.francesoir.fr/opinions-tribunes/le-port-du-masques-pour-les-enfants-cest-de-la-maltraitance>

Je vous écris avec deux casquettes. Celle de parent et celle de médecin réanimateur.

En tant que parent, je suis choqué et triste pour nos enfants.

L'isolement dans des cerceaux est une torture. Il sépare nos enfants qui ont besoin de rencontre et de vie sociale.

Les masques interdisent une vie de relation nécessaire à un enseignement de qualité. Ces pratiques les maintiennent dans l'angoisse et la suspicion de l'autre.

En tant que soignant, les directives sur les masques pour les enfants sont inutiles inapplicables et toxiques.

Les enfants ne sont ni malades, ni vecteurs ni réservoirs. L'épidémiologie montre qu'il n'y a plus de cas grave, ni de cas réanimatoires. Ces deux affirmations sont abondamment sourcées.

La réalité est que si vous voulez appliquer les directives sur le masque, il faut changer les masques toutes les 4h au plus. Il faut jeter les masques usagés dans des poubelles DASRI. Il faut laver les masques tissus toutes les 4h. Tout cela est infaisable pour une école. C'est une imposture alors qu'ils se retrouvent au parc pour jouer juste après la cloche....

L'article de France Soir réunit de grand nombre de sources et conteste les positions opposées.

Je souhaite et je prie pour que l'enseignement catholique, et Saint Michel en particulier mette tout son discernement dans ses discussions avec ses tutelles, et pense avant tout au bien-être des enfants et aux effets secondaires des mesures sanitaires. Si c'est contre la peur qu'il faut lutter, aucun masque n'y suffira. Nous avons signé un appel et formé un collectif médical à Marseille pour résister à la distance croissante entre la réalité et la narration médiatique et politique.

Nous sommes en quelques jours plus de 40 médecins.

Notre raison d'être est la suivante:

Sortir nos décisionnaires et nos concitoyens de la peur.

Infléchir la politique sanitaire locale et générale Covid vers des décisions plus éclairées, plus justes, plus proportionnées.

Rouvrir l'espace du débat démocratique et scientifique sur la politique sanitaire COVID.

Je vous propose d'oser interpeller le rectorat, le diocèse, les syndicats d'enseignants et enfin les parents d'élèves.

Je suis prêt à venir réinformer les enseignants et enseignantes, les parents d'élèves, les tutelles.

Merci d'avance pour ce que vous ferez pour protéger nos enfants de cette folie.

Dr Louis Fouché,

pour **le Collectif soignant pour une politique sanitaire COVID-19 juste, éclairée, et proportionnée**

La vie après le pic pétrolier sera-t-elle comme au Moyen-Âge ?

Alice Friedemann Posté le 2 septembre 2020 par energyskeptic



Préface. Richard Winston recrée dans ce texte ce qu'était la vie du 5e au 15e siècle - de la chute de l'Empire romain au début de la Renaissance.

Energyskeptic.com montre pourquoi l'hydrogène, l'énergie éolienne, solaire, géothermique, nucléaire, la fusion et d'autres alternatives aux combustibles fossiles ne peuvent pas les remplacer. Il est donc intéressant de savoir comment les gens vivaient avant les fossiles si nous sommes condamnés à retourner à Wood World après le pic pétrolier, où la biomasse était la principale source de chaleur et d'infrastructure.

Si seulement le pic pétrolier, plutôt que le changement climatique, avait été compris comme le principal problème auquel nous sommes confrontés, nous aurions pu mieux préparer l'avenir. Nous aurions pu demander à des ingénieurs civils de trouver des moyens de mieux isoler les maisons, de construire des routes qui dureraient aussi longtemps que celles des Romains encore en service aujourd'hui, et d'autres infrastructures pour les générations futures. L'agriculture biologique aurait commencé sérieusement, des chevaux auraient été élevés pour remplacer les tracteurs, les spécialistes des matériaux auraient trouvé des moyens de préserver des connaissances qui dureraient plus longtemps que le papier. Les clôtures de pierre construites depuis le fil de fer barbelé rouilleront. Des structures sociales comme les guildes, qui appliquent des normes élevées de peur qu'on ne leur fasse pas confiance, seront mises en place. Des dizaines de milliers de petits greniers pour empêcher les parasites de dévorer les cultures après la récolte.

Je suis sûr qu'en lisant ceci, vous pourrez penser à des moyens de préparer maintenant l'avenir, et surtout, à un système social qui ne fait pas de la plupart d'entre nous des paysans pauvres.

Richard Winston. 2016. La vie au Moyen Âge. La nouvelle ville des mots.

Un monde magnifique - nous sommes douloureusement conscients de la distance qui nous en sépare et du désespoir de le souhaiter à nouveau. Nous ne sommes pas non plus sûrs de vouloir ces modèles préindustriels. Nous ne voudrions pas être plongés dans les insécurités de la vie médiévale. Dans une économie de rareté, la famine était inévitable. En l'absence de connaissances scientifiques, il n'y avait pas de défense contre la maladie. Même si les guerres médiévales étaient des opérations mineures selon nos normes - les armées étaient petites, les armes simples - les champs de bataille étaient des pays entiers et la dévastation était assez cruelle, en termes de souffrance humaine. Nous ne pouvons nous empêcher de frémir devant la dureté du système juridique. Nous frémissons également devant la culpabilité et la terreur inculquées dans la psyché médiévale au nom de la religion. Non, nous ne pouvons pas tomber dans les illusions des romantiques du XIXe siècle qui pensaient pouvoir prendre le bien d'un monde agricole et en écarter le mal. Nous avons une idée de la façon dont toutes ces choses s'imbriquent les unes dans les autres.

Le paysan vivait dans une maison basse de deux ou trois pièces au maximum. La pièce principale servait à la cuisine, à la nourriture et à l'industrie ménagère. La famille dormait dans la pièce voisine. S'il y avait un trop-plein d'enfants, une troisième pièce était construite. Cela était facile à faire, car le bâtiment était généralement fait de torchis et de barbotine, construit avec une double palissade de bâtons autour d'une charpente de bois solide. L'espace entre les bâtons était rempli de paille et de gravats ; l'extérieur était enduit d'argile. Les chevrons étaient faits de branches plus lourdes, puis recouverts de chaume. Il y avait peu d'ouvertures de fenêtres, et celles-ci étaient petites. Le verre était un luxe hors de portée des paysans ; les fenêtres étaient fermées contre le froid par des volets en bois. Il y avait un foyer à une extrémité de la pièce principale pour la cuisine et le chauffage, mais une cheminée présentait un problème de construction compliqué et pouvait être absente de l'habitation paysanne moyenne. La fumée s'accumulait simplement près de l'avant-toit et s'échappait par le chaume. Le paysan construisait avec ce qu'il pouvait se procurer dans la forêt, au bord de la rivière et dans le champ de chaume. Il utilisait un minimum de bois travaillé et n'engageait pas de charpentiers.

L'intérieur de la maison du paysan n'était pas aussi dépourvu de gaieté qu'il est parfois représenté. Il y avait des meubles de maison : un lit pour les parents, peut-être avec une tête de lit en bois sculpté, un berceau pour les plus jeunes, et un lit dans une autre pièce pour le reste des enfants. Les paysans dormaient sur la paille, mais ils pouvaient se fournir en traversins de duvet d'oie ou en couvertures de laine. Ils avaient des tables, des tabourets, des bancs - des pièces faites maison, solides et utilitaires, le bois étant poli après un usage intensif. Il y avait un certain nombre de coffres et d'armoires pour ranger les vêtements et les denrées alimentaires.

Quelques étagères fixées au mur abritaient la vaisselle de la famille. On suppose souvent que la famille de paysans ne disposait pas d'assiettes. Ce n'est pas le cas. Les plats en faïence de type courant, non émaillés, étaient produits localement, et tout paysan pouvait se les offrir, ainsi que les bols et les cruches. Il avait aussi des assiettes, des bols et des gobelets en bois. Des cuillères en corne et des louches en bois étaient utilisées. Bien que le métal soit rare et cher, chaque famille possédait quelques pots en fer, ainsi qu'un dessous de plat en fer et une broche pour rôtir la viande.

Les dépendances étaient vaguement regroupées autour de cette habitation. Elles étaient construites avec les mêmes matériaux que la maison, à l'exception d'un petit grenier en pierre pour éloigner les rats et les souris.

Il y avait assez d'espace autour de chaque maison pour un carré de légumes, quelques vignes, des arbres fruitiers, un rick de foin. Des chemins et des ruelles menaient au centre du village, à une source d'eau et à la petite église en pierre flanquée de son cimetière. De plus grandes routes menaient aux champs.

Le paysan vivait près de ses voisins ; les hameaux et les villages plutôt que les fermes étaient la règle. Ceux-ci avaient été façonnés par la forme précédente de la société féodale, où les serfs vivaient regroupés autour du manoir pour se protéger.

Les historiens ont supposé que le manoir féodal était né, dans les ténèbres du passé, de l'union de deux institutions distinctes, le domaine romain et le village celte-germanique. Le système romain était basé sur l'esclavage. Ses techniques agricoles étaient très avancées, et il produisait des surplus considérables destinés à être vendus ailleurs. Il supposait une société urbaine complexe. Le village celtique-germanique était une unité beaucoup plus primitive. On y pratiquait une agriculture rude, combinée à la chasse et à l'élevage. La tribu était une association d'égaux sous la direction d'un chef (peut-être élu), qui s'efforçait d'atteindre un objectif d'autosuffisance modeste mais difficile à atteindre. Elle fonctionnait également comme une unité militaire, défendant ses territoires contre les incursions d'autres bandes. Des éléments de ces deux institutions sont visibles dans le manoir du début du Moyen Âge. Au cours d'un millénaire, l'esclavage avait disparu, pour être remplacé par le servage. Comme l'esclave, le serf n'était pas propriétaire de la terre qu'il cultivait. La possession de la terre était dévolue au seigneur ou à un bras de l'Église. Mais le serf était lui-même propriétaire, il n'était plus un objet à vendre ou à acheter.

Cependant, il avait de nombreuses obligations envers son seigneur, et cette dette conditionnait toute son existence. En un sens, le seigneur était son "état", d'où découlaient des bénédictions fondamentales : le droit de partager la terre, dont dépendait la continuité physique du serf ; une place dans une communauté stable, si importante pour sa continuité sociale.

Pendant les nombreux siècles de turbulence au cours desquels ces relations se sont forgées, le seigneur était souvent le seul pouvoir d'organisation visible. Les prérogatives qui lui revenaient n'étaient pas dues à une simple usurpation brutale, mais résultaient du consentement et parfois même d'un accord clair entre le souverain et le gouverné. Le seigneur a tenu sa part du marché de diverses manières. Il était censé maintenir une certaine force militaire pour dissuader et repousser les attaques. Il a fourni une zone fortifiée où les serfs et leurs

animaux pouvaient se réfugier en cas de danger. Il a construit une cave commune pour le stockage du vin. Il a gardé les animaux d'élevage qui servaient aux animaux du village. Il a pris en charge la gestion des routes, des ponts et des ferries. Il a joué le rôle de juge, réglant les querelles et faisant respecter les bonnes mœurs. Dans les moments de disette, il apportait à son peuple une aide provenant de son propre surplus.

En retour, les serfs d'un manoir maintenaient le seigneur à une échelle digne de son rang. Ils travaillent dans les champs privés du seigneur, qui sont, de toute façon, les plus productifs. Ils les entretenaient en priorité par rapport à leurs propres plantations et récoltes. Ils coupaient le bois de chauffage dont il avait besoin pour chauffer le château ou le manoir où il vivait avec sa suite de valets et de préposés. Ils agissaient eux-mêmes en tant que préposés personnels ou envoyaient leurs enfants servir dans les cuisines et les écuries du seigneur. Ils pouvaient également se voir confier des tâches dans les ateliers du seigneur, car le manoir était une unité largement autosuffisante, comme la propre maison du serf.

En plus de ces travaux obligatoires, qui lui prenaient la moitié de son temps et de ses forces, le serf devait livrer une partie de ses propres produits à l'entrepôt du seigneur. Il y avait divers frais à payer - pour le droit de se marier en dehors du manoir, par exemple. Un impôt de décès était perçu, généralement sous la forme d'un mouton ou d'une vache, avant que l'héritier du serf ne puisse entrer au service de son père. En outre, en théorie, le seigneur pouvait faire appel à son peuple pour toutes sortes de dons spéciaux. Ces dons étaient connus sous le nom de "aides" et apparaissaient lorsque le seigneur avait besoin de revenus spéciaux - pour le mariage de sa fille, pour le chevalier de son fils, pour une expédition militaire ou une amélioration de sa propriété. Les aides étaient en quelque sorte à moitié volontaires ; d'autre part, le seigneur pouvait les demander comme il le souhaitait. De telles ambiguïtés étaient typiques de ces arrangements médiévaux.

Lorsqu'ils agissaient en groupe, les serfs avaient un pouvoir de négociation considérable.

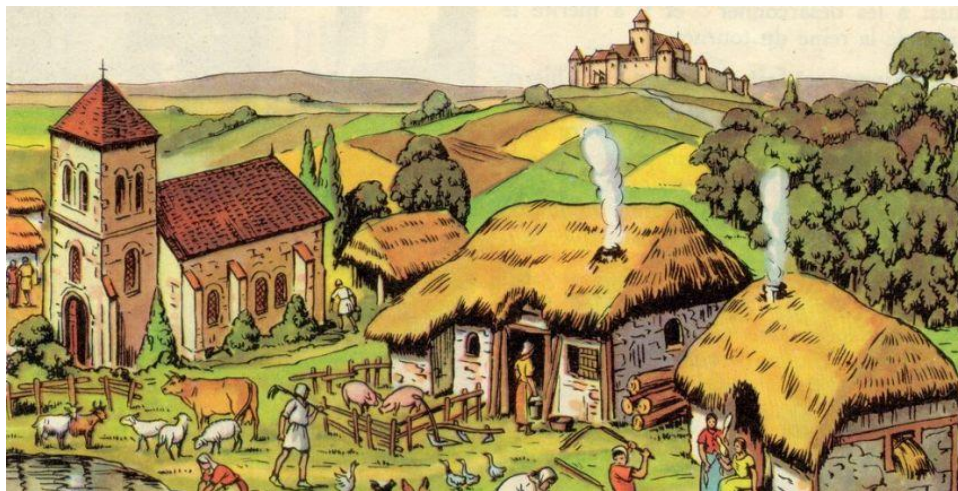
Les possessions des seigneurs étaient en grande partie réparties entre les paysans, bien que ces derniers ne travaillent que rarement un gros bloc de propriété solide. En raison de la manière fortuite dont les propriétés des paysans s'accumulaient, le paysan individuel était susceptible de cultiver des morceaux dans toute la propriété ou le village. Une bande ici ou là était héritée de son père ou de sa mère, acquise comme dot, achetée dans une bonne année, ou - à titre privé, sans trop se soucier de la légalité - taillée dans la forêt ou dans le désert. Une fois qu'une telle parcelle avait été labourée et récoltée pendant plusieurs années, le droit du paysan à cette parcelle était incontestable.

Cette fragmentation apparemment chaotique de la terre présentait des avantages. Elle permettait une répartition équitable de la bonne et de la mauvaise terre entre les paysans d'une communauté. De plus, la nature variée des cultures cultivées sur différentes bandes dans un champ permettait une forme primitive de contrôle des parasites et des maladies.

La rotation des cultures est une autre pratique ancestrale. Dans certaines régions du pays, en particulier dans le sud, où les champs étaient pierreux et les pluies rares, la moitié des terres étaient laissées à l'abandon chaque année, retournant à des plantes sauvages qui venaient sur des terres cultivées inutilisées. Dans le nord et l'est, avec une couche arable plus profonde et un climat plus humide, le cycle de trois ans était normal. Un champ était planté de blé ou de seigle à l'automne. Les graines ont germé lors des pluies abondantes de l'automne, ont hiverné sous la neige et ont repris une bonne croissance au printemps. En juillet, elle était prête à être coupée. Le champ se reposait ensuite jusqu'au printemps suivant, lorsqu'une autre culture - avoine, orge ou pois - était plantée. Cette culture a été récoltée à la saison prévue et le champ est resté entièrement en jachère pendant un an, jusqu'à ce qu'il soit à nouveau labouré pour le blé d'hiver. Avec une terre aussi importante, cette restriction délibérée de son utilisation semble curieuse. En fait, c'était une façon ingénieuse de tirer le meilleur parti des

terres disponibles tout en maintenant leur fertilité. Il n'y avait pas d'engrais artificiel pour reconstituer ce qui avait été pris dans le sol - seulement le fumier du bétail, et il n'y en avait jamais assez pour tous les besoins du paysan. La vertu du compost était certainement comprise, et le long de la côte, les algues étaient collectées et répandues sur les champs. Bien sûr, aucune feuille de chou ou de navet n'était jetée dans la maison du paysan ; tout ce qui n'était pas consommé par les gens était jeté aux porcs ou à la volaille. Mais le travail était un facteur majeur dans l'équation agricole médiévale. Le paysan cherchait instinctivement des moyens de faire travailler la nature pour lui avec un minimum d'assistance. La rotation des cultures était un grand principe écologique, et elle a continué à être pratiquée jusqu'au début de l'agriculture scientifique.

Une partie des terres du village a été mise de côté comme prairie de foin. Il s'agissait probablement d'une zone humide de faible altitude, peut-être un ancien marais qui avait été asséché et drainé. Parfois, il était foiné collectivement. Avec 10 à 35 ménages participants, le partage du foin était forcément compliqué, mais le paysan considérait les accords de coopération comme allant de soi. S'il voulait augmenter sa réserve de foin par lui-même, il pouvait connaître une parcelle d'herbe sur une colline escarpée ou à l'orée des bois et envoyer un fils à moitié adulte avec une faux à sa suite. Mais de telles parcelles étaient rares. En effet, le bétail du village était absent une grande partie de l'année, parcourant toutes les terres accidentées et marginales, et peu de choses comestibles échappaient aux moutons méticuleusement élevés, aux chèvres aventureuses ou aux ânes sans discernement.



Pour l'hiver, cependant, les animaux avaient besoin de foin, et la prairie en était la seule source importante. Les herbes vivaces naturelles, celles qui se sont installées lorsque la prairie a été récupérée pour la première fois à partir des déchets, étaient les seules connues. La prairie n'a jamais été retournée et réensemencée, comme c'est le cas aujourd'hui. Là encore, il n'y avait pas d'engrais artificiel pour enrichir le gazon. Mais depuis des temps immémoriaux, l'homme agraire avait observé l'affinité de l'herbe pour le calcaire. L'application de la craie moulue, lorsqu'elle était disponible, était l'une des tâches rituelles du paysan médiéval. Les fosses à craie pouvaient être très éloignées. Le paysan arrachait la craie d'une barre de fer, la pelletait dans son chariot à bœufs, la transportait sur des pistes accidentées jusqu'au champ, la pilait en fragments et l'épandait avec sa pelle en bois en forme de pelle. Là où il n'y avait pas de craie, le paysan utilisait de la marne, un mélange naturel de sable, d'argile et de chaux que l'on trouve le long des berges des rivières.

Les rendements, selon les normes modernes, étaient pitoyables. Dans le cas des céréales, une multiplication par trois à six des graines était la meilleure que l'on pouvait espérer. Le travail et la compétence nécessaires pour obtenir de tels rendements étaient stupéfiants. De plus, quand on considère que de ces rendements dépendait la survie non seulement du paysan mais aussi de toute la pyramide sociale dont il constituait la base, on se rend compte sur quelles marges minces les civilisations peuvent se construire.

Dans ces grands champs à carreaux, aucun espace n'était gaspillé pour les clôtures ou autres signes de propriété. Quelques piquets ou pierres suffisaient à délimiter les frontières. Le paysan savait dans un sillon où sa terre commençait et se terminait. Les mesures, lorsqu'elles étaient nécessaires, se faisaient au pas - répété à chaque semis de la section - ou à l'heure de la plantation : une charrue du matin ou un labour de trois jours.

On essayait de consolider les petites exploitations, car le morcellement des terres atteignait parfois des extrêmes ridicules. Le même morceau, tel qu'il se transmettait aux générations suivantes, pouvait être réparti entre les fils par moitié, quart, huitième et même trente secondes. Il existe des rapports de paysans qui ont labouré jusqu'à cinquante bandes, dont certaines ne se trouvent plus dans leur propre village. Néanmoins, il n'a pas été facile de changer le système. La familiarité avec son bout de terre engendre l'affection et la possessivité. Le paysan connaissait les contours de ses parcelles et la composition de ses sols, ce qu'il était possible de faire avec différentes bandes lorsque le temps était favorable, la résistance de telle ou telle parcelle à la sécheresse. Une telle connaissance lui apporte la sécurité. Il hésitait naturellement à échanger une bonne parcelle contre une autre, peut-être moins bonne mais mieux située. Il était possible de conclure des marchés privés, car le paysan avait une grande expérience du commerce. Mais la redistribution en gros était à des siècles de distance.

Une grande variété de cultures était cultivée dans les exploitations paysannes. La principale était bien sûr le grain. Les céréales étaient au centre de l'alimentation du paysan et lui fournissaient également le surplus avec lequel il payait ses dettes. De plus, de tous les produits alimentaires, elles étaient les moins périssables et les plus adaptées au stockage et à l'expédition. Seule la meilleure terre pouvait convenir au blé, la reine des céréales. Le seigle était cultivé sur des terres plus accidentées et dans des climats plus rudes - le paysan l'appelait blé noir, et son propre pain était généralement fabriqué à partir de ce blé. L'avoine et l'orge étaient couramment cultivées, de même que le millet, qui était alors un aliment de base autant que la pomme de terre qui allait plus tard le devenir. Il y avait aussi des cultures fourragères, comme le sorgho et la vesce, qui faisaient vivre les animaux du paysan pendant l'hiver.

Des fruits de toutes sortes étaient cultivés pour la consommation domestique et pour le marché : pommes, poires, cerises, pêches et prunes dans toute la France ; dans le sud, figues, amandes et olives.

Le fruit le plus noble de tous était le raisin, et la culture du raisin de cuve était honorée par-dessus toutes les autres formes de culture. Des terres spéciales ont été réservées à la vigne, car le raisin a des exigences assez particulières en matière de chimie du sol, d'ensoleillement et de drainage. Néanmoins, les vignes ont été plantées même dans les climats nordiques, humides et frais comme celui de la Normandie, car le vin était considéré comme une nécessité de la vie pour tous, et l'agriculture visait avant tout à fournir le marché local. Les meilleures régions viticoles, à l'époque comme aujourd'hui, étaient les pentes fertiles et ensoleillées de la Bourgogne et les régions marécageuses et graveleuses du Bordelais. C'est de là que provenaient les vins qui étaient expédiés à l'étranger - à l'époque comme aujourd'hui - et qui constituaient l'un des principaux articles du commerce.

Peut-être en raison de l'importance centrale du raisin, peut-être parce qu'il se prêtait mieux que d'autres cultures à un contrôle extérieur, le seigneur préleva une taxe sur les raisins cultivés sur ses terres, préfigurant ainsi nos accises actuelles sur les boissons alcoolisées. De nombreux grands vignobles avaient été plantés à la périphérie des villes, où le vin serait commodément proche de ses éventuels acheteurs. Dans de tels cas, les autorités municipales réclamaient la taxe. Pour éviter toute fraude, la récolte ne pouvait pas commencer avant qu'une date officielle ne soit fixée. Cette annonce a été créée à l'étranger - cela n'avait aucun sens d'afficher un avis, car le paysan ne savait pas lire.

L'accès à un moulin aurait dû sembler une bénédiction pour les paysans. Mais il n'existe aucune trace de leur accueil chaleureux de la nouvelle installation, et ils ne l'ont utilisée que sous la contrainte. Le meunier est toujours représenté comme un escroc et un voleur. Au lieu de cela, le paysan s'accroche obstinément au pénible moulin à main qui faisait partie de l'équipement de chaque ménage depuis les temps les plus reculés. La quantité d'équipement qu'il possédait était en fait formidable.

Le paysan avait besoin d'une brouette. Il avait besoin d'une charrette, en fait, de plusieurs charrettes pour différents usages. S'il possédait un cheval, d'autres types de harnachement encore - mors, brides, un de ces colliers de cheval de facture nouvelle qui augmentaient tellement le travail qu'un cheval pouvait faire. Mais les chevaux étaient encore un luxe hors de portée de la plupart des paysans - ils avaient besoin de trop de foin et tombaient malades trop facilement. La plupart du temps, le paysan se débrouillait avec un attelage de bœufs pour les travaux lourds et un âne pour les charges légères comme le bois de chauffage ou le marché. Il y avait la charrue, bien sûr. A présent, le paysan progressiste possédait également une herse dont le lourd châssis en bois, clouté de dents en fer, brisait les mottes bien mieux que ce qu'il avait utilisé auparavant - peut-être seulement un arbre épineux lesté de pierres qui serait traîné sur le champ. Il avait besoin de faux et de faucilles - les premiers pour couper le foin, les seconds pour le grain. Un fléau pour battre le grain et un ventilateur de vannage pour souffler la balle. Nombre de récipients : paniers, sacs, seaux et bacs ; tamis pour la farine et la bavette ; pressoirs à fromage et mangeoires. Bêches et pelles, râteliers à foin, fourches, haches, porte-mattes. Couteaux de toutes sortes - pour tailler la vigne, greffer les arbres fruitiers, tondre les moutons, dépecer les porcs, castrer les taureaux et effectuer divers travaux de taille. Pierres à aiguiser pour garder les lames tranchantes.

Les moutons font partie de l'économie paysanne autosuffisante ; leur laine fournit les vêtements de la famille. La laine était filée et tissée à la maison - à tout moment non réclamé par d'autres travaux, la paysanne faisait sa quenouille. Tout surplus de laine pouvait être vendu, car l'industrie française de l'habillement était en pleine croissance. L'excédent d'agneaux et de brebis vieillissantes fournissait de la viande ; les peaux pouvaient être vendues pour être transformées en vélin ou en parchemin. Mais l'animal à viande le plus pratique de tous était le porc, dont l'aspect médiéval était quelque peu différent de celui des porcs d'aujourd'hui. C'était un animal maigre, avec de longues défenses et un tempérament féroce, qui pouvait se débrouiller seul une grande partie de l'année. À l'automne, des bandes de ces porcs parcourent les bois, s'engraissant de noix sauvages - châtaignes, noix, glands, et surtout de noix de hêtre.

Les moutons, eux aussi, étaient autorisés à errer, mais sous la surveillance d'un berger pour les protéger des loups qui, malgré une longue guerre d'extermination, étaient assez nombreux dans les campagnes. Les vaches étaient conduites par les enfants du village vers et depuis leurs pâturages. Une fois le foin pris, les vaches étaient autorisées à entrer dans la prairie. Elles paissaient dans les jachères et dans les chaumes des champs de céréales coupés. Partout où elles allaient, elles laissaient leur fumier, une contribution précieuse à la fertilité de l'année suivante. Dans le sud, les animaux étaient même autorisés à brouter sur les vignes après les vendanges, car le raisin y poussait si luxuriamment qu'il pouvait supporter une telle taille. Ailleurs, toute parcelle de vigne était étroitement clôturée. Mais les rives escarpées, les bords de rivière, les terres accidentées qu'il ne fallait pas labourer - dans tout cela, les animaux avaient le champ libre.

La nécessité de laisser le bétail errer en troupeau pendant une grande partie de l'année a inévitablement donné une image de communauté à la vie paysanne. Le fait que les enfants de chaque famille s'occupaient des animaux à tour de rôle a également affecté la teneur émotionnelle du village. Un homme ne se querellerait pas ouvertement avec un voisin dont l'enfant surveillerait les vaches ou les chèvres dans une semaine ou deux. La suspicion mutuelle et les querelles aiguës qui caractérisent la vie à la campagne en d'autres lieux et à d'autres époques semblent avoir été absentes du village médiéval français. Les gens n'hésitaient pas à se serrer un peu les coudes - les nombreuses réglementations interdisant aux paysans d'aller seuls aux champs au moment des

récoltes entre les heures du coucher et du lever du soleil en témoignent. Mais les pâturages étaient partagés, et si un paysan pouvait avoir plus de terres que les autres, une relative égalité prévalait dans la possession du bétail.



La forêt, elle aussi, était considérée comme une propriété commune. Les bois abondaient encore - vestiges des forêts primitives décrites par Jules César. Les bois n'étaient pas inhabités : Il y avait toute une race de gens qui construisaient leurs huttes au fond de la forêt et étaient donc considérés avec suspicion par les paysans, dont le domaine était la terre ouverte. Il y avait des brûleurs de charbon, des fonderies de fer, des apiculteurs qui espionnaient les repaires des abeilles sauvages et récoltaient le miel et la cire. Il y avait des cueilleurs d'écorce, un ingrédient vital pour le commerce du tannage. Il y avait aussi des chasseurs et des trappeurs professionnels, car la chasse était loin d'être un sport occasionnel. En plus de fournir de la viande, elle fournissait du cuir, une denrée très recherchée pour une multitude de produits : chaussures, selles, harnais, le jerkin de protection porté par les soldats, la reliure des livres.

Le paysan considérait toujours les bois comme siens et tenait fermement à ses droits sur ceux-ci. Il s'y rendait régulièrement pour le bois de chauffage, le seul matériau de chauffage qui existait. Lorsque d'autres besoins se faisaient sentir, sa première pensée était d'aller dans les bois pour voir ce qu'il pouvait y trouver : des nœuds de pin pour les torches, des branches pour les matériaux de construction, des broussailles plus légères pour tisser des clôtures en torchis, des piquets pour les supports de vigne, un gros morceau de bois à sculpter en sabots, ou une pièce courbée qui ferait un bon manche de charrue. Il a également emporté de la mousse et des feuilles séchées pour les utiliser comme litière dans son étable. Il a rempli le panier de noix de hêtre pour son cochon. Les enfants étaient envoyés pour ramasser des châtaignes, un délice lorsqu'elles sont bouillies avec du lait et du miel et un aliment copieux lorsqu'elles sont transformées en soupe ou rôties dans la braise. Lorsque les baies sauvages mûrissaient ou que les champignons étaient poussés à travers le sol de la forêt, les enfants étaient à nouveau envoyés avec leurs paniers. On notait les arbres fruitiers sauvages et on les visitait chaque année.

Certains étaient déterrés pour être transportés dans le verger familial, afin d'être greffés avec du matériel amélioré. De temps en temps, un piège était tendu pour les lapins et les faisans.

Avec toute cette abondance de nature, le régime alimentaire du paysan n'était pas monotone. Les remarques parfois faites sur le scorbut dont les paysans médiévaux étaient victimes sont absurdes. Ils n'étaient en aucun cas limités aux céréales et à la viande. Chaque ménage avait son propre potager à proximité de l'habitation, clôturé pour empêcher le bétail d'y pénétrer, arrosé fidèlement et susceptible de recevoir la plus grande partie du précieux fumier. Les légumes médiévaux étaient les oignons, l'ail, les poireaux, les panais, les épinards, les pois, les haricots, la laitue, le fenouil, les betteraves, le potiron et divers membres de la famille des choux. Des herbes piquantes étaient également cultivées - persil, sarriette, marjolaine et sauge. Grâce à tout cela, la famille paysanne satisfaisait aux besoins quotidiens minimums en vitamines bien mieux que certaines personnes aujourd'hui.

Une période difficile était la profondeur de l'hiver, mais même à cette époque, le vin, pris à chaque repas, fournissait une réserve de vitamine C. Il y avait en outre le savoir traditionnel sur les plantes sauvages, les "pothebs", qui apparaissaient au début du printemps et comblaient le vide avant que les légumes du jardin ne soient prêts.

L'agriculture médiévale, malgré ses faibles rendements, fournissait une bonne alimentation. Le problème n'était pas de savoir quelle nourriture le paysan pouvait produire, mais quelle proportion il pouvait en conserver. Les loyers oppressants réduisent directement son niveau de vie. Lorsque les paiements forcés augmentaient, généralement en raison d'un prélèvement lié à la guerre, il avait moins de céréales pour le nourrir pendant l'hiver et vendait davantage de ses animaux. Les énormes rançons exigées par les Anglais pour les nobles français pris au combat furent ressenties presque immédiatement par la paysannerie.

Guerre et brigands

L'effet de la guerre elle-même sur la population paysanne était bien plus cruel que le pire des impôts. Pendant un siècle, par intermittence, la campagne a été un champ de bataille, non seulement pour les forces anglaises et françaises, mais aussi pour les factions opposées des Français.

La méthode de guerre standard était le raid. Il consistait à faire défiler l'armée dans un quartier, en détruisant tout sur son passage. Dans des intervalles de trêve, les soldats mercenaires des différentes armées, non payés et forcés de vivre à la campagne, dépouillaient à nouveau le paysan de tout ce qu'il possédait.

En outre, un brigandage à grande échelle se développa, tandis que la petite noblesse ruinée et les paysans désespérés s'attaquaient à ceux qui étaient encore à un pas de la misère.

Parfois, les zones étaient absolument désertes, non cultivées, abandonnées, vidées de toute population, couvertes de ronces et de broussailles ou repoussant dans des fourrés d'arbres.

Les seules terres qui pouvaient être cultivées étaient les champs situés à l'intérieur de l'enceinte d'une ville ou d'un château, ou à la périphérie immédiate de ceux-ci, suffisamment proches pour qu'un gardien sur une tour puisse voir l'approche des brigands. Il pouvait alors faire sonner sa corne et avertir les personnes travaillant dans les champs ou parmi les vignes de se réfugier à l'intérieur des fortifications.

Il devint courant partout que les bœufs et les chevaux de trait, dès qu'ils étaient détachés de la charrue, en entendant le signal du gardien, se précipitent immédiatement, par eux-mêmes, de longue habitude, terrifiés pour

le refuge où ils seraient en sécurité. Les moutons et les porcs ont également appris à faire cela. Mais comme les villes et les places fortifiées étaient rares par rapport à la taille des provinces, et que beaucoup avaient été brûlées ou démolies ou pillées par l'ennemi, ces parcelles de terre cultivées en quelque sorte en secret, à proximité des fortifications, semblaient très petites, voire presque rien, par rapport aux vastes étendues qui restaient complètement désertes, sans personne qui puisse y travailler.

Jeanne d'Arc, l'une des rares paysannes que nous connaissons bien

Nous ne possédons aucune biographie de paysan, ni en temps de paix ni en temps de guerre. Il y a une exception frappante, et c'est celle d'une vie exceptionnelle à bien des égards. Le paysan en question était une fille qui, de plus, n'a vécu que jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Elle s'appelait Jeanne d'Arc. Jusqu'à ce qu'elle se mette en route dans sa robe rouge rapiécée pour voir le roi, Jeanne passait son temps en grande partie dans le petit village de Domrémy sur la Meuse. Sa famille était paysanne, bien qu'un peu haut placée dans la hiérarchie sociale du village - son père représentait ses voisins auprès du château et était chargé de collecter les impôts.

Jeanne a grandi sans savoir ni lire ni écrire. C'était tout à fait normal pour sa classe. Du début à la fin de sa courte carrière, Jeanne a fait preuve d'une extrême maîtrise de soi. Elle parlait aux personnes âgées, aux nobles, aux évêques, au roi lui-même sans gêne. Elle ne se sentait pas gênée dans la société raffinée ou dans des endroits tout à fait différents de son village natal. Elle a appris, en une seule leçon, à tenir une lance et à jouer aux joutes - ce sport réservé aux rois. Elle s'est rapidement familiarisée avec la tactique militaire. Elle se lia facilement d'amitié avec de rudes capitaines et de délicates duchesses, et plus tard, aux mains de hauts dignitaires religieux, elle ne fut pas particulièrement impressionnée par eux. Si l'on tient compte de la vocation divine, il reste un certain équilibre naturel qui n'est pas du tout conforme au stéréotype du paysan en tant que rustre. Les nombreux paysans dont les dépositions ont été recueillies pour la procédure de réhabilitation de Jeanne, vingt ans après son exécution, parlent également de manière sensée et pertinente. Nous devons conclure que les paysans, dans leur ensemble, étaient des personnes bien organisées, intégrées, ni serviles ni stupides.

Jeanne a fait preuve d'une connaissance étonnante des affaires publiques. Elle savait quels étaient les enjeux et les personnalités des hostilités longues et compliquées. Elle comprenait les priorités de la situation - l'importance, par exemple, de faire couronner le dauphin à Reims, où il pourrait être correctement oint avec l'huile d'une ampoule sacrée qui avait été apportée par une colombe blanche pour le baptême de Clovis, au cinquième siècle. Tout cela sans lire ni écrire, sans journaux ni livres imprimés. Il est clair que tout au long de cette période, la paysannerie avait une bonne vue d'ensemble de la situation générale. Il y avait suffisamment de circulation et de déplacements pour que les nouvelles puissent circuler. La ville n'était pas si isolée de la campagne, ni la cour du peuple, pour que la politique reste une affaire des seuls gouvernants. Les paysans faisaient des rapports, se recueillaient, se réunissaient et discutaient. Le patriotisme au sens moderne du terme a peut-être existé, mais il ne fait aucun doute dans l'esprit de Jeanne que les Anglais sont responsables des malheurs de la France et qu'ils doivent être chassés vers leur propre pays.

Les murs qui ceinturent certaines villes médiévales françaises sont vieux de mille ans. Les plus anciens remontent au III^e siècle, lorsque, en tant qu'avant-postes assiégés, les villes se sont dotées de remparts pour repousser les premiers envahisseurs barbares. Des vagues de Francs, de Goths, de Huns et d'Avares se sont succédées à intervalles réguliers. Certains ont conquis, d'autres ont été repoussés, d'autres encore sont partis s'installer ailleurs. En période de sécurité apparente, les murs négligés, s'effondrant par endroits et envahis par les ronces et les lianes, ne semblaient plus qu'un obstacle et étaient souvent utilisés comme carrières. Il fallait alors les réparer à la hâte et les reconstruire pour repousser les raids des hommes du Nord. Au cours de la longue histoire, les murs ont sauvé les villes à maintes reprises.

Au 14^e siècle, la plupart des villes étaient déjà vieilles. Les grandes villes - Paris, Orléans, Rouen, Lyon, Toulouse, Metz - étaient toutes des centres urbains à l'époque romaine, reliés entre eux par ces remarquables routes pavées, avec des semelles de trois pieds de profondeur.

Les châteaux de pierre ont fait leur apparition à cette époque, remplaçant les anciennes structures en bois. Les villes se sont développées et ont reconstruit leurs murs. Les Sarrasins, dont les villes fortifiées avaient résisté avec succès aux Croisés, ont beaucoup appris sur l'art de la fortification. En fait, les nouvelles murailles construites autour des villes françaises étaient pratiquement imprenables. Ils étaient très épais, avec une couche intérieure et extérieure de pierres et de gravats entre eux. Les murs étaient surmontés de créneaux - de hautes bordures de pierre derrière lesquelles les archers pouvaient s'accroupir pour tirer leurs flèches à travers d'étroites ouvertures.

À intervalles réguliers, les murs étaient complétés par des tours. En montant les escaliers à l'intérieur de ces tours, les défenseurs pouvaient atteindre rapidement et en toute sécurité le sommet des murs et être prêts à affronter un attaquant. Des pierres étaient lancées, et de l'eau bouillante se déversait pendant que les attaquants se battaient pour gravir leurs échelles. Les entrées des villes étaient protégées par des portes et des grilles de métal lourd appelées herses. Il y avait également un pont-levis levé et abaissé par des poulies. Les murs étaient en outre protégés par un fossé large et profond. Celui-ci pouvait être rempli d'eau amenée d'un ruisseau voisin par un canal ou être laissé à sec et laisser pousser des ronces. Les hautes tours qui flanquaient la porte principale assuraient une surveillance perpétuelle et la ville était fermée à clé chaque nuit, même en temps de paix.

Un autre type de ville a été délibérément créé à cette époque. Il s'agit de la ville dite nouvelle. Elle est née en relation avec les nouvelles terres récemment ouvertes à la colonisation. Aucun paysan ne voulait vivre si loin d'un centre de population qu'il ne puisse pas apporter ses produits en ville et retourner dans son village natal dans la même journée. Comme il se déplaçait à pied ou à dos de mule, cela signifiait une distance maximale de dix miles. De plus, il était devenu évident qu'une ville ajoutait à la prospérité d'une région. Comme le seigneur était propriétaire du terrain sur lequel la ville serait située, il pouvait percevoir de bons loyers sur les terrains à bâtir. Il pouvait également percevoir de petites redevances sur le commerce futur - tant pour chaque wagon qui franchissait la porte, tant pour l'utilisation de chaque stand de marché. Bref, une ville était une source de revenus permanents.

Les habitants des villes nouvelles étaient tentés par des concessions favorables. Ils se voyaient proposer des chartes précisant leurs droits futurs. Les conditions étaient très attrayantes, et de nombreuses villes nouvelles ont été fondées et peuplées au cours du XIII^e siècle.

Ils ont progressivement étendu leur contrôle à l'intérieur des murs jusqu'à ce qu'ils se gouvernent eux-mêmes. La ville fortifiée est devenue une unité autosuffisante ne devant rien à un maître suprême, sauf pour certains paiements. Un compatriote mécontent pouvait venir dans la ville fortifiée et, au bout d'un an et un jour, être libéré de ses anciennes obligations.

Les nouvelles villes étaient moins obsédées par la sécurité que les anciennes qui avaient subi tant d'agressions au cours de leur longue histoire. Pour des raisons pratiques, une ville neuve était généralement établie sur un terrain plat le long d'une rivière. La rivière fournissait l'énergie nécessaire aux moulins. Outre la mouture du grain, l'énergie hydraulique était appliquée à un certain nombre de processus industriels. Il y avait des moulins pour piler le chanvre, tanner le cuir et fouler le tissu, et une roue à eau pouvait également actionner une scie. Cela a donné une impulsion formidable à l'exploitation forestière.

Il y avait beaucoup de lumière et d'air. Les maisons avaient rarement plus de deux étages et disposaient de cours et de jardins pour des usages aussi utilitaires que l'empilage du bois de chauffage, l'aération des vêtements et la localisation des toilettes. L'élimination des déchets était simple ; un arrangement était conclu avec un voisin propriétaire qui transportait les ordures dans ses champs. La ville mettait à disposition des installations de blanchisserie communes - un groupe de baignoires en pierre le long de la rivière. De nombreuses maisons avaient leur propre puits, et l'eau était acheminée par des canalisations vers des fontaines.

Le nettoyage des rues était toujours un problème. Bien sûr, la ville médiévale n'était pas affligée par les détritiques que nous avons en si grande quantité. Mais il y avait de la poussière de pierre, de la chaux de construction, de la boue déposée par les inondations périodiques de la rivière, des feuilles tombées et de la terre meuble soufflée de la campagne. De plus, la ville médiévale était remplie d'animaux. Les chevaux et les mules étaient très présents. Mais les vaches, elles aussi, étaient souvent gardées dans les limites de la ville, même à Paris.

Ces vaches fournissaient du lait frais aux citoyens à une époque où il n'y avait pas de réfrigération. Les animaux destinés aux abattoirs pouvaient paître sur les terrains accidentés qui jouxtent les remparts de la ville. Autrefois, tout Parisien pouvait élever un cochon. Mais après 1131, lorsque le fils du roi eut un accident mortel à cause d'un cochon - son cheval s'élança sur une de ces énormes créatures et lança son noble cavalier - les cochons furent interdits dans la ville. Comme dans les petites villes, ils remplissaient une fonction utile en nettoyant les débris végétaux.

Dans tout le sud, où l'héritage romain était le plus fort, les bâtiments étaient généralement faits de pierre locale, grossièrement extraite et plutôt tendre et poreuse. C'est pourquoi la pierre était généralement recouverte de stuc pour la protéger du froid et de l'humidité.

La maison de ville ordinaire était ce que nous appelons aujourd'hui une maison à colombages. C'était une version plutôt mieux conçue de la maison de village de wattle and daub. Les poutres visibles étaient posées selon des motifs attrayants et étaient généralement accentuées par de la peinture, rouge ou noire. Les fenêtres étaient généralement placées par paires et accrochées à des charnières en fer. Les pièces ont des plafonds recouverts de bois, des murs lambrissés et des sols en carreaux polis et de couleur vive. Le mobilier est rare, mais adéquat. Il y a des tables, des chaises grandes et petites, des canapés, des coffres et des armoires. Toutes ces pièces sont bien formées et ont une touche de sculpture gothique. Les lits ont des têtes de lit en bois et sont équipés de baldaquins et de tentures en laine, teints en rouge ou bleu foncé. Lorsque ces tentures ont été dessinées, les dormeurs ont bénéficié de chaleur et d'intimité. Les bébés étaient gardés dans des berceaux placés sur des berceaux à bascule. Il y a de nombreuses cheminées, ce qui indique qu'au moins une partie de la maison était suffisamment chauffée. Les foyers de cuisine semblent bien pourvus de crochets, de craches et de trépieds.

Une petite ville était étroitement liée à la campagne environnante. Elle produisait en grande partie pour le marché local. Les paysans voisins étaient tenus par la loi de vendre à la ville la plus proche - une mesure qui assurait à la ville son approvisionnement en nourriture et empêchait la spéculation. Il existait d'autres réglementations de ce type. Ainsi, un plafond était imposé à la quantité que chaque individu pouvait acheter, de sorte qu'aucun marchand ne pouvait accaparer le marché. Le samedi, tous les artisans de la ville devaient fermer leurs boutiques et exposer leurs produits sur le marché officiel, ce qui permettait aux acheteurs de comparer les offres. Les prix et les normes de fabrication étaient fixés par les artisans eux-mêmes par l'intermédiaire de leurs guildes.

La guilde médiévale était une association d'artisans, de marchands ou de fournisseurs. Bouchers, boulangers, orfèvres, tanneurs, charpentiers, marchands de tissus, etc. se regroupaient et établissaient des règles régissant leur propre commerce. Ils s'intéressaient moins à la protection des consommateurs qu'à la prévention d'une

concurrence féroce, d'une offre excédentaire et du chaos économique. Ils exerçaient également un pouvoir politique considérable. Les guildes occupent une place importante dans la hiérarchie sociale de la ville. Les guildes avaient leurs bannières, leurs saints patrons, leurs processions et leurs fêtes.

Pour la plupart, un membre de la guilde n'est pas un gros employeur. Il avait le droit d'avoir trois ou quatre apprentis, qui venaient chez lui lorsqu'il était enfant. Un garçon était envoyé jeune pour apprendre son métier - parfois dès l'âge de sept ans. Mais à l'époque, l'équivalent médiéval de l'éducation consistait généralement à envoyer un enfant vivre dans un autre ménage. Le but avoué de l'éducation était "d'apprendre à servir". Même la noblesse faisait subir ce processus à ses enfants. Une famille de paysans avec plusieurs fils devait penser à l'avenir des garçons - il n'y avait pas assez de terres à cultiver. Un enfant était donc envoyé dans la ville la plus proche où la famille avait des relations.

Avant que l'enfant ne soit envoyé au loin pour ce voyage capital, les parents se sont mis d'accord avec le futur maître de leur enfant.

Le maître s'engageait à nourrir et à loger son apprenti et à lui fournir des vêtements et des chaussures. Il pourrait lui offrir un petit salaire - une question de quelques centimes par an. Ou bien les parents pouvaient payer une somme tout aussi modique en guise de frais de scolarité. Le maître promettait également de traiter l'enfant avec honneur. Parfois, il offrait une assurance supplémentaire : Les coups seraient administrés uniquement par le maître, et non par sa femme.

Au début, l'enfant était en grande partie un serviteur qui aidait aux tâches ménagères. On lui donnait une chambre, probablement pas plus qu'une cabine dans la mansarde, et il mangeait à la table familiale. Pendant ce temps, il s'imprégnait de l'atmosphère du métier à travers ses pores - les sons, les odeurs, les rythmes de ce qui se passait dans l'atelier situé au rez-de-chaussée de la maison du maître. Peu à peu, on lui a confié des tâches simples. À une époque où il n'y avait ni livres ni manuels, l'apprentissage se faisait par la pratique. Les normes de travail étaient prises au sérieux - la fierté de l'artisanat était l'une des impulsions dominantes de l'époque.

La durée de la formation variait de quatre à douze ans. Dans certains métiers, une période de compagnonnage était nécessaire, pendant laquelle le jeune artisan allait de ville en ville, se louant à différents maîtres et apprenant comment les choses étaient faites loin de chez lui.

À la fin de cette période, le modeste apprenti pouvait devenir membre d'une guilde. Il y avait encore plusieurs conditions à remplir. Il devait produire un certificat de son maître attestant qu'il était "prudent et loyal". Il devait montrer qu'il avait suffisamment de capital, soit en outils, soit en argent, pour se lancer dans les affaires. Il devait prêter serment à la guilde et payer une redevance au seigneur de la ville. Enfin, il doit prouver sa compétence en réalisant un chef-d'œuvre. Chaque guilde décidait de ce que devait être cette pièce d'essai. Un sellier devait fabriquer une selle de palfrey et une selle de mule, tandis que le sculpteur sur pierre devait produire une statuette de trois pieds et demi de haut. Un cordonnier devait résoudre un problème réaliste : à partir d'un sac rempli de chaussures usées, trois paires étaient tirées au sort pour que le candidat puisse les raccommoder.

Au vu de ces obstacles, tous les apprentis ne pouvaient pas espérer devenir maître. Les guildes ont rapidement commencé à pratiquer une politique d'exclusion, réservant le métier à leurs proches. Dans de nombreuses villes, il était possible de s'installer sans appartenir à la guilde, mais les normes de la guilde en matière de fabrication, de poids et mesures, de prix et d'heures de travail, avaient tendance à être acceptées partout comme des normes. Les pouvoirs publics intervenaient également activement dans la vie économique, en contrôlant les prix et les

salaires. Cela a été particulièrement vrai après la peste noire, lorsque les modèles économiques ont subi de violentes perturbations.

Une autre institution s'est développée aux côtés de la guilde et s'est révélée beaucoup plus inclusive. Il s'agissait de la confrérie, ou fraternité. Elle n'était pas composée de personnes travaillant dans la même branche, mais franchissait les barrières sociales et professionnelles. Les confréries étaient ce que nous appelons aujourd'hui des associations de bienfaisance. Chacune entretenait une chapelle à son saint patron et s'enorgueillissait de la splendeur de l'autel et d'autres nominations. Les confrères s'y réunissaient pour les mariages, les baptêmes et les enterrements. La fête annuelle du saint était un événement important, célébré par une procession colorée, une messe à la chapelle, une réunion pour l'élection des officiers et un banquet souvent émeutier. Des manifestations sportives et des concours étaient organisés. Certaines des fraternités les plus riches entretenaient des hôpitaux pour leurs membres. Toutes assuraient à leurs membres un enterrement correct et une messe funéraire bien suivie.

L'une des fonctions de la confrérie était la représentation de pièces de théâtre lors des fêtes religieuses et des occasions officielles. Il s'agissait de pièces de théâtre de mystère et de miracle - dramatisations de la vie du saint patron ou représentations de la Passion. Les distributions étaient énormes, car tout le monde voulait un rôle.

La frontière entre le travail et la vie privée était fluide. L'atelier n'était pas loin de la maison, parfois sous le même toit. L'artisan y trouvait, au moins dans sa jeunesse, la satisfaction de la compagnie du travail. Le vin était bon marché. Le dimanche, on pouvait se promener à l'extérieur des murs. Les dimanches n'étaient pas non plus les seuls jours libres, car l'année était ponctuée d'une multitude de fêtes religieuses. En fait, les travailleurs étaient connus pour protester contre le grand nombre de jours fériés, qui réduisaient leurs revenus.

Nous n'avons qu'une vague idée de ce qu'étaient ces revenus. Les salaires variaient beaucoup d'un commerce à l'autre et d'une région à l'autre. De plus, la valeur changeante de la monnaie rend une estimation encore plus difficile.

La haute bourgeoisie de Reims avait un revenu annuel moyen de 1 500 livres (il y avait 240 deniers dans un livre). Les membres des principales guildes - les fourreurs, les marchands d'épices (ce qui signifie aussi les apothicaires) et les drapiers - avaient un revenu de 200 livres. Les membres des métiers du bâtiment comptaient 60 livres par an. Même le plus humble des travailleurs recevait au moins 25 livres par an. On peut donc considérer cette somme comme le minimum vital le plus bas.

Les familles nobles envoyaient souvent leurs fils et leurs filles dans un autre château pour servir de pages ou de servantes en attente et acquérir de meilleures manières et la sophistication que l'on n'apprend que loin de chez soi.

Il partageait sa retraite avec sa femme, qui était considérablement plus jeune que le comte. Le visiteur espagnol, comme la courtoisie de l'âge l'exigeait, lui trouva la plus belle femme de France. Elle était tout ce qu'une grande dame devait être et dirigeait superbement sa maison. Autour d'elle, une troupe de jeunes filles bien nées, dix d'entre elles, n'avait d'autre devoir que de tenir compagnie à la comtesse.

Le château était situé au bord d'une rivière, au milieu de vergers et de jardins. Tout près se trouvait un étang si bien approvisionné en poissons qu'il pouvait subvenir aux besoins quotidiens d'une famille de 300 personnes. Ce chiffre, fixé par le jeune Espagnol, n'est pas exagéré. Outre la famille proche et les invités de la maison, l'endroit grouillait d'une foule de serviteurs, de ménestrels, de trompettistes, de palefreniers, d'hommes de

chenil, de fauconniers, de jardiniers, de valets et de servantes, ainsi que de domestiques pour faire la cuisine et le ménage.

Les palefreniers élevaient les chevaux, chacun avec une belle selle et un magnifique harnachement. Le comte a gardé 20 de ces montures, ainsi qu'une meute de chiens de chasse. Ensuite, le groupe est parti à cheval dans la campagne, s'arrêtant pour rassembler de la verdure et des guirlandes de mode pour les uns et les autres. Mesdames et Messieurs ont proposé des chansons et les ont chantées en plusieurs parties : des lay, des rondeaux, des paroles en français médiéval, des lamentations et des ballades.



Les jeunes filles avaient appris à se servir de leur voix, chantaient depuis l'enfance et savaient improviser en polyphonie. Le chant fait partie de la vie cultivée, et tout le monde aime la musique. Le jeune Espagnol, en entendant ces chants qui ont fait la renommée de la France, pensait que c'était la musique du paradis.

De retour au château, la fête a trouvé les tables déjà dressées. Le comte, la comtesse, le capitaine espagnol et l'intendant du château occupaient une petite table, tandis que le reste de la fête, chaque servante en attente accompagnée d'un chevalier ou d'un écuyer, était assis à une grande table. Le repas principal de la journée commençait par une grande variété de plats préparés avec art. Les thèmes appropriés de la conversation à table étaient la lutte et l'amour, le ton approprié était poli et courtois, et les dames étaient aussi habiles que les hommes à donner des réponses. Jongleurs a également fourni de la musique entre les cours.

Il y avait de la danse, la comtesse prenant le capitaine espagnol comme partenaire et chacune des filles comme compagne de table. Les danses étaient des rondes et des bourrées, à la mode à la cour, les partenaires se tenant par la main et exécutant des figures compliquées, se rencontrant et se séparant, s'inclinant et tournant en rond. Les danses duraient une heure. Lorsqu'elles étaient terminées, la comtesse donnait le "baiser de paix" au capitaine espagnol, et chaque gentilhomme embrassait son partenaire. Du vin était servi, ainsi que des fruits confits et épicés, et les invités se retiraient dans leurs propres chambres.

Pour les Espagnols, c'était l'heure de la sieste. Les Français se sont peut-être baignés et ont changé de vêtements. Les filles auraient certainement profité de cet intervalle pour bavarder entre elles. Car derrière la

belle figure qu'elles entretenaient comme le prescrivaient les livres d'étiquette, elles étaient des adolescentes pleines de vie. Elles discutaient sûrement des nouveaux arrivants, qui étaient les plus beaux et les plus courtois, des nuances particulières des baisers après la danse, et du jeu secondaire entre la comtesse et le capitaine espagnol. Ils connaissaient bien l'histoire de Lancelot du Lac, l'histoire de Tristan et Iseult, et d'autres romances

Ils se sont arrêtés aux miauleries pour ramasser le faucon à son poignet, qui était protégé par un gant lourd. Elle a guidé les autres dans une course aléatoire à travers les bois. Les pages ont battu les broussailles, ce qui a surpris le jeu, et la comtesse a lâché son faucon, qui était bien entraîné à attendre - c'est-à-dire à faire le tour jusqu'à ce que la carrière soit lancée. Elle a fait preuve d'un grand style dans sa façon de manipuler l'oiseau. Tout le monde était un connaisseur du fauconnage. Tous pouvaient s'intéresser à l'histoire de chaque oiseau, qu'il s'agisse d'un œil, d'un oisillon, prélevé dans son aire et élevé artificiellement ou d'une branche qui avait été capturée un peu plus tard. On pourrait discuter à l'infini de l'élevage et du dressage des prédateurs, de la conception des jupes et des capuchons ou du tempérament des oiseaux. Le vol de chaque faucon, son combat avec la carrière, sa docilité à revenir avec sa proie, étaient appréciés comme un spectacle artistique. Seul accessoire, le sac d'oiseaux chanteurs dodu qui fera l'affaire pour le petit déjeuner du lendemain. Après que les faucons eurent été confiés aux soins des pages, le groupe descendit et se promena dans les belles prairies. Les serviteurs déballèrent des paniers et en sortirent du poulet rôti, du faisan et des fruits ; tout le monde mangea et but et encore ; ils tissèrent des guirlandes vertes et chantèrent des chansons avant de rentrer au château. Comme il faisait beau, la compagnie a pris un casse-croûte tôt et est sortie de nouveau pour jouer aux boules jusqu'à la nuit tombée. Puis, dans la salle éclairée par des torches, ils écoutaient les ménestrels, dansaient et buvaient du vin et des fruits avant de se souhaiter bonne nuit.

C'était le mode de vie de la cour tel qu'il avait évolué pendant plusieurs siècles en France, envié et imité ailleurs.

Si le comte avait été en bonne santé, ses 50 chiens auraient été sortis de leur chenil et une véritable chasse aurait été organisée pour le cerf et le sanglier. Les délicates dames auraient participé, bien que le sport fût brutal, les chiens courant jusqu'à épuisement dans la carrière, puis s'y rapprochant et la déchirant, et l'animal luttant pour sa survie jusqu'à ce que les hommes l'envoient à la lance. Le programme de divertissement des invités aurait également pu inclure une joute. Des invitations seraient lancées aux châteaux voisins ; tout le monde viendrait avec des chevaux et une armure ; une tente cramoisie serait dressée pour les spectateurs et un terrain de joute serait préparé. Les observatrices évalueraient les artistes, faisant preuve d'une grande expertise en la matière.

Les murs de démarcation et d'intimité étaient si universels dans l'architecture médiévale qu'ils étaient considérés comme allant de soi. Mais tous les châteaux n'étaient pas fortement fortifiés ou placés dans une position que l'on croyait imprenable. Dès le milieu du XIII^e siècle, un voyageur de Florence avait remarqué avec satisfaction les manoirs non fortifiés de l'Île de France. La présence de telles demeures, où le charme de l'habitat primait sur le souvenir du danger, était le signe d'un royaume sûr et d'un propriétaire aisé.

L'ancienne condition de la société, où chaque château était par définition une forteresse et où chaque noble vivait en perpétuel état de préparation au combat, prêt à repousser et à se venger des incursions de ses voisins, était loin dans le passé. La guerre privée avait été jugulée, d'abord par la monarchie renforcée, puis par l'intervention de l'Eglise. Le roi Louis IX interdit à ses nobles de se faire la guerre entre eux et oriente plutôt leur bellicisme contre l'ennemi commun, les Sarrasins qui tiennent les Lieux Saints.

Le "féodalisme" a été inventé au XVII^e siècle, lorsqu'on a tenté de codifier les anciennes dispositions de propriété qui étaient restées jusqu'alors non formalisées - les conditions de location, la fiscalité, etc. Au XVIII^e siècle, le terme "féodal" ou "féodalisme" a pris d'autres connotations encore. L'ordre féodal signifiait le mauvais vieux temps, l'enchevêtrement de conditions archaïques, injustes, oppressives et irrationnelles contre lesquelles

une vague ou une protestation écrasante se rassemblait, pour atteindre son point culminant dans la Révolution française. Les théoriciens de cette Révolution, et les citoyens enflammés qui ont mis en œuvre ses mesures, étaient très clairs dans leur esprit que ce qu'ils balayaient était le féodalisme. C'était l'Église, la monarchie et la noblesse. C'était la structure du pouvoir et la structure de la propriété - car elles sont toujours étroitement liées.

De nos jours, de nombreux historiens réservent le terme de féodalisme aux arrangements spécifiquement militaires qui ont accompagné pendant un certain temps le système manorial. Dans ce sens plus étroit, la féodalité a prospéré entre le 9e et le 12e siècle. Tout comme le système manorial, il était très peu systématique, n'était pas une institution créée consciemment, mais une improvisation née en réponse à un danger extérieur. La conscription des combattants s'arrêtait au paysan, qui était considéré comme servile et n'avait pas une grande part dans ces nobles activités. En fait, tout le monde dépendait de lui pour sa subsistance.

À l'époque carolingienne, ce système a été étendu. De nombreuses guerres et un empire croissant ont créé une demande continue de combattants. Il y avait aussi de vastes nouvelles terres à distribuer entre les vassaux, et beaucoup de ceux qui n'avaient pas été enfermés auparavant étaient maintenant intégrés dans le système propriété-pouvoir-militaire. Les devoirs spécifiques de ces fiefs furent codifiés, et l'institution entière commença à s'étendre de haut en bas, de manière hiérarchique, à travers la société. En théorie, chaque homme a désormais son maître à qui il doit fidélité. Les plus grands seigneurs de tous devaient une fidélité au monarque. La maraude des hommes du Nord, qui a duré un siècle et demi, en a poussé beaucoup d'autres à adopter ce système de vassalité. Les faibles étaient obligés de se mettre sous la protection des forts. Un certain désordre disparaît. Les obligations sociales et économiques sont mieux définies. Les rangs et les dignités se durcissent, et l'image du seigneur cesse d'être principalement celle du propriétaire terrien (bien que sa richesse dépende toujours autant de la possession de la terre et des usages auxiliaires qu'il peut en faire) et devient celle du guerrier.



Au VIIIe siècle, Charles Martel avait mis beaucoup de ses hommes à cheval pour combattre les musulmans qui arrivaient d'Espagne. Les hommes du Nord, qui vivaient dans l'eau, étaient connus pour réquisitionner des chevaux et les utiliser pour organiser des raids éclair, loin des rivières, sur des colonies peu méfiantes. Et, bien sûr, les chevaux étaient nécessaires dans les batailles pour transporter les provisions et le butin. Mais au XIe siècle, les combats à cheval sont devenus une pratique courante. Les chevaux étaient élevés et entraînés à cette fin. Chaque comte et baron entraînait en guerre sur le meilleur chargeur de ses écuries, et même le plus humble des vassaux était censé se présenter au service militaire à cheval. Ces guerriers étaient désormais appelés chevaliers.

Le coût du service militaire a augmenté et le rôle a pris un cachet supplémentaire. Il faut acquérir de nouvelles compétences et fournir un nouvel équipement. En outre, conformément au sentiment médiéval - nous sommes maintenant au XIIe siècle, où les rituels et les cérémonies envahissent toutes les institutions - le rôle a dû être solennisé.

Au XIVe siècle, la chevalerie était devenue un mode de comportement très stylisé de la classe dirigeante. Elle se caractérisait en outre par une passion pour les apparats et les costumes. Chaque chevalier doit avoir ses couleurs, son insigne, son blason et sa devise.

Les simples soldats qui menaient la plupart des combats n'étaient plus les vassaux de personne. C'étaient des mercenaires venus d'un autre pays ou d'une autre province, sans aucune sympathie particulière pour l'un ou l'autre camp. Ils se battaient pour leur petit salaire et pour leur butin. Ils infligeaient un maximum de dégâts aux zones qu'ils traversaient, à la fois parce que ces ravages faisaient partie des techniques de guerre et parce qu'on attendait d'eux qu'ils s'approvisionnent au fur et à mesure. Ils ont mis le feu aux champs de céréales, brûlé les villages, chassé les animaux des paysans et violé les femmes.

Il y avait une hiérarchie complexe qui, avec le corps des croyants, constituait l'Eglise catholique romaine. Elle a tellement imprégné la vie médiévale sous tous ses aspects que, dans un sens, on peut dire que l'Eglise et son destin étaient le Moyen Âge. L'Eglise militante, se disait-elle, pour souligner qu'elle était engagée dans une lutte perpétuelle contre les forces du mal.



La bureaucratie de l'Eglise - les cardinaux, les archevêques, les évêques, les archidiaques, les légats cardinaux, etc. - rivalisait avec les rois et les barons en termes de richesse et souvent de consommation ostentatoire. Les grands hommes d'église et les hommes de haut rang du monde entier étaient issus des mêmes familles et avaient des intérêts et des modes de vie similaires. Les évêques chevauchaient à la meute et à la guerre, bien que sur le champ de bataille, ils avaient tendance à porter une masse plutôt qu'une épée ; le droit canonique interdisait à

l'ecclésiastique de verser du sang, et avec une masse, un évêque fort pouvait écraser le crâne d'un ennemi *sine sanguinis effusione*, comme le disait la phrase "sans verser de sang".

Les archevêques se querellaient avec les comtes et les rois sur la propriété des terres et réglaient parfois ces disputes en envoyant des serviteurs armés. Les autorités de l'Église et les autorités de la société laïque ont stimulé le développement d'un vaste ensemble de jurisprudence appelé droit canonique. Codifié au XIIe siècle, le droit canonique est étudié notamment par les archidiaques, qui deviennent les conseillers juridiques et les chefs d'entreprise des évêques. L'habileté et la pratique pointue des archidiaques sont finalement devenues notoires.

Les théologiens et les prédicateurs ont fait grand cas du "vêtement sans couture du Christ". La caractéristique essentielle de l'Église, affirmaient-ils, était son unité. Mais la nature de l'unité est de donner naissance à la diversité, et cela s'est produit à plusieurs reprises tout au long de l'histoire de l'Église. Les hérésies ont fleuri et ont été écrasées. Parfois, deux papes se lançaient des anathèmes l'un contre l'autre.

Tout au long du Moyen Âge, les rois et les hauts fonctionnaires étaient réprimandés pour leur inattention pendant la messe. Après tout, ils l'entendaient si souvent, et ils étaient des hommes occupés. Certains gribouillaient avec impatience, d'autres tenaient des conférences chuchotées. Même les ecclésiastiques n'hésitaient pas à précipiter un peu le rituel familial.

En tant qu'adulte, selon son degré de piété, il pouvait y aller tous les jours, toutes les semaines, ou seulement les jours de grande fête de l'année ecclésiastique. Mais à moins d'être un hérétique, un juif, un musulman ou un réprouvé plongé dans l'iniquité, il assistait certainement à la messe au moins deux fois par an, à Pâques et à Noël. Et même les hérétiques prenaient la précaution d'assister à la messe de temps en temps, de peur d'être dénoncés à l'Inquisition.

Les Français du Moyen Âge (et les peuples d'autres nations également) n'avaient guère confiance dans le célibat du clergé. La raison semble en être que le clergé n'avait pas une très haute opinion du célibat. En théorie, les prêtres avaient renoncé à la chair depuis le 4e siècle ; en pratique, ils ont résisté pendant la majeure partie d'un millénaire à tous les efforts visant à les priver de leurs épouses officielles et non officielles. Pendant des siècles, les papes et les évêques ont fulminé en vain. Chaque villageois savait qui était la focaria du prêtre ; officiellement sa gouvernante, elle était localement appelée la presteresse et pouvait très bien avoir une couvée d'enfants autour d'elle. Car le Français ordinaire était convaincu que la luxure était plus forte que la gloutonnerie, l'orgueil ou l'avarice ; il gardait donc un oeil sur ses femmes quand un jeune prêtre n'avait pas de femme à lui.

Une série de mouvements de réforme initiés par le pape Grégoire VII au XIe siècle n'ont réussi qu'à bannir les épouses reconnues des prêtres ; mais les focariae sont restées. Parfois, des prêtres rebelles qui avaient reçu l'ordre d'éloigner leurs femmes ou leurs concubines ont fermé leurs églises et refusé d'administrer les sacrements. Finalement, le principe d'un sacerdoce célibataire fut établi, mais la pratique d'un sacerdoce pleinement chaste ne le fut jamais si l'on en juge par la répétition incessante des interdictions faites aux prêtres d'avoir quelque femme que ce soit, même leur mère ou leurs sœurs, dans la maison. Pourtant, lorsque les évêques et les archevêques faisaient leur tournée annuelle dans leurs diocèses (les visites, ces visites régulières étaient appelées), leurs rapports se remplissaient de récits de violations flagrantes de la règle du célibat : Nous avons découvert que le prêtre de Ruville était mal famé avec la femme d'un certain sculpteur sur pierre, et par elle, aurait eu un enfant . . . De même, le prêtre de Gonnetot est mal famé avec deux femmes et est allé voir le pape pour le motif [c'est-à-dire qu'il a fait un pèlerinage à Rome pour demander l'absolution du pape], et après son retour, il aurait fait une rechute. . . . De même, le prêtre de Wanestanville, avec un certain de ses

paroissiens, dont le mari est allé au-delà de la mer, et il l'a gardée pendant huit ans, et elle est enceinte... . Et aussi... Mais la liste pourrait s'allonger encore et ce n'est qu'une visite parmi les centaines enregistrées. Le célibat du clergé est une bataille qui a été menée presque continuellement au sein de l'Église catholique romaine.

Comment expliquer la forte tendance à l'anticléricalisme qui traverse la société médiévale ? Nous le voyons reconnu non seulement dans la littérature mais aussi dans les documents publics. Dans la bulle Clericis Laicos (1296), par exemple, le pape Boniface VIII fait une remarque désinvolte : "L'Antiquité nous apprend que les laïcs sont très hostiles au clergé". Les véritables faiblesses de certains prêtres et prélats, le contraste entre le ministre idéal de Dieu et l'être humain réel qui, trop souvent, s'occupe de son propre confort et de son propre avantage, en seraient certainement une des raisons. Mais le facteur économique grossier était tout aussi puissant. Mauvais ou pur, bon ou mauvais, le prêtre était un gouffre à la substance de ses paroissiens. Ils devaient le soutenir et, à travers lui, toute la hiérarchie de l'Eglise. Le paysan et l'artisan ordinaires ne pouvaient s'empêcher de réaliser que le prêtre et l'évêque, la maison paroissiale et le palais épiscopal, l'église paroissiale et la cathédrale, étaient finalement soutenus par son travail.

Comme il aimait ardemment la Vierge Marie, Dieu et tous les saints, il ne pouvait parfois s'empêcher de souhaiter qu'il n'y ait pas tant d'intermédiaires coûteux entre lui et eux. Il était déjà assez malheureux de devoir verser environ 10 % de ses revenus - la dîme - à l'Église.

En plus de la dîme ordinaire, le prêtre demandait généralement ou était par coutume payé des honoraires pour presque tous les services qu'il rendait. Il menait également de fréquentes campagnes de collecte de fonds à des fins caritatives, pour le soutien du programme de construction, pour l'ornementation de l'église, pour le secours de la Terre Sainte, etc. Dans certains endroits, où les riches bourgeois contribuaient généreusement à leur église, le clergé local était bien loti, profitant de ce que l'on appelait un "gros prébend". Mais la misère noire était également familière aux rangs inférieurs du sacerdoce, surtout parmi les prêtres des paroisses rurales. Ces curés avaient de petites parcelles de terre pour vivre ; ils pouvaient cultiver des légumes et élever un cochon ; beaucoup d'entre eux se mettaient au foin et pelletaient le fumier comme n'importe lequel de leurs paroissiens rustiques.

L'Église offrait la plus importante voie de mobilité sociale disponible au Moyen Âge. Tout garçon intelligent acquiert rapidement le surnom de clergé, "petit commis". Formé d'abord à faire les réponses à l'église, il pouvait, s'il montrait une aptitude à l'apprentissage - ce qui signifiait, pour le latin - compter devenir l'élève préféré du prêtre, assister à l'autel, et plus tard recevoir une bourse dans un collège doté. Parfois, malheureusement, les enfants pouvaient être consignés par leurs parents à la vie monastique parce qu'il n'y avait pas d'héritage pour eux s'ils étaient garçons ou de dot suffisante s'ils étaient filles.

Dans les couvents, la routine était à peu près la même, bien que le travail manuel tendait à être une forme de travail à l'aiguille plutôt que de travailler dans les champs ou de construire des granges et des greniers. Les nonnes semblent avoir été un peu plus lentes que les moines à arriver au bureau de nuit - il était difficile pour quiconque de se lever pour les matines, surtout si la règle du silence n'avait pas été aussi strictement observée avant le coucher et que les bonnes sœurs se couchaient ensuite tard. Il était également plus difficile d'imposer la simplicité de la tenue vestimentaire dans les couvents, presque impossible de priver les religieuses bien nées d'un fermoir à bijoux ou d'un peu de fourrure pour garnir leur manteau. Et le couvent avait tendance à être un lieu plus joyeux que le monastère, avec parfois des danses spontanées et non autorisées, des déguisements et une bonne dose de rire.

La lutte contre les vanités vestimentaires - voiles de soie et anneaux dorés, épingles d'argent et ceintures dorées - attirait presque continuellement l'attention des abbesses et des évêques. Elle n'était que le symbole de la lutte incessante pour la stricte observation de la règle bénédictine qui se poursuivait depuis des siècles dans les communautés conventuelles du monde occidental. La piété a conduit à des legs, les legs à la prospérité, la prospérité à la corruption, la corruption à un désir de réforme et à la création de nouveaux ordres monastiques. C'est ainsi que les Clunisiens, les Cisterciens, les Prémontrés, les Franciscains, les Dominicains et d'innombrables ordres inférieurs ont été successivement fondés, chacun à son tour, en essayant de revenir aux simplicités du passé

Au XIIe siècle, le commerce bat son plein en France. Les routes, qui avaient été négligées pendant des centaines d'années, avaient été améliorées et élargies pour que deux charrettes puissent se croiser. Des ponts avaient été construits là où auparavant il n'y avait qu'un gué ou un ferry peu fiable. Il n'y avait plus ces interminables péages de nuisance prélevés par chaque petit seigneur dont la route traversait le territoire. Les grands seigneurs avaient vu la sagesse d'encourager le commerce et s'étaient faits les protecteurs des marchands. Ces seigneurs ont même rivalisé les uns avec les autres pour élaborer des lois, des règlements et des mesures de protection spéciales destinées à attirer les marchands sur leurs terres. Ainsi, ils avaient développé tout un réseau de routes terrestres qui facilitaient les liaisons avec la Flandre, avec l'Italie, avec les ports français de la Méditerranée.



Les vols sur les autoroutes représentaient toujours un danger, mais les incidents étaient plus rares. Les marchands s'arment ou font venir quelques hommes forts. Sur ordre du seigneur, les localités elles-mêmes nettoient les nids des voleurs. Et comme de plus en plus de marchands prennent la route, souvent en bandes, leur propre nombre garantit la sécurité. Dans l'ensemble, le transport des marchandises n'était plus aussi périlleux ou ardu qu'il l'était.

Les changeurs de monnaie ont commencé à élargir quelque peu leur rôle ; ils reçoivent des dépôts, prêtent de l'argent avec intérêts et émettent des lettres donnant droit à recevoir son argent à son retour. Car il n'était pas judicieux de voyager avec beaucoup de métal. Les changeurs de monnaie étaient en bonne voie pour devenir des banquiers.

Beaucoup de ce qui est aujourd'hui considéré comme acquis dans le domaine sexuel était pour eux un péché. D'autre part, leur comportement sexuel semble incontrôlé, voire brutal. Aucune tentative n'a été faite pour protéger les jeunes de la connaissance sexuelle ou pour retarder l'expérience sexuelle. La modestie était imposée aux filles, mais aucune illusion n'était entretenue sur leur pureté innée ou leurs instincts monogames. Le mariage est sacré, mais l'adultère est omniprésent. Dans les classes supérieures, où les mariages sont arrangés, invariablement dans un but politique, les garçons et les filles sont mariés dès l'âge de huit ans. L'arrangement formel devenait physique dès que cela était biologiquement possible. Ainsi, un jeune duc ou prince peut être père à 13 ans. La princesse Isabeau, mariée au dauphin qui deviendra plus tard Charles VI, a eu trois grossesses à 16 ans.

Les modèles de mariage dans les autres classes étaient quelque peu différents. Chez les paysans, le mariage était différé pour des raisons économiques. Les familles étaient petites en raison d'une mortalité infantile élevée, et les fils et les filles arrivant à maturité représentaient une force de travail précieuse. La création d'un ménage n'est pas une mince affaire. Pour accumuler au moins un petit revenu pour leur avenir, les jeunes gens pouvaient louer des domestiques ou des ouvriers agricoles. Chez les artisans, encore une fois, les années d'apprentissage devaient être passées avant que le mariage ne soit envisageable. Et les filles étaient utiles pour la maison. On pourrait dire que les mariages trop précoces, tels qu'ils étaient pratiqués par la noblesse, étaient un luxe.

La classe marchande, à cet égard comme à tant d'autres, était à mi-chemin entre la paysannerie et la noblesse. Une fille de cette classe n'était pas envoyée en mariage à 13 ans. Il était bien entendu qu'elle devait assumer des responsabilités, gérer son futur ménage efficacement et en accord avec la position de son mari. C'est pourquoi elle a reçu une éducation pratique ainsi qu'une éducation religieuse. On lui apprend à lire, au moins le français ; on suppose que son mari sera souvent absent et qu'il voudra lui envoyer des instructions sur les affaires ou le ménage. Il se peut qu'elle n'apprenne pas à écrire. L'écriture était une compétence dangereuse pour les femmes : Elles avaient tendance à s'en servir pour faire leurs devoirs.

On se demande comment le mariage a tourné et quelle chance le Ménagier a eu avec son éducation. A-t-il réussi à enseigner à sa jeune épouse selon les principes idéaux auxquels il croyait ? Car le texte, tel qu'il est lu maintenant, prouve que la femme médiévale, douce, pieuse et obéissante, était loin d'être universelle. Dans les cercles où évoluait le Ménagier, toutes les femmes ne disaient apparemment pas leurs prières et ne se souciaient pas du confort de leur mari. Certaines étaient ivres, d'autres étaient grossières, certaines venaient à l'église ébouriffées le matin ou se moquaient de leur mari devant les autres. Certaines tenaient fermement à leurs droits, allant même jusqu'à rédiger un contrat précisant ce que chaque membre du partenariat devait à l'autre. Certaines faisaient ce qu'elles voulaient, trouvant des moyens de ne pas régler toutes les décisions avec leurs maris. Peut-être le Ménagier n'aurait-il pas dû informer sa femme de ces possibilités. Mais il a été guidé par ses propres dons d'observation et de conteur.

Les vêtements à la mode de l'époque - corsages serrés, manches tombantes et coiffes imposantes - limitaient considérablement les mouvements. Malgré cela, les dames médiévales parvenaient à faire beaucoup d'exercice - marcher, danser, monter à cheval et pratiquer des sports innocents tels que le chamois de l'aveugle. Elles maintenaient leur minceur en mangeant avec modération. En outre, la vie religieuse des dames exigeait beaucoup de jeûne. Ainsi, piété et minceur allaient de pair. La stricte observation des pratiques religieuses faisait partie des manières aristocratiques. Néanmoins, une grande partie de ces pratiques n'est que de la frime. Les filles trop pieuses se dirigeaient vers le cloître.

L'étiquette prescrivait la bonne façon d'agir à l'église : il fallait regarder droit devant soi, garder les yeux baissés et penser sans doute à son salut. Pour la vie sociale, on voulait quelque chose de moins austère, mais même là, le comportement était très contrôlé. Les poèmes d'amour de Charles d'Orléans dressent un portrait de la jeune

filles parfaites de l'époque : "Beauté fraîche, très riche en jeunesse ; expression de rire, traits d'amour ; langue agréable, régie par le bon sens ; port féminin dans un corps bien fait et doux. Les idéaux de ce genre appartenaient aux classes supérieures.

La paysannerie, gouvernée par des nécessités différentes, avait une vision différente de ce qui constituait la femme idéale.

La robustesse et l'industrie comptaient pour plus que les grâces sociales.

Une paysanne mûre était une jolie créature de terre, avec peu d'inhibitions sexuelles et un sens aigu de la valeur d'un penny. Elle ne semblait pas se soucier beaucoup de son apparence. Le travail lourd, la nourriture grossière et la promiscuité n'encourageaient guère le narcissisme féminin. D'autre part, la paysanne, en tant qu'aide de son mari, était à peu près son égale. Elle était souvent la figure dominante de la famille. Là encore, nous le savons grâce aux contes populaires qui présentent une galerie de personnages féminins forts.

Bien que les gens avides de travail ne manquaient pas, les domestiques étaient difficiles à gérer. Ceux qui venaient pour une seule journée, comme les porteurs, les hommes à la brouette et les ouvriers agricoles, avaient tendance à être indépendants et coléreux. Au moment de la paie, ils se mettent souvent à crier et à utiliser un langage grossier. L'homme prospère avait une méfiance instinctive envers les classes inférieures. "Car si elles étaient sans faute, elles seraient des maîtresses et non des servantes, et des hommes, je dis la même chose", déclarait le Ménagier. Ici, à la fin du XIV^e siècle, nous avons déjà les convictions qui sous-tendent l'éthique dite protestante.

Avant d'engager des domestiques, on se renseignait soigneusement auprès de leurs anciens maîtres. Les noms de leurs parents et leur lieu de naissance étaient notés afin que le bras de la loi puisse les atteindre s'ils commettaient un vol. Les domestiques âgés de 15 à 20 ans devaient être spécialement surveillés. On leur donne une chambre à coucher près de celle de la maîtresse, sans fenêtre par laquelle elles peuvent se glisser la nuit ou recevoir des visiteurs. On leur apprend à éteindre correctement leur bougie du soir, en la soufflant ou en éteignant la flamme avec deux doigts, et non avec leur jupe. Chez elles, ces filles de la campagne n'avaient ni bougies ni chemises de nuit.

La fermeture de la maison pour la nuit était une cérémonie importante et les clés lourdes un symbole de la règle de la ménagère. La maîtresse inspectait les vins pour s'assurer qu'aucun ne disparaissait pendant la nuit. Elle a donné aux serviteurs leurs instructions pour le matin et a vu que les feux du foyer étaient remplis de cendres.

Un des aspects de l'entretien ménager était long et frustrant. Il s'agissait de la lutte contre la vermine. Des puces se cachaient dans les plis des vêtements de laine et dans la literie. La multiplicité des prescriptions contre elles indique qu'il n'y avait pas de moyen définitif de s'en débarrasser. Des tissus de laine blanche étaient étalés pour attirer les puces : Les taches noires pouvaient alors être vues, attrapées et détruites. On disait aussi que les feuilles d'aulne répandues dans la chambre à coucher attiraient les insectes. L'aération et le battage des textiles étaient des tâches importantes pour les servantes. Dans les meilleures maisons, une petite pièce était prévue, une garde-robe, où tous les textiles de la famille pouvaient être stockés et vraisemblablement scellés à l'abri des infestations.

Les vêtements en laine étaient rarement nettoyés, mais la qualité de la laine était si bonne que ces vêtements résistaient largement à la saleté. Les taches de graisse pouvaient être enlevées avec divers nettoyants faits maison - terre et cendres de foulon, plumes humides, vin chaud mélangé à de la galle de bœuf. Un excellent nettoyeur était le verjus, qui était du jus de raisin frais empêché de tourner par l'ajout de sel. À l'automne, lors

du premier pressage du raisin, un grand nettoyage des laines avait lieu. Les vêtements duraient toute une vie et étaient répertoriés dans les inventaires à la mort d'une personne.

Outre sa vie spirituelle, ses fonctions de surveillance et ses contacts sociaux avec ses parents et ses invités, la bourgeoise disposait d'une autre grande ressource : son jardin. Le jardin n'était pas grand et était plutôt aménagé de manière formelle, avec des parterres carrés ou rectangulaires bordés de briques. En ville, l'ensemble était entouré d'un mur de briques, à la campagne d'une clôture en torchis. Les fleurs du jardin étaient des violettes, des roses, des pivoines, des lis et des roses. Il y avait aussi une sélection de légumes, mais ceux-ci n'étaient pas du tout primordiaux. Les plantes aromatiques, utilisées en cuisine, dans les préparations médicinales simples et dans la préparation des eaux parfumées pour se laver les mains après les repas, ont pris une place plus importante. Le jardin contenait également des arbustes à baies et des arbres fruitiers en espalier. L'autre grand intérêt de l'épouse bourgeoise était bien sûr ses enfants. Mais ici, nous sommes confrontés à un manque de matériel. Le Ménagier, si désireux de donner des instructions sur tous les aspects du ménage, n'a pas un mot à dire sur la garde des enfants.

La vie des enfants était plus fragile qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce que le XIXe siècle appelait les maladies de l'enfance - variole, scarlatine, diphtérie - étaient endémiques. Dans le sud, il y avait la malaria et la typhoïde. En outre, il y avait toutes ces dysenteries et ces fièvres dont nous ne pouvons pas encore identifier les causes - des "insectes", disions-nous - mais dont les effets sur un nourrisson mal nourri étaient bien plus drastiques qu'aujourd'hui.



Nous avons beaucoup à remercier Guillebert pour cela. Les historiens ont utilisé ses données pour construire les plans des rues qu'il ne pouvait pas dessiner et pour établir des glossaires de tous les métiers, arts et artisanats de Paris, plus nombreux qu'on ne pouvait le croire. Grâce à Guillebert, nous savons, par exemple, qu'il y avait des sculpteurs sur ivoire et des tailleurs de diamants et de pierres précieuses à Paris, ainsi qu'une école de ménestrels. On apprend que les marchands d'épices, les apothicaires et les marchands de sel étaient tous dans la même rue. Les cloutiers, les fabricants de fils et les armuriers étaient également regroupés. Les fabricants de cercueils étaient, bien sûr, installés près du grand cimetière de l'église des Innocents.

Nous apprenons de Guillebert que les fendeurs de planches à clous et les tailleurs de poutres se partageaient le quartier. Le quartier devait être le centre des métiers du bâtiment, car les verriers y étaient également installés. Le pain, la farine et les vieux vêtements étaient vendus sur le même marché. Les bouchers se massaient sur plusieurs places, les marchands de tripes et les volaillers occupaient les rues adjacentes. Il y avait un marché aux volailles, un marché au lait, un marché au foin, un marché à l'avoine et un marché aux fleurs très animé ; pour

toute la population, on achetait des couronnes de roses et de verdure, et les fleurs étaient indispensables à chaque fête officielle.

Les rues de Paris, par exemple, n'étaient pas non pavées. Au début du XIII^e siècle, sur ordre de Philippe Auguste, les autorités municipales ont commencé à paver les grandes artères. Les travaux se poursuivent sans relâche pendant un siècle et demi. Sous le règne de Charles Quint, toute la zone située à l'intérieur de la deuxième enceinte de remparts est pavée.

Les gens devaient enlever leurs ordures à leurs frais. Il était d'usage que les habitants d'une rue louent une charrette et un drapier à cet effet, et dans les quartiers les plus pauvres, la crasse s'accumulait tout simplement sous les pieds. De plus, les dragueurs, comme les travailleurs sanitaires actuels, avaient tendance à perdre une partie de leur charge en cours de route. Au fur et à mesure que la ville grandissait et que la périphérie se développait, les décharges ont dû être déplacées plus loin. Bien que désaffectées, les anciennes sont restées, formant des collines qui font toujours partie de la topographie de Paris.

Les urbanistes du XIV^e siècle avaient fait des efforts héroïques pour résoudre les problèmes d'égouts. Les rues pavées s'inclinaient vers le centre, où se trouvait un canal qui servait d'égout. Le contenu des seaux de lavage et des pots de chambre devait être vidé ici, afin que la pluie puisse laver ces eaux vers les égouts.

Chaque maison qui aspirait à la décence avait un cabinet de toilette dans le jardin arrière. Mais ce n'est qu'au XVI^e siècle que cela est devenu une question de droit public. La ville a fourni des urinoirs publics ; près de la cathédrale, il y en avait même un avec l'eau courante. Il y avait aussi des latrines près de la place de Grève. Mais c'était un secret de polichinelle qu'il n'y avait pas assez de ces commodités publiques. Les déchets étaient enlevés par des charognards professionnels. Ceux-ci étaient organisés en une guilde et étaient également responsables des égouts et des puits de la ville. Ils avaient leur propre cri d'apitoiement lorsqu'ils allaient dans les rues pour solliciter des affaires : "Pour nettoyer un clapier, il faut peu de compétences, je ne gagne pas beaucoup, je fais ce que je veux".

Les urbanistes avaient fourni à la ville un vaste système de tranchées et de canaux qui conduisaient les eaux usées vers les douves situées à l'extérieur des murs de la ville. Ces égouts étaient parfois recouverts de pierres ou de planches. Mais en général, ils étaient ouverts sur le ciel et dégageaient inévitablement une terrible odeur. La puanteur de Paris était célèbre.

Au cours des siècles précédents, les parisiens avaient puisé de l'eau dans la Seine. S'écoulant entre des berges vertes et bordées de saules, avec pour seul trafic les voiliers, c'était, dans l'ensemble, un fleuve propre. Malgré cela, les gens étaient suffisamment soucieux de l'hygiène pour utiliser le cours d'eau en amont et en aval de la ville, mais pas directement à proximité. Presque toutes les maisons avaient leur propre puits. Avec la croissance de la ville, cette autosuffisance n'était plus possible. Sous Philippe Auguste, deux aqueducs ont été construits pour alimenter des fontaines publiques dans toute la ville. L'eau était également acheminée au nouveau palais du Louvre et à un certain nombre de grandes maisons. Les riches empiètent de plus en plus sur les canalisations d'eau, en canalisant une part de plus en plus importante du débit vers leurs hôtels. À l'époque de Charles VI, l'approvisionnement des fontaines était tellement réduit que la pénurie d'eau devint un scandale, et un décret fut publié interdisant l'utilisation privée de l'eau de l'aqueduc sauf dans les maisons des princes royaux.

Comment empêcher les personnes les plus fortunées de s'accaparer toute l'eau a longtemps été un problème. Il a donc fallu établir un règlement réservant certaines fontaines aux habitants du quartier et stipulant que les gens devaient puiser leur propre eau en personne. Dans les maisons plus raffinées, l'eau était régulièrement livrée par des vendeurs d'eau. Mais dans les quartiers pauvres, l'eau était une denrée rare. Il y avait toujours une foule

autour de la fontaine publique, et l'eau qui y était puisée devait être transportée sur plusieurs volées d'escaliers étroits. Nous pouvons difficilement concevoir à quel point le travail domestique ordinaire - maintenir la propreté, faire la cuisine - était difficile dans de telles conditions.

Les magasins de cuisine abondaient ; il fallait avoir des plats préparés, toujours chauds et vraisemblablement savoureux, à toute heure de la journée.

Après de lourds travaux des champs, aucun enseignement religieux sur terre n'aurait pu empêcher les paysans - qui, de toute façon, n'étaient jamais prude - de se baigner rapidement dans le ruisseau le plus proche.

Les chefs de famille devaient garder un seau d'eau à leur porte d'entrée en cas d'incendie, mais une fois le feu allumé, il n'y avait pas grand-chose à faire. Il existait cependant des règlements visant à prévenir les incendies. Il était interdit aux artisans de travailler après la tombée de la nuit ; les bougies et les torches dans les ateliers bondés présentaient un risque d'incendie. Les boutiques de vin, elles aussi, étaient fermées tôt. Une fois la nuit tombée, il y avait peu de gens dans les rues - seulement la garde de nuit, les ivrognes, les étudiants turbulents ou les camarades de jeu. Une paix médiévale s'est installée dans la ville. À l'exception de la lumière des bougies qui filtrait à travers les volets fermés et des lanternes portées par la garde, les rues étaient totalement sombres. La seule illumination publique était une seule lanterne placée devant l'image de Notre-Dame à la porte d'entrée du Grand Châtelet, l'immense forteresse et prison qui gardait l'entrée de l'île de la Cité.

Parce qu'elle avait toujours été là, Paris ne possédait pas de charte. La dernière nouveauté de la ville en matière de droits formels remonte aux privilèges accordés dans le passé à un groupe professionnel connu sous le nom de "marchands de l'eau". L'eau en question était, bien sûr, la Seine, et les propriétaires des bateaux qui naviguaient sur le fleuve jouaient un rôle de premier plan dans les affaires de la ville. En effet, le roi, qui dominait les voies d'eau, avait délégué aux marchands d'eau le droit de surveiller la navigation. Ils pouvaient également fixer des règles pour le chargement et le déchargement des bateaux, surveiller les poids et les mesures, et réglementer l'achat et la vente des cargaisons. Les bateaux transportaient principalement des céréales, du sel et du vin. Ainsi, les propriétaires de bateaux exerçaient un contrôle sur les négociants en grains et pouvaient diriger l'ensemble du commerce du vin, depuis ses crûs - la forme médiévale de la publicité - jusqu'à ses prix. Ils décidaient même qui pouvait vendre du vin dans une taverne, de sorte qu'ils délivraient en fait les licences d'alcool de la ville.

Les marchands d'eau étaient également habilités à percevoir des droits sur toutes les marchandises apportées par l'eau. Une partie de ces revenus revenait au roi ; le reste était conservé et réinvesti dans le commerce fluvial. Ainsi, les marchands d'eau ont construit un port où les cargaisons lourdes pouvaient être facilement manutentionnées. Il s'agit de la place de Grève, une rive graveleuse de l'île de la Cité qui descend en pente vers le fleuve. Lorsqu'il fut cédé aux marchands, il était dépourvu de maisons et vendu pour la somme de plusieurs livres. Les marchands ont agrandi la rive avec du remblai, l'ont revêtue de pierre et l'ont équipée de rampes pour la commodité des charretiers. Sur son bord, ils érigèrent un bâtiment pour leur siège social. Cette place de Grève va devenir le cœur du Paris civique, commercial et industriel.

Au XIII^e siècle, le prévôt des marchands de l'eau apparaît comme le prévôt de tous les marchands, et à ce titre, il est incontestablement maire de la ville. Il est assisté de quatre échevins - "magistrats". Leurs pouvoirs étaient étendus : Ils prélevaient des impôts, faisaient fonctionner la police et s'occupaient des travaux publics. La défense de la ville était également de leur ressort. À l'origine, chaque corporation devait fournir un certain nombre d'hommes pour la garde de nuit, patrouillant dans les rues et sur les murs à la nuit tombée.

À partir du XII^e siècle, les autorités municipales ont pris conscience de la nécessité d'une croissance régulée. Un "administrateur du zonage" appelé le voyer contrôlait strictement les changements dans la ville. Aucune rue

ne pouvait être ouverte ou fermée sans son autorisation. Il surveillait toute réparation ou modification importante de l'alignement des bâtiments. Il a limité le nombre d'étalages de produits alimentaires. Le voyeur était souvent un homme d'une certaine distinction, et le poste lui permettait d'augmenter sa substance.

Dans le meilleur des cas, Paris attire les criminels et les vagabonds. Lorsque la guerre ou les bouleversements sociaux arrachent des masses de personnes à leurs racines, le nombre de déviants sociaux augmente de façon alarmante.

En plus des vrais mendiants, il y avait aussi un afflux de faux mendiants dans la ville. Les archives font état de nombreuses ordonnances contre la tribu des "crocodiles et gredins", comme on les appelait, qui "font semblant d'être infirmes, en boitillant sur des cannes et en simulant la décrépitude ; se barbouillant de pommades, de safran, de farine, de sang et d'autres fausses couleurs, et s'habillant de vêtements boueux, sales, malodorants et abominables même lorsqu'ils se rendent dans les églises ; qui se jettent dans la rue la plus fréquentée ou, lorsqu'un grand groupe comme une procession passe, se déchargent le nez ou la bouche du sang fait de mûres, de vermillon ou d'autres teintures, afin d'extorquer malhonnêtement des aumônes qui sont dues à juste titre aux vrais pauvres de Dieu.

Il y avait aussi de faux pèlerins qui se déplaçaient avec le bâton traditionnel et la coquille de noix associés à Saint Jacques (c'est-à-dire à Saint James) et qui se nourrissaient de la bonne volonté des pieux. Un autre type d'homme de confiance était le faux-monnayeur, qui profitait de la grande confusion de la monnaie pour faire passer de la fausse monnaie. Les escrocs avaient également des habitudes bien connues pour escroquer les voyageurs dans les auberges. Un homme apparaissait d'abord en se lamentant d'avoir perdu une chaîne ou une bague de valeur. Après son départ, son complice se présentait et lui proposait de vendre une chaîne ou une bague qu'il venait de trouver à un prix bien inférieur à la valeur mentionnée par le premier homme. D'autres professionnels étaient experts pour pénétrer dans les pauvres coffres des églises ou faire disparaître des chandeliers des autels. Les cartes et les dés chargés abondaient dans les tavernes, tandis que les porte-monnaie et les pickpockets rôdaient dans les rues.

Les criminels, en revanche, étaient officiellement mis au pain et à l'eau. Ils n'avaient pas à payer pour cela - la plupart, en tout cas, étaient sans le sou. Au contraire, la guilde des boulangers fournissait le pain, et il y avait toujours des collectes faites dans les églises pour les prisonniers. Les logements étaient délibérément rudimentaires - les détenus étaient entassés dans une grande salle voûtée et dormaient sur de la paille ou sur la pierre nue.

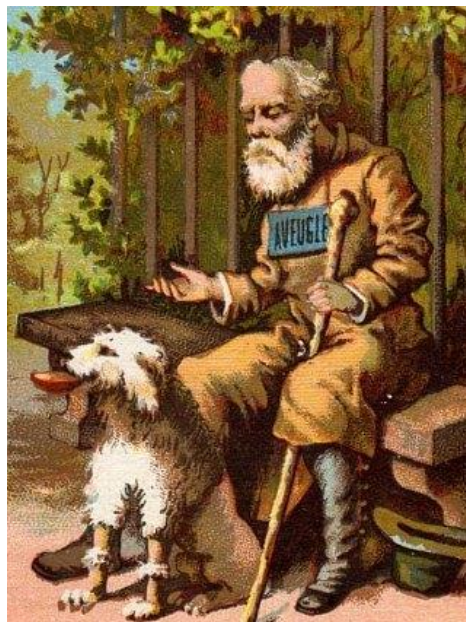
Le criminel moyen ne reste pas longtemps en prison. La justice était rapide. Le coupable pris sur le fait pouvait compter sur une audience dès le lendemain matin. Il admettait les accusations ou les refusait. Des témoins sont entendus. Le juge décide si le prisonnier doit être "mis en cause". L'équipement standard de chaque prison était le râtelier - un cadre en bois avec des roues et des cordes pour arracher les membres du prisonnier. Il y avait deux niveaux de punition : Les femmes et les hommes frêles étaient placés sur le "petit râtelier" tandis que les hommes plus forts étaient placés sur le "grand râtelier". L'instrument ne tuait pas et n'infligeait pas nécessairement de blessures durables. Cependant, beaucoup ont été mutilés par ce traitement. Il était préférable de se confesser rapidement. Après les aveux, la sentence était prononcée. Les faux clercs et ceux qui recevaient des biens volés étaient mis au pilori, puis bannis. Les bigames se faisaient raser la tête. Les faussaires étaient jetés dans des chaudrons bouillants. Les voleurs et les cambrioleurs étaient pendus. Les condamnés pour crimes politiques - traîtres au roi, hauts fonctionnaires coupables de peculation, ou ceux qui, pendant la guerre civile, auraient eu des relations avec l'ennemi - étaient transportés en voiture à travers la ville jusqu'au quartier du bourreau aux Halles. Leurs têtes et leurs membres étaient exposés sur des piques, et leurs torsos étaient accrochés au gibet avec d'autres cadavres en décomposition.

Le plus grand nombre de femmes malfaisantes étaient de loin des prostituées. Bien sûr, l'Église condamnait ces femmes. Mais quel était le but de l'Église si ce n'est d'offrir aux pécheurs, même les plus endurcis, les moyens d'obtenir le salut ? En outre, l'Église n'ignorait pas qu'une grande partie de la clientèle des femmes de mauvaise réputation venait de ses propres rangs. Il n'y avait donc rien à faire contre la prostitution en tant que telle.

Le roi Louis IX avait restreint les rues où les prostituées pouvaient vivre dans leurs bordels. Les femmes pouvaient faire du racolage pendant la journée mais devaient être à l'intérieur à six heures. Il était interdit aux propriétaires de louer des chambres aux prostituées, sauf dans ces rues spéciales. Il est cependant évident que ce règlement a été constamment bafoué, car de nouvelles ordonnances ont été prises à plusieurs reprises en la matière, et de nouvelles rues ont été constamment attribuées aux "femmes dissolues". Bien qu'il leur ait été interdit d'acheter des maisons, cette règle a elle aussi été bafouée. De nombreuses plaintes ont été déposées par des femmes de ce type qui venaient dans des rues respectables, s'installaient près des églises et ouvraient des tavernes où elles recevaient des invités à toute heure du jour et de la nuit.

Un autre règlement visait à limiter la façon dont les prostituées s'habillaient. On leur interdisait les parures habituelles des femmes de la classe bourgeoise - boutons dorés sur la robe ou le capuchon, perles, ceintures somptueusement brodées, boucles de chaussures, et le manteau à la mode garni de fourrure, la houppelande, qui était le sommet des rêves de toute femme de commerçant. Si une femme de mauvaise vie était prise dans de tels atours, elle était emmenée en prison, où les vanités étaient confisquées et le manteau taillé à la longueur autorisée. La raison officielle de ces lois était d'éviter la confusion entre les bonnes et les mauvaises dames. Cependant, l'idée était peut-être aussi d'empêcher les prostituées d'étaler le luxe que leur vie de pécheresse rendait possible.

Pourtant, le plus grand nombre d'entre elles ne s'en sortaient pas bien toutes seules. Il s'agissait souvent de filles de la campagne qui s'étaient glissées dans la vie par hasard ou par la force. Elles n'avaient presque aucun pouvoir de négociation, car il y avait un nombre infini de filles comme elles et elles étaient victimes des proxénètes et des souteneurs.



Contrairement à la dureté dont faisait preuve le contrevenant, les mendiants bénéficiaient d'une charité constante. Il était facile de tomber dans la mendicité. L'économie n'offrait aucune sorte de marge entre la

pauvreté décente d'un paysan ou d'un artisan et la misère du mendiant. Même ces liens familiaux chaleureux qui, dans certaines cultures, offrent à l'individu une protection contre les extrêmes de la misère, ne sont guère attestés. Une mauvaise santé, une mauvaise récolte, une période de chômage, être paralysé pendant une guerre ou une croisade - tous ces malheurs peuvent être ruineux.

Les moines mendiaient aussi tous les jours leurs moyens. Certains appartenaient à des ordres mendiants comme les Dominicains et les Franciscains, qui s'engageaient officiellement à partager le sort des pauvres. Mais il y avait aussi les carmélites, connues sous le nom de Barrez ("Rayures") en raison de leurs habitudes en noir et blanc, et les différents ordres de chanoines qui ajoutaient leur voix au cri du pain. Les Templiers, bien que connus comme un ordre riche, étaient également en train de solliciter des contributions pour de nouvelles croisades.

Puis il y a eu les célèbres mendiants qui appartenaient aux Quinze-Vingts. Il s'agit d'une institution caritative fondée par Louis IX pour s'occuper de 300 pauvres chevaliers, victimes des croisades du roi, dont les yeux avaient été arrachés par les Sarrasins. Le pieux roi leur a laissé une bonne maison dans un grand parc et une somme annuelle de 30 livres, afin que chaque détenu "puisse avoir chaque jour un bon tas de poteries". Après la mort des premiers détenus, l'endroit devint un foyer pour aveugles. Les détenus constituaient un groupe privilégié, ayant le droit de porter la fleur de lys brodée sur leurs vêtements. Ils pouvaient avoir des épouses et des maris vivant avec eux pour agir en tant que préposés et aider à administrer l'institution. Les aveugles avaient également le droit de mendier dans les églises. Comme certaines églises étaient beaucoup plus lucratives que d'autres, une vente aux enchères était organisée chaque année à la maison, et les meilleures églises étaient attribuées à ceux qui promettaient de payer la prime la plus élevée à l'hôpital. Les Quinze-Vingts étaient connus pour vivre en hauteur, pour boire du vin et pour porter de la serge et du velours au lieu de véritables haillons.

La ville de Paris et toutes ses institutions ont été mises à l'épreuve pendant les 15 années entre 1421 et 1436, lorsque la ville a été occupée par les troupes anglaises. L'hiver, des loups meurtriers rôdaient dans les faubourgs, car les bêtes avaient acquis le goût de la chair humaine grâce au grand nombre de cadavres enterrés négligemment dans la campagne. Il y avait des moments où, jour et nuit, les rues résonnaient des cris des pauvres : "Hélas, je meurs de froid" ou "Hélas, je meurs de faim". Ceci à Paris qui, au temps de sa fierté, avait soutenu, pas mal, les 80.000 mendiants que Guillebert de Metz avait mentionnés - car il avait voulu dire ce chiffre fantastique comme une vantardise de la générosité et de l'abondance de la ville. En des temps meilleurs, les boulangers avaient jeté le pain rassis pour les pauvres, et il y avait toujours des bacs de poissons invendus à la fin de la journée au marché aux poissons près de la Grande Boucherie. Aujourd'hui, hommes, femmes et enfants vivaient de trognons de choux et se battaient avec les cochons pour récupérer la lie des barils de cidre.

Prévisions énergétiques d'aujourd'hui - Quelques graphiques

par Gail Tverberg Posté le 1 septembre 2020

La situation énergétique actuelle est une situation étrange que la plupart des modélisateurs n'ont jamais vraiment envisagée. Permettez-moi d'expliquer certains des problèmes que je vois, à l'aide de quelques graphiques.

[1] Il n'est probablement pas possible de réduire la consommation d'énergie actuelle de 80 % ou plus sans réduire considérablement la population.

Un coup d'œil à la consommation d'énergie par habitant pour quelques pays suggère que les pays froids ont tendance à utiliser beaucoup plus d'énergie par personne que les pays chauds et humides.

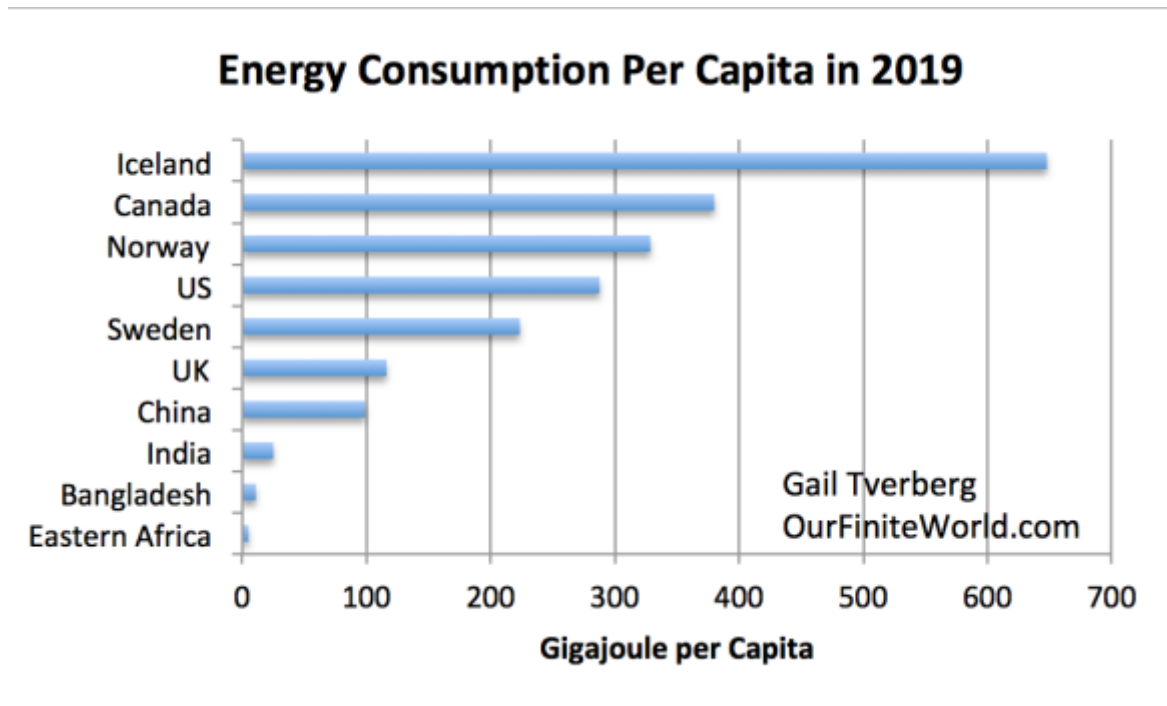


Figure 1. Consommation d'énergie par habitant en 2019 dans certains pays, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

Cela ne devrait pas être une grande surprise : Nos prédécesseurs en Afrique n'avaient pas besoin de beaucoup d'énergie. Mais lorsque les humains se sont déplacés vers des régions plus froides, ils ont eu besoin de plus de chaleur, ce qui a nécessité un supplément d'énergie. L'énergie supplémentaire aujourd'hui est utilisée pour construire des maisons et des véhicules plus robustes, pour chauffer et faire fonctionner ces maisons et ces véhicules, et pour construire les usines, les routes et autres structures nécessaires au fonctionnement de l'ensemble.

L'Arabie saoudite (non représentée sur la figure 1) est un exemple de pays chaud et sec qui consomme beaucoup d'énergie. Sa consommation d'énergie par habitant en 2019 (322 GJ par habitant) était très proche de celle de la Norvège. Il doit garder sa population au frais, en plus de gérer son importante exploitation pétrolière.

Si toute la population mondiale pouvait adopter le mode de vie du Bangladesh ou de l'Inde, nous pourrions en effet ramener notre consommation d'énergie à un niveau très bas. Mais c'est difficile à faire quand le climat ne coopère pas. Cela signifie que si la consommation d'énergie doit baisser de façon spectaculaire, la population devra probablement diminuer dans les régions où le chauffage ou la climatisation sont essentiels pour vivre.

[2] Beaucoup de gens pensent que "l'épuisement" des réserves de pétrole devrait être notre grande préoccupation. Je pense que l'absence de la "demande" nécessaire pour maintenir les prix du pétrole et des autres énergies à un niveau élevé devrait être une préoccupation au moins aussi importante.

Les événements de 2020 nous ont montré qu'une réduction de la demande énergétique peut se produire très rapidement, d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas.

La demande de pétrole peut baisser en raison de la diminution du commerce international, de la diminution du nombre de vols internationaux et de la diminution du nombre de voyages des navetteurs. La demande d'électricité (produite principalement à partir de charbon ou de gaz naturel) risque de diminuer si moins de

bâtiments sont occupés. Cela se produira si les universités ne proposent que des cours en ligne, si les maisons de retraite ferment faute de résidents désireux d'y vivre, ou si les jeunes retournent chez leurs parents faute d'emploi.

D'une certaine manière, le mot "appétit" pourrait être plus approprié que le mot "demande". L'appétit, qu'il soit élevé ou faible, peut être un problème pour les gens. Les personnes ayant un appétit excessif ont tendance à grossir ; les personnes ayant un faible appétit (peut-être en raison d'une dépression ou de traitements contre le cancer) peuvent devenir fragiles.

De même, un appétit énergétique élevé ou faible peut également constituer un problème pour une économie. Un appétit élevé entraîne des prix élevés du pétrole, comme cela s'est produit en 2008. Les consommateurs de pétrole en sont affligés. Un faible appétit a tendance à faire baisser les prix de l'énergie. Les producteurs d'énergie en souffrent. Ils peuvent réduire leur production, comme l'ont fait les pays de l'OPEP dans un passé récent, afin de tenter de faire remonter les prix. Certains producteurs d'énergie peuvent faire faillite.

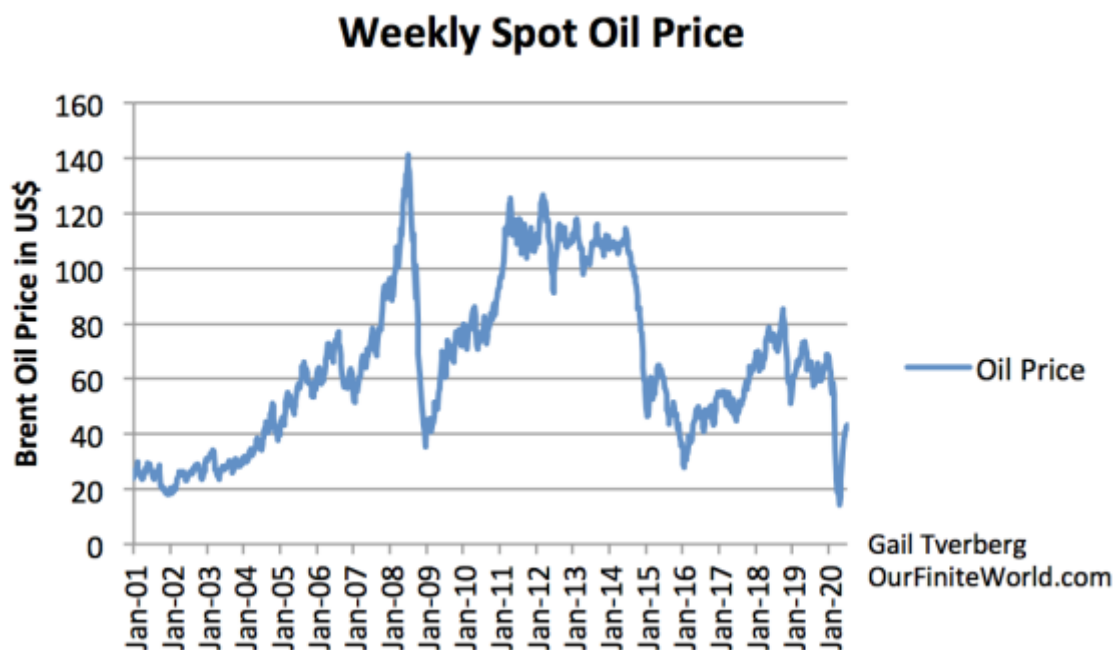


Figure 2. Moyenne hebdomadaire des prix du pétrole au comptant pour le Brent, sur la base des données de l'Administration américaine de l'information sur l'énergie.

Tout comme les gens peuvent mourir des effets indirects d'un manque d'appétit, une économie peut faire faillite si elle ne parvient pas à maintenir ses prix de l'énergie (appétit) à un niveau élevé. En fait, une économie s'effondrera probablement assez rapidement si elle ne peut pas maintenir les prix du pétrole et des autres énergies à un niveau élevé. Le coût de l'exploitation minière ou de l'extraction d'énergie tend à augmenter avec le temps, car les sources les moins chères et les plus faciles à extraire sont les premières à être exploitées. Le prix de vente des produits énergétiques doit lui aussi continuer à augmenter, afin que les producteurs puissent faire des bénéfices et, par conséquent, poursuivre leur production.

Nous savons qu'historiquement, de nombreuses économies se sont effondrées. L'Apocalypse 18:11-13 nous dit que dans le cas de l'effondrement de l'ancienne Babylone, le problème au moment de l'effondrement était une demande insuffisante pour les biens produits. Il n'y avait même pas de demande pour les esclaves, qui étaient le

type d'énergie disponible à l'achat à cette époque. Cette absence de demande (ou faible appétit) est similaire au problème du faible prix du pétrole que nous rencontrons aujourd'hui.

[3] La forte réduction de l'appétit énergétique depuis la mi-2008 a particulièrement touché les États-Unis, l'UE et le Japon.

On peut s'attendre à ce que la baisse des prix de l'énergie entraîne à terme une diminution de la production d'énergie, car les producteurs trouveront la production non rentable. Cependant, à l'échelle mondiale, nous ne voyons pas ce schéma se produire, sauf pendant la Grande Récession elle-même (figure 3).

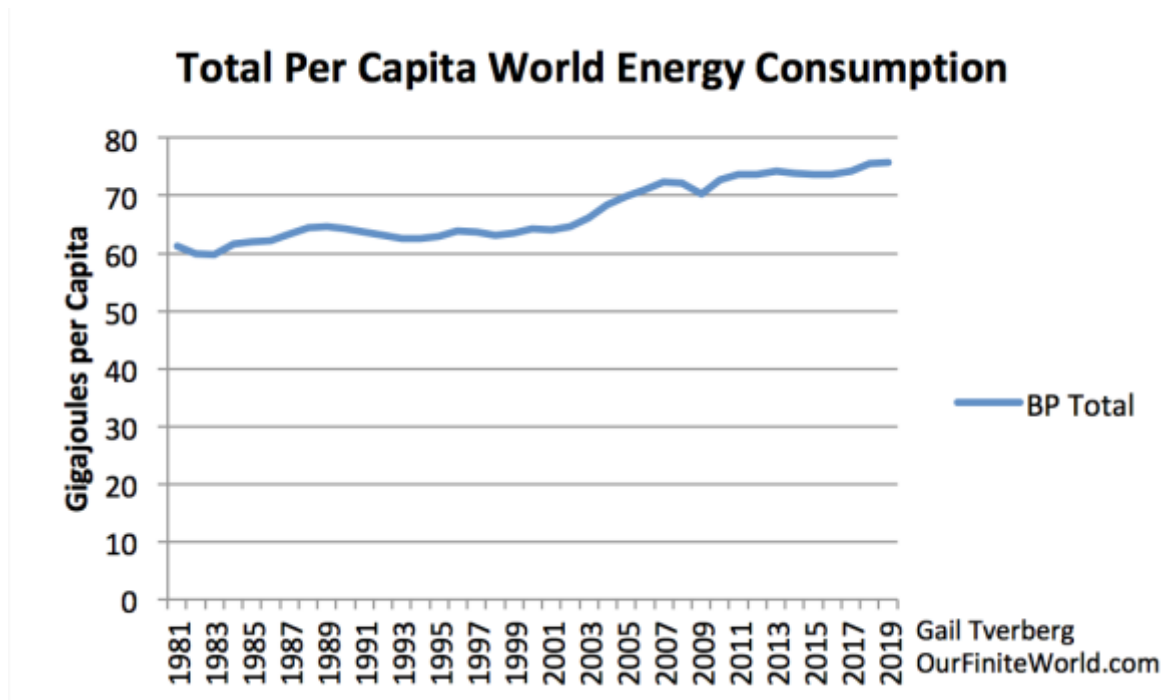


Figure 3. Consommation mondiale d'énergie par habitant, sur la base des données du rapport statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. À l'échelle mondiale, la production et la consommation d'énergie sont pratiquement identiques car le stockage est faible par rapport à la production et à la consommation.

Notez que dans la figure 3, la consommation d'énergie est calculée "par habitant". En effet, l'énergie est nécessaire à la production de biens et de services ; plus la population est nombreuse, plus la quantité de biens et de services nécessaires au maintien d'un niveau de vie donné est importante. Si la consommation d'énergie par habitant augmente, il y a de fortes chances que le niveau de vie augmente.

Les États-Unis, l'Union européenne et le Japon n'ont pas réussi à maintenir leur consommation d'énergie par habitant au même niveau depuis la forte chute des prix du pétrole à la mi-2008.

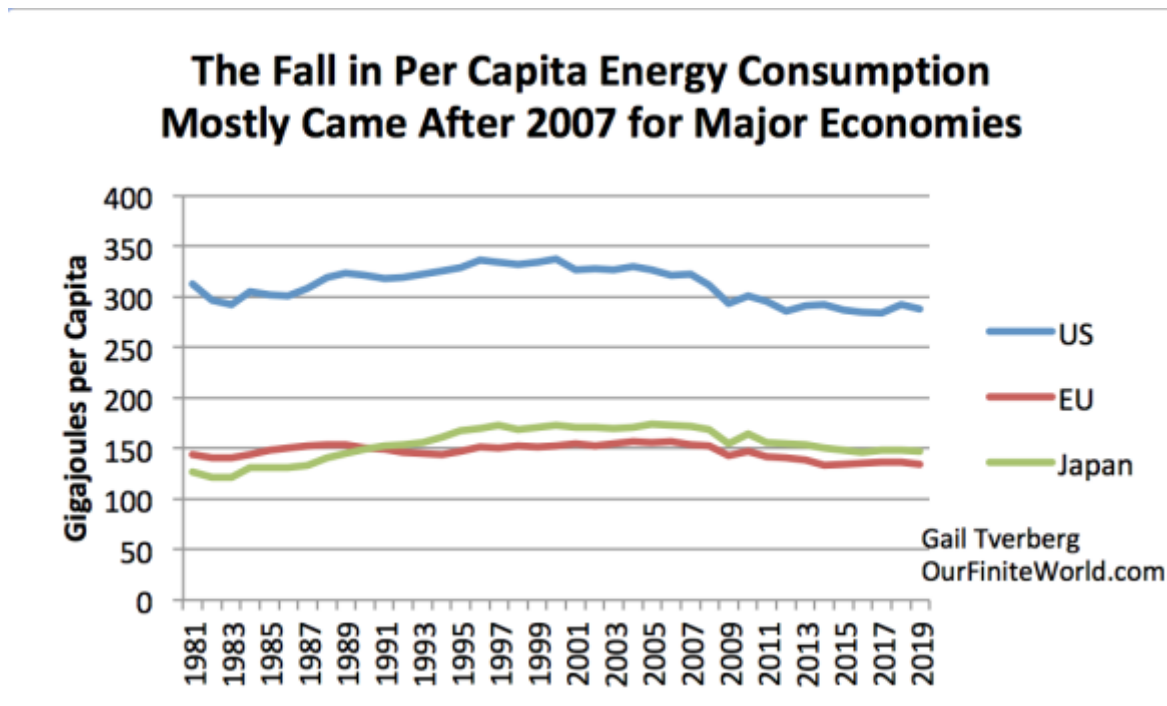


Figure 4. Consommation d'énergie par habitant aux États-Unis, dans l'UE et au Japon, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

La baisse de la consommation d'énergie par habitant aux États-Unis, dans l'Union européenne et au Japon est ce à quoi on pourrait s'attendre si les conditions économiques se détérioraient dans ces pays. On pourrait par exemple s'attendre à cette tendance si les jeunes ont du mal à trouver des emplois bien rémunérés. Elle pourrait également se produire si le remboursement de la dette commence à empêcher les jeunes d'acheter des maisons et des voitures. Lorsque l'on achète moins de biens de ce type, la consommation d'énergie par habitant diminue.

La tendance à la baisse de la consommation d'énergie par habitant ne peut pas se poursuivre longtemps sans atteindre un point de rupture, car les personnes ayant de faibles salaires (ou n'ayant pas d'emploi du tout) seront de plus en plus en détresse. En fait, nous avons commencé à voir un nombre croissant de manifestations liées aux bas niveaux de salaires, aux faibles niveaux de pension et au manque de services gouvernementaux à partir de 2019. Ce problème n'a fait qu'empirer avec les licenciements liés à la pandémie en 2020. Ces licenciements correspondaient à une nouvelle réduction substantielle de la consommation d'énergie par habitant.

[4] La Chine, l'Inde et le Vietnam sont des exemples de pays dont la consommation d'énergie par habitant a augmenté ces dernières années.

Tous les pays n'ont pas obtenu d'aussi mauvais résultats que les grandes économies ces dernières années :

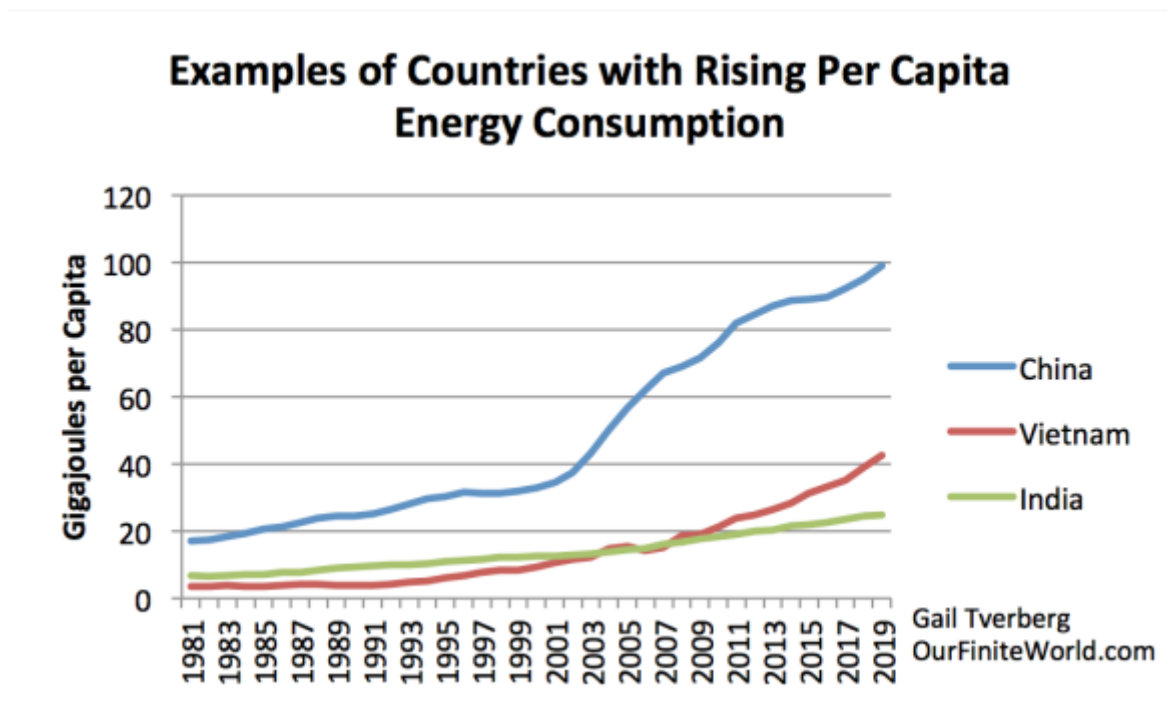


Figure 5. Quelques exemples de pays dont la consommation d'énergie par habitant a augmenté, sur la base des données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

Ces pays asiatiques pourraient dépasser les États-Unis, l'UE et le Japon à plusieurs égards :

- D'importantes réserves de charbon non exploitées. Ces ressources pourraient être utilisées comme un combustible peu coûteux pour concurrencer les pays qui ont épuisé leurs propres ressources en charbon. Le charbon tend à être moins cher que les autres types d'énergie, surtout si l'on ne tient pas compte des problèmes de pollution.
- Le climat étant plus chaud, ces pays n'avaient pas besoin de beaucoup de combustible pour se chauffer. Même le sud de la Chine ne chauffe pas ses bâtiments en hiver.
- La pollution a été généralement ignorée.
- De nouvelles usines plus efficaces pourraient être construites.
- Des salaires plus bas en raison de
 - Un climat plus doux
 - Un approvisionnement en carburant peu coûteux
 - Réduction des frais médicaux
 - Diminution du niveau de vie

Les économies développées étaient préoccupées par la réduction de leurs propres émissions de CO₂. Le déplacement de l'industrie lourde vers ces pays asiatiques signifiait que les économies développées pouvaient en bénéficier de trois manières :

1. Leurs propres émissions de CO₂ diminueraient, que les émissions mondiales diminuent ou non.
2. Les problèmes de pollution seraient déplacés à l'étranger.
3. Le coût des produits finis pour les consommateurs serait moins élevé.

Le déplacement de l'industrie lourde vers ces pays et d'autres pays asiatiques signifiait la perte d'emplois qui avaient été assez bien payés aux États-Unis, en Europe et au Japon. Si les nouveaux emplois ont remplacé les

anciens, ils n'étaient généralement pas aussi bien rémunérés, ce qui a conduit à la baisse de la consommation d'énergie par habitant, comme le montre la figure 4.

[5] Les économies asiatiques en croissance dans la figure 5 atteignent maintenant les limites du charbon.

Bien que ces économies aient été construites sur des réserves de charbon, ces réserves s'épuisent. Les trois pays présentés dans la figure 5 sont devenus des importateurs nets de charbon.

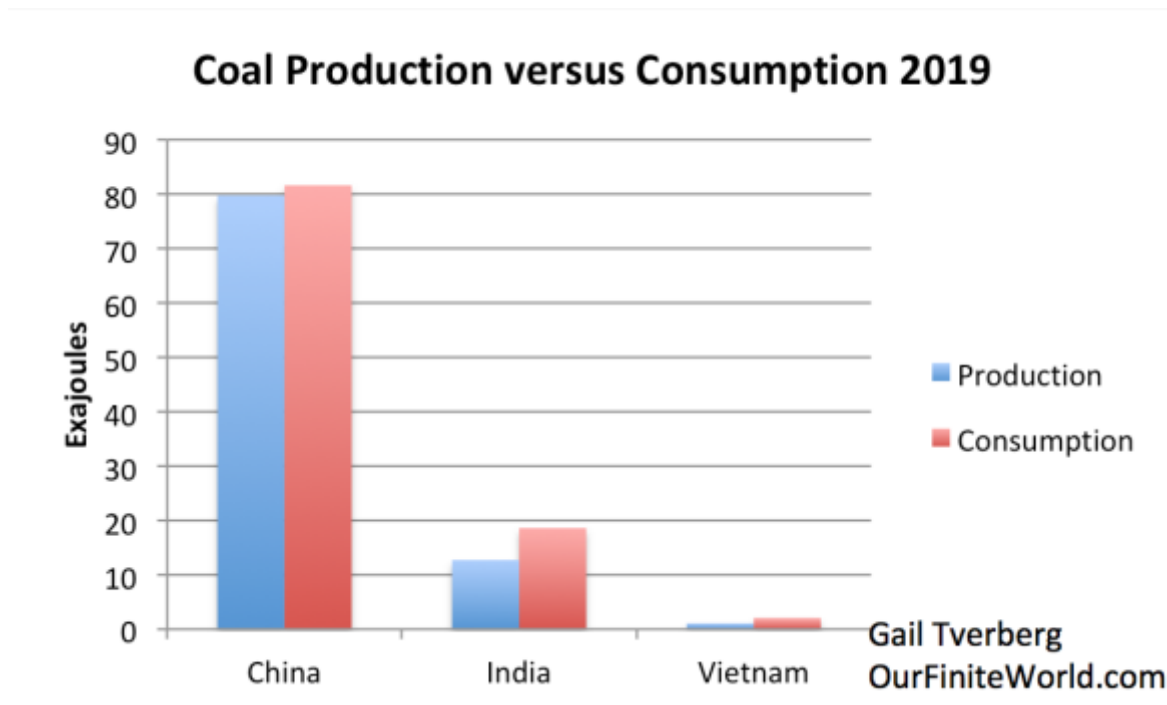


Figure 6. Production de charbon par rapport à la consommation en 2019 pour la Chine, l'Inde et le Vietnam, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

[6] La production mondiale de charbon est restée sur un plateau cahoteux depuis 2011, ce qui suggère que son extraction atteint ses limites. (Figure 7)

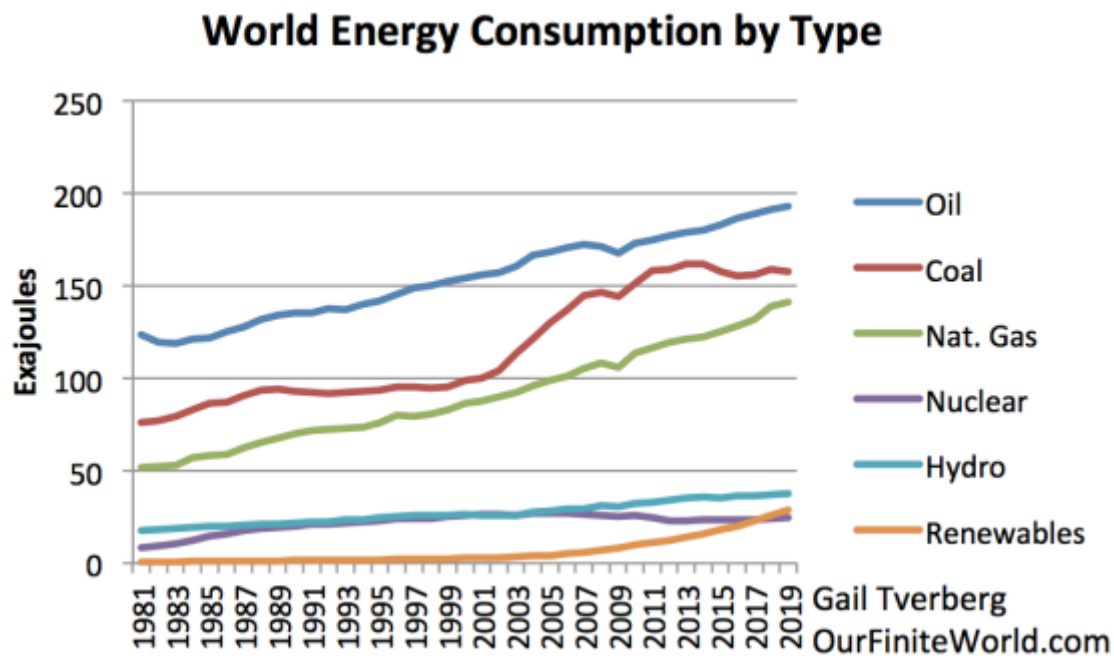


Figure 7. Consommation mondiale d'énergie par type, sur la base des données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. Les "renouvelables" représentent les énergies renouvelables autres que l'hydroélectricité. La consommation mondiale totale est approximativement égale à la production mondiale totale, car les quantités stockées sont faibles.

La figure 8, ci-dessous, montre que la croissance de la production de charbon de la Chine a été la principale raison de la forte augmentation de la consommation mondiale de charbon entre 2002 et 2011. En fait, cette augmentation de la production a commencé immédiatement après l'adhésion de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce en 2001.

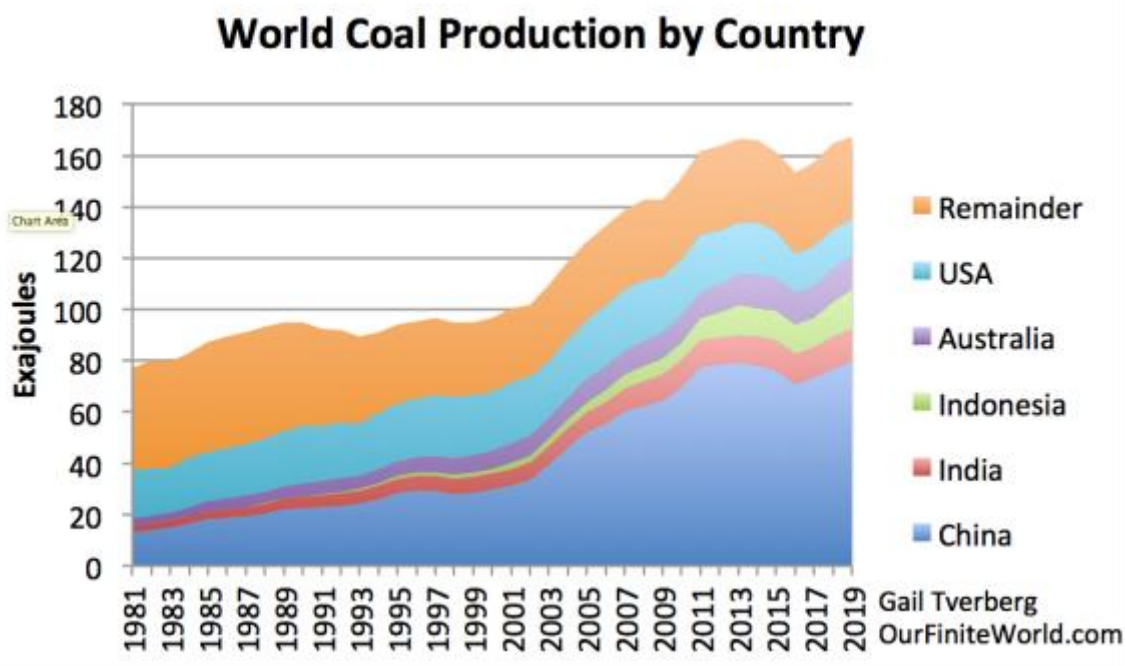


Figure 8. Production mondiale de charbon par pays sur la base des données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

La croissance rapide de la production de charbon en Chine s'est arrêtée en 2011. Le problème était que l'extraction d'une part croissante des mines de charbon devenait non rentable : Le coût de l'extraction a augmenté, mais les prix du charbon n'ont pas augmenté au même rythme que ces coûts plus élevés. La Chine pourrait construire de nouvelles mines dans des endroits plus éloignés du lieu d'utilisation du charbon, mais les coûts de transport auraient tendance à rendre ce charbon plus coûteux également. La Chine pourrait augmenter sa consommation de charbon en important du charbon, mais cela serait également plus coûteux.

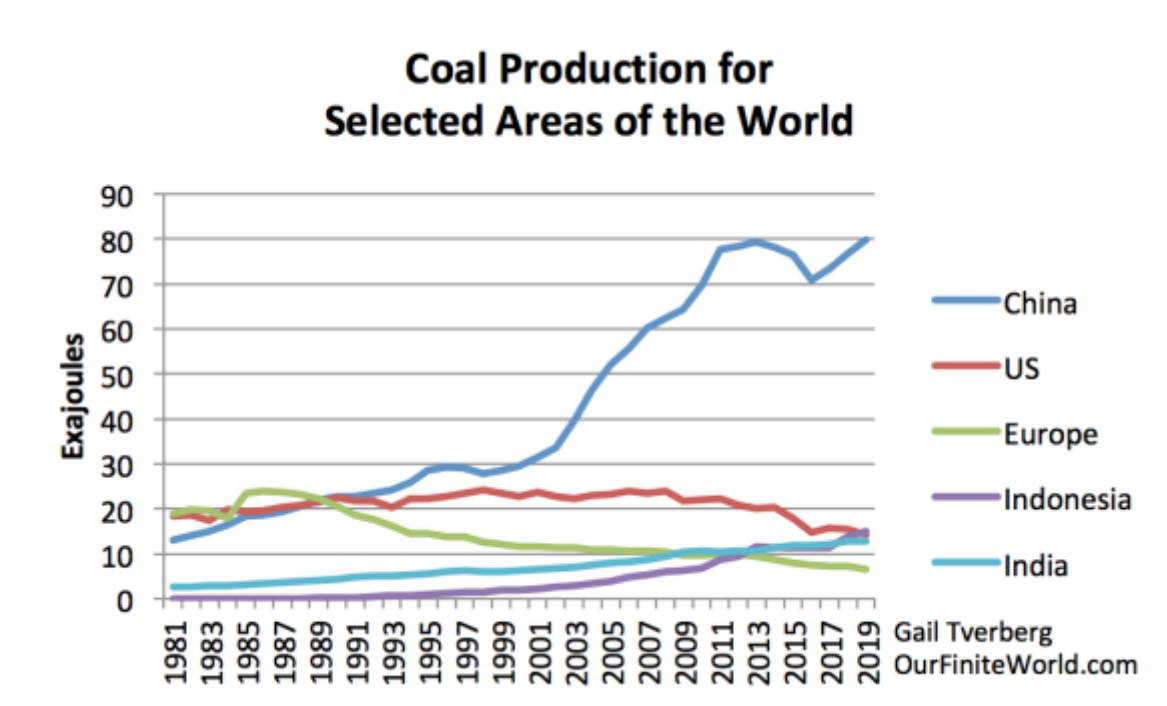


Figure 9. Production de charbon dans certaines régions, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde.

Dans la figure 9, ci-dessus, nous voyons à quel point la production de charbon de la Chine a été considérablement plus élevée, en comparaison avec la production de charbon dans d'autres régions du monde. Après avoir stagné vers 2011, la production de charbon chinoise a rebondi en 2018 et 2019, lorsque le pays a ouvert des mines dans le nord du pays, plus éloignées de l'utilisation industrielle.

La figure 9 indique que la production de charbon des États-Unis se trouvait sur un long plateau entre 1990 et 2008 ; plus récemment, la production américaine a chuté. La production de charbon pour l'Europe était déjà en baisse avant 1981, mais les données disponibles pour ce graphique ne remontent qu'à 1981. La baisse de la production résulte à nouveau du fait que le coût de production a dépassé les prix que les producteurs pouvaient obtenir en vendant le charbon.

Il reste à voir si la production mondiale de charbon augmentera ou non à l'avenir. Normalement, on s'attendrait à ce qu'un long plateau bosselé de la production de charbon, comme celui que le monde connaît depuis 2011, précède une baisse de la production. Cela serait similaire à la tendance observée dans la production de charbon des États-Unis. Cette tendance serait également similaire à la forme modélisée par le géophysicien M. King Hubbert pour de nombreux types de production de ressources.

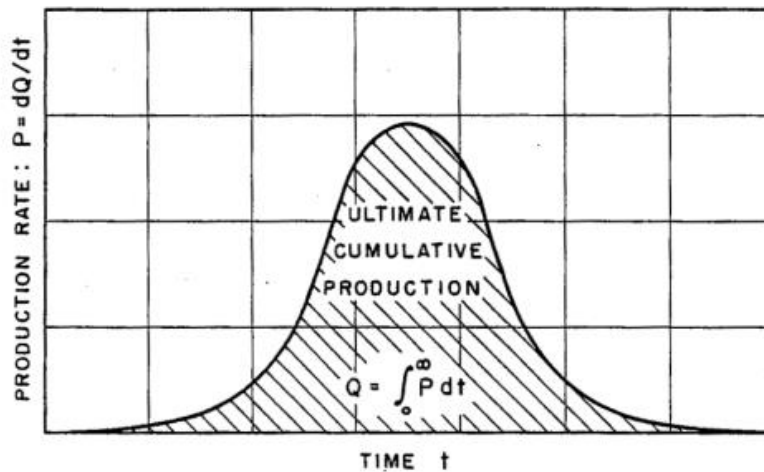


Figure 11 – Mathematical relations involved in the complete cycle of production of any exhaustible resource.

Figure 10. Courbe symétrique de M. King Hubbert à partir de l'énergie nucléaire et des combustibles fossiles.

[7] La production mondiale de pétrole jusqu'en 2019 a continué à augmenter de façon étonnamment régulière, malgré la faiblesse des prix. Son principal problème a été la non-rentabilité pour les producteurs.

La figure 7 ci-dessus montre que la quantité totale de pétrole produite a continué à augmenter de façon presque linéaire, à l'exception d'une baisse au moment de la Grande Récession.

En fait, chaque personne a besoin de biens et de services fabriqués avec des produits énergétiques. L'augmentation de la consommation d'énergie par habitant signifie qu'en moyenne, chaque personne bénéficie d'un plus grand approvisionnement en énergie. La figure 11 présente des informations similaires à celles de la figure 7, sauf qu'elles sont exprimées par habitant.

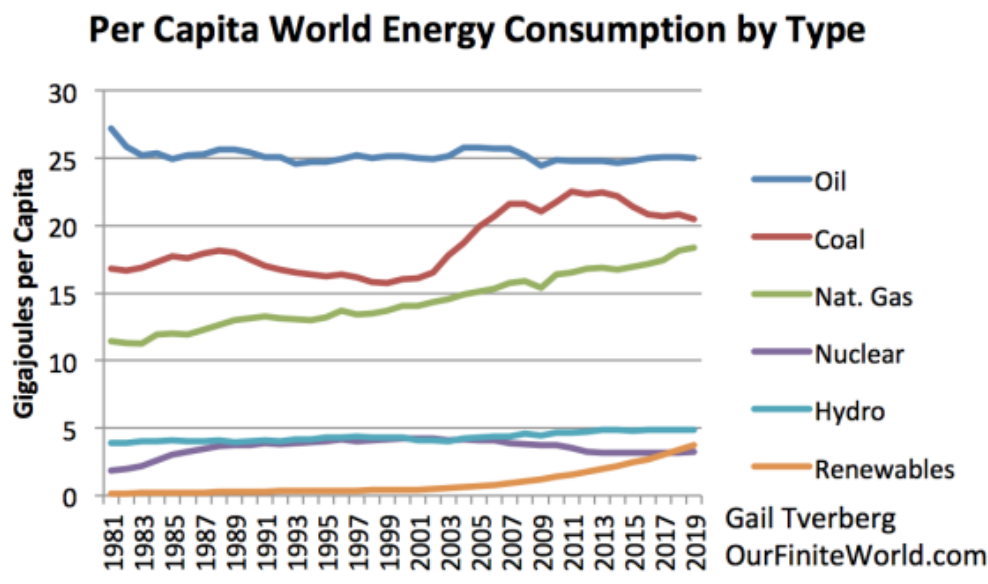


Figure 11. Consommation mondiale d'énergie par habitant par type, selon les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. La consommation mondiale totale est approximativement égale à la production mondiale totale, car les quantités stockées sont faibles.

La figure 11 indique que, par habitant, l'approvisionnement en pétrole est à peu près stable. D'une certaine manière, cela ne devrait pas être surprenant. Le pétrole est absolument essentiel à bien des égards. Il est utilisé dans l'agriculture, le transport et la construction. Le pétrole est également utilisé pour ses propriétés chimiques dans les médicaments, les herbicides, les pesticides, les lubrifiants et de nombreux autres produits. Le pétrole est très dense en énergie et peut être facilement stocké.

En raison de ses propriétés particulières, beaucoup de gens ont supposé que le prix du pétrole augmenterait toujours. Nous avons vu dans la figure 2 que cela n'est pas le cas. Les prix bas se sont maintenus assez longtemps maintenant qu'ils deviennent un problème sérieux pour les producteurs. De nombreuses entreprises cherchent à faire faillite. Une analyse montre que 230 producteurs de pétrole et de gaz et 214 entreprises de services pétroliers ont déposé leur bilan depuis 2015.

Les exportateurs de pétrole trouvent leur pays en difficulté financière, car à bas prix, les taxes qu'ils peuvent percevoir ne suffisent pas à maintenir les programmes nécessaires à leur population. Si ces programmes ne peuvent être maintenus, les citoyens risquent de devenir malheureux et de se révolter.

À ce stade, la production de pétrole en 2020 est en baisse. La figure 12 montre l'estimation de la production de pétrole de l'OPEP jusqu'en juillet 2020. La production mondiale de pétrole aurait baissé d'environ 12 %. Le mois d'approvisionnement le plus élevé se situe aux alentours de novembre 2018.

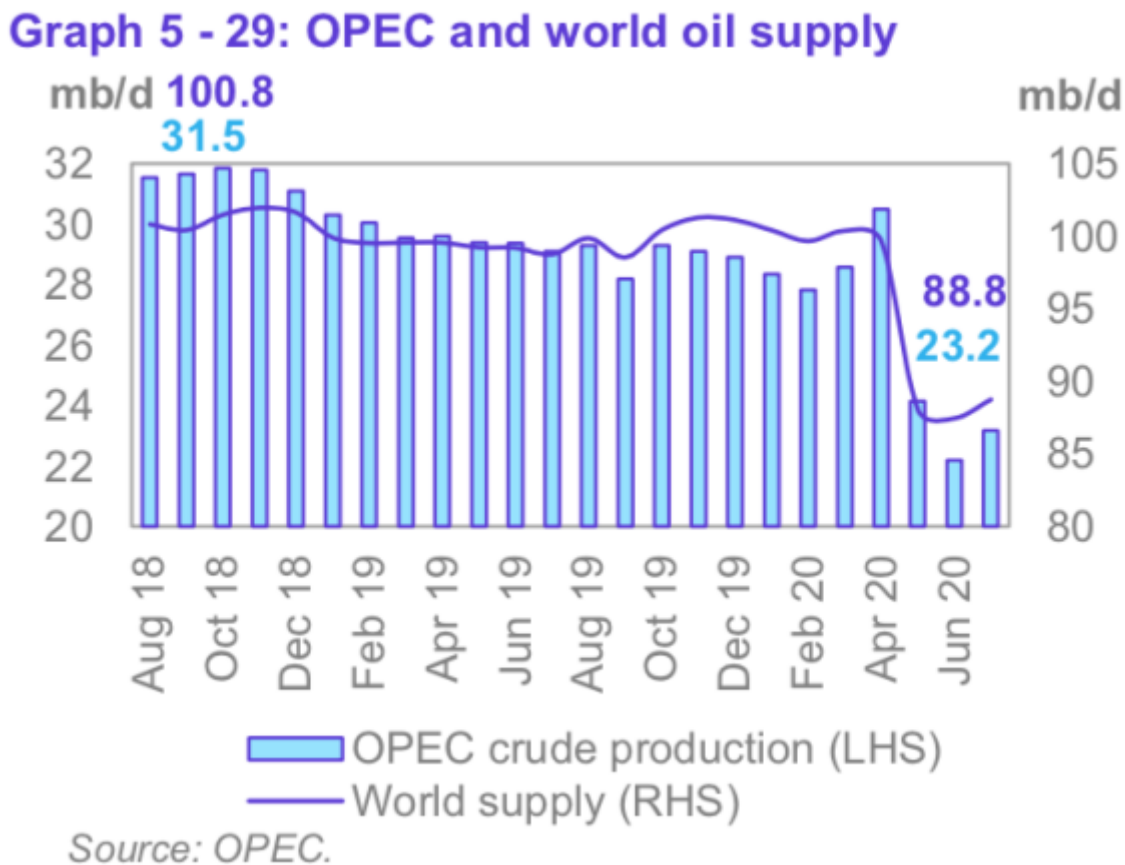


Figure 12. L'OPEP et la production mondiale de pétrole, dans un graphique réalisé par l'OPEP, tiré du rapport mensuel sur le marché du pétrole de l'OPEP d'août 2020.

La figure 13 montre la production de pétrole pour certaines régions du monde jusqu'en 2019.

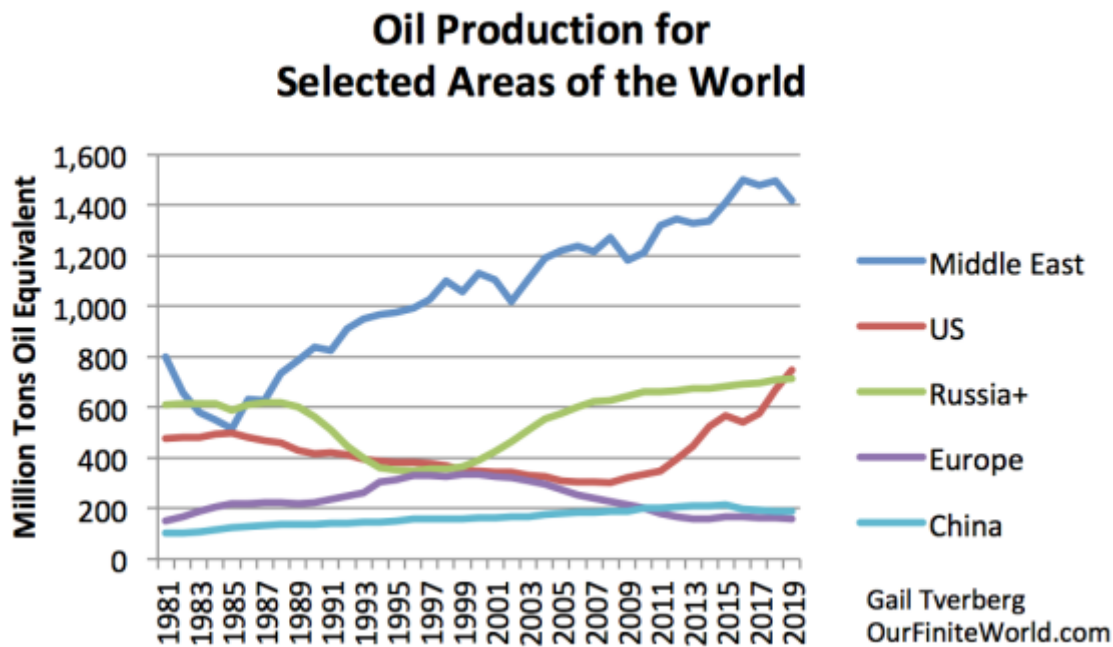


Figure 13. Production de pétrole pour certaines régions du monde, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. L'Europe comprend la Norvège. Russie+ est la Communauté des États indépendants.

La production du Moyen-Orient a tendance à rebondir de haut en bas. Si les prix sont bas, la tendance est de réduire la production, comme cela s'est produit en 2019.

La production américaine a augmenté rapidement entre 2008 et 2019, mais a chuté en 2016, car les prix sont tombés bien trop bas.

La production pétrolière européenne (y compris celle de la Norvège) a atteint son point culminant en l'an 2000. Elle est en baisse depuis lors, ce qui inquiète les gouvernements.

La production de ce que j'appelle Russia+ a chuté avec l'effondrement du gouvernement central de l'Union soviétique en 1991. Les prix du pétrole avaient été très bas entre 1981 et 1991. Il me semble que ces prix bas ont contribué à l'effondrement du gouvernement central de l'Union soviétique. La production a pu augmenter à nouveau au début des années 2000 lorsque les prix ont augmenté. Je crains maintenant qu'un effondrement similaire ne se produise pour certains exportateurs de pétrole au cours des prochaines années, en raison de la faiblesse des prix, et qu'il n'entraîne une baisse importante de la production pétrolière mondiale.

[8] Le gaz naturel est le combustible qui semble être disponible en abondance, si seulement le prix pouvait être porté à un niveau suffisamment élevé pour les producteurs.

La production de gaz naturel est en hausse, comme le montrent les figures 7 et 11. Le fait que la consommation de gaz naturel augmente par habitant dans la figure 11 indique que la production augmente fortement - suffisamment pour compenser la faiblesse de la production de charbon et peut-être contribuer à augmenter le niveau de vie mondial, dans une certaine mesure.

La figure 14 ci-dessous montre que l'augmentation de la production de gaz naturel provient d'un certain nombre de régions différentes, notamment les États-Unis, la Russie et ses filiales, le Moyen-Orient et l'Australie. Là encore, l'Europe (y compris la Norvège) semble être en déclin.

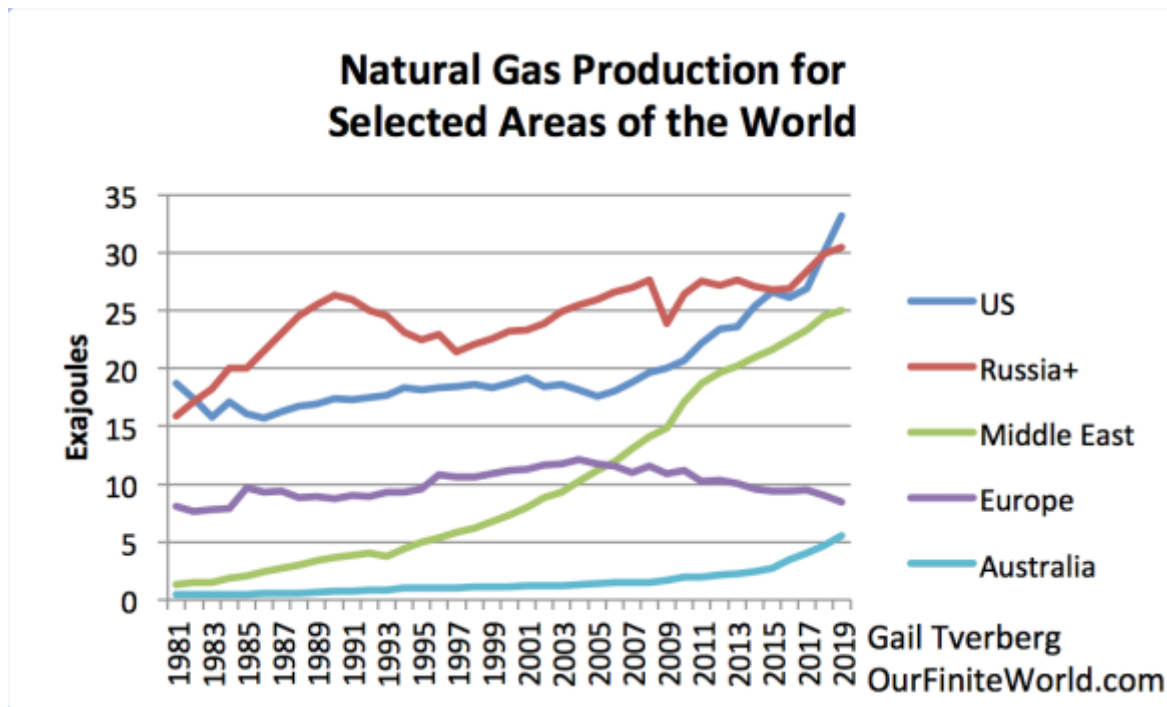


Figure 14. Production de gaz naturel dans certaines régions du monde, d'après les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. L'Europe inclut la Norvège. Russie+ est la Communauté des États indépendants.

Le problème du gaz naturel est à nouveau un problème de prix. Il est difficile de faire monter le prix à un niveau suffisamment élevé pour couvrir à la fois le coût de l'extraction du gaz naturel et celui des infrastructures et du combustible nécessaires pour transporter le gaz naturel jusqu'à sa destination.

Nous parlions autrefois de "gaz naturel échoué", c'est-à-dire du gaz naturel qui peut être extrait, mais dont le coût de transport est tout simplement trop élevé pour que la transaction dans son ensemble soit rentable. En fait, historiquement, une grande partie du gaz naturel a simplement été brûlée comme un déchet (brûlage à la torche) ou réinjectée dans des puits de pétrole, pour maintenir la pression, car il n'y avait aucun espoir de le vendre à distance de manière rentable. C'est ce gaz naturel, autrefois bloqué, qui est maintenant produit.

Historical Natural Gas Prices

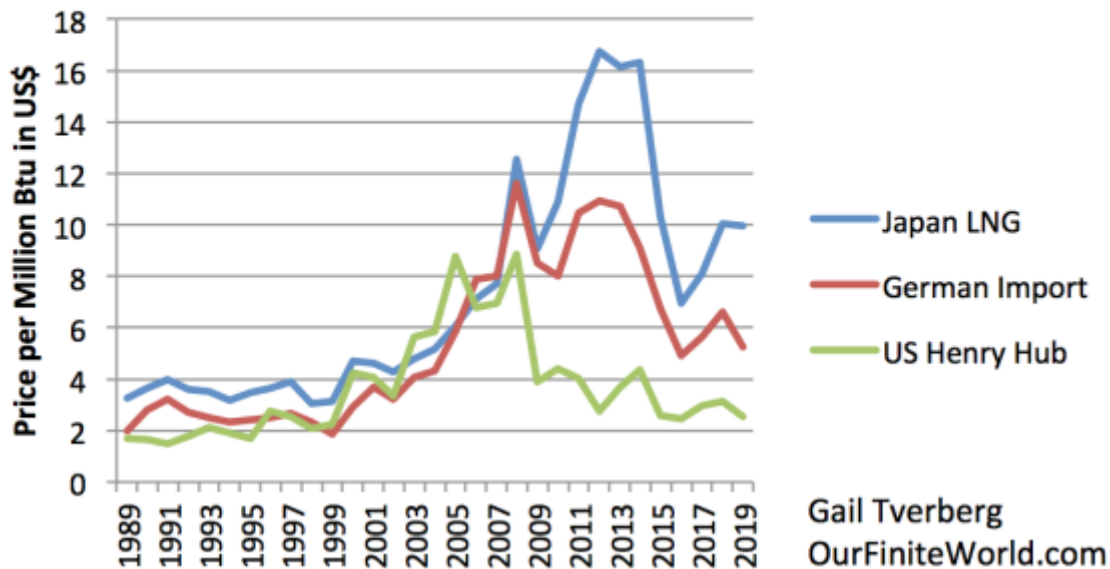


Figure 15. Prix historiques du gaz naturel basés sur les données de l'étude statistique 2020 de BP sur l'énergie dans le monde. Le GNL est du gaz naturel liquéfié transporté par bateau. Le gaz naturel importé par l'Allemagne est principalement acheminé par gazoduc. Le gaz américain Henry Hub est du gaz naturel sans les coûts de transport outre-mer inclus.

L'augmentation des investissements dans la production de gaz naturel ces dernières années a été basée sur l'espoir que les prix augmentent suffisamment pour couvrir à la fois le coût de l'extraction et du transport. En fait, les prix ont eu tendance à baisser avec les prix du pétrole brut, ce qui rend le prix global beaucoup trop bas pour la plupart des producteurs de gaz naturel. En 2020, les prix ont même été plus bas. Par exemple, les prix du GNL au Japon ont récemment atteint environ 4 dollars par million de Btu. Ainsi, le gaz naturel semble avoir exactement le même problème que le charbon et le pétrole : Les prix sont bien trop bas pour les producteurs.

[9] L'économie mondiale est un système auto-organisé, alimenté par l'énergie. On peut s'attendre à ce qu'elle se comporte de manière très étrange lorsque la diminution des rendements devient un problème trop important.

Dans le langage de la physique, l'économie mondiale est une structure dissipative. Cela est connu au moins depuis 1996. L'économie est un système auto-organisé alimenté par l'énergie ; il n'est pas possible de réduire de manière significative la consommation d'énergie sans un effondrement majeur.

L'économie comporte de nombreux éléments. J'ai illustré la situation de la manière suivante :

Economy and humans are both self-organizing systems that grow



Leonardo Sticks Toy

<http://www.rinusroelofs.nl/structure/davinci-sticks/gallery/gallery-01.html>



Figure 16. Graphique que j'ai utilisé dans une conférence donnée lors d'une réunion de la Casualty Actuarial Society.

Le fait que les consommateurs sont également des employés signifie que si les salaires tombent trop bas (pour une part importante de la population), la consommation aura également tendance à baisser trop bas.

Les prix sont fixés par le marché. Contrairement à l'idée reçue, les prix ne sont pas basés principalement sur la rareté. Ils sont plutôt basés sur la quantité de produits finis et de services que les consommateurs dans l'ensemble peuvent se permettre. Si la disparité salariale devient un problème trop important, les prix des produits de base de tous types auront tendance à tomber trop bas.

[10] Les économistes et les modélisateurs de toutes sortes ont complètement mal compris comment l'économie fonctionne réellement.

Nos communautés universitaires semblent exister dans des tours d'ivoire distinctes. Les économistes ne parlent pas aux physiciens. Les physiciens savent que les structures dissipatives ne peuvent pas durer indéfiniment. Les humains sont des structures dissipatives ; ils ont chacun une durée de vie limitée. Les ouragans sont également des structures dissipatives qui ne durent qu'un temps limité.

La plupart des économistes et des modélisateurs n'ont jamais envisagé la possibilité que l'économie actuelle, comme celle de l'ancienne Babylone, puisse s'effondrer en raison d'une faible demande, et donc de prix bas.

Les économistes ne se rendent pas compte qu'une fois les ressources énergétiques trop épuisées, les prix de l'énergie n'augmenteront probablement pas assez pour que les producteurs puissent faire des bénéfices ; au contraire, le système global aura tendance à s'effondrer. Les banques centrales ont essayé, sans succès, de faire monter les prix des matières premières au point qu'ils puissent être rentables pour les producteurs, mais elles n'y

sont pas parvenues jusqu'à présent. Je doute que d'autres nouvelles astuces, comme le revenu de base universel, fonctionnent également.

Les systèmes de croyance erronés de la plupart des économistes et des modélisateurs conduisent à toutes sortes de résultats étranges. L'économie est modélisée comme si elle allait croître indéfiniment. La plupart des modélisateurs partent du principe que si nous avons du pétrole, du charbon ou du gaz naturel dans le sol, plus la capacité technique d'extraire ces ressources, nous finirons par les extraire. Peut-être qu'une civilisation ultérieure, construite sur les restes de notre civilisation actuelle, peut le faire, mais notre civilisation actuelle ne le peut pas.

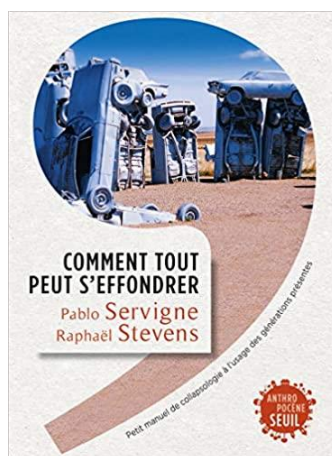
Les modèles de changement climatique sont appliqués à des hypothèses de combustibles fossiles qui sont absurdemment élevées, étant donné les problèmes de prix bas de l'énergie que nous rencontrons actuellement. Personne ne s'arrête pour modéliser ce qui arrivera au climat si la consommation de combustibles fossiles diminue très rapidement, ce qui semble être une possibilité réelle en 2020. La perte d'émissions d'aérosols (le smog, par exemple) provenant des combustibles fossiles aura tendance à faire monter en flèche les températures mondiales, même avec une réduction des émissions de CO2 provenant des combustibles fossiles.

Nous sommes amenés à croire qu'une économie similaire à celle d'aujourd'hui peut fonctionner uniquement grâce aux énergies renouvelables. C'est tout simplement absurde. Les figures 7 et 11 montrent qu'il n'y a pas assez d'énergies renouvelables pour subvenir aux besoins de la population actuelle, même si le remplacement des combustibles fossiles était possible. En fait, nous avons besoin de combustibles fossiles pour fabriquer et entretenir les panneaux solaires, les éoliennes, les lignes de transmission électrique, les centrales hydroélectriques et les centrales nucléaires.

Si nous ne pouvons pas maintenir les combustibles fossiles en fonctionnement en raison de la faiblesse persistante des prix, l'économie actuelle peut s'attendre à un changement inquiétant pour le pire.

L'effondrement actuel de l'empire humain

Michel Sourrouille 2 septembre 2020 / Par [biosphere](#)



Pablo Servigne : dans l'univers d'un élevage de dindes, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'éleveur vient tous les jours donner des graines et il fait toujours chaud. Les dindes vivent dans un monde de croissance et d'abondance... jusqu'à la veille de Noël ! S'il y avait une dinde statisticienne spécialiste de la gestion des risques, le 23 décembre elle dirait à ses congénères qu'il n'y avait aucun souci à se faire pour l'avenir...

Jean Jouzel : pas besoin de faire du catastrophisme, la situation est catastrophique. Je le répète, on n'est plus dans le futur : ce sont les enfants d'aujourd'hui, ceux des cours d'école, qui pourraient subir ces étés à 50°C.

Nicolas Hulot : on est en train de perdre la guerre sur le climat, on va le payer plein pot et nos démocraties vont s'effondrer.

Yves Cochet : par effondrement, j'entends un phénomène démographique qui verrait environ la moitié de la population mondiale disparaître en moins de dix ans... et dans les autres domaines de la vie, l'ampleur du bouleversement serait du même ordre.

Vincent Mignerot : l'acceptation que nous ne sommes pas tout-puissants me semble prioritaire. Nous devons déconstruire cette illusion en tenant compte des limites physiques de notre planète. Cela me paraît essentiel afin de réduire la souffrance et les crispations dans un monde qui va devenir de plus en plus contraint, quoi qu'il arrive.

Derrick Jensen : Que feriez-vous si des extraterrestres avaient envahi la planète, vidaient les océans, rasaient les forêts naturelles, modifiaient le climat, contaminaient le lait maternel et la chair de tous ainsi que la vôtre ? A quel point la situation devrait-elle empirer avant que vous ne vous décidiez à arrêter ceux qui détruisent la planète, qui tuent ceux que vous aimez, et qui vous tuent, vous ?

Nicolas Casaux : contrairement à ce que prétend la doxa, l'effondrement de la civilisation serait une bonne chose.

Carolyn Baker : ce qui me fascine, ce n'est pas tant l'engloutissement de l'humanité dans les ténèbres, mais le type de culture que nous allons construire à partir des décombres de celle-ci.

Source : citations en exergue de chaque interview dans le livre « L'effondrement de l'empire humain », édition rue de l'échiquier, août 2020

JEHAN QUI RIT, JEHAN QUI PLEURE...

2 Septembre 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Où comment [Notre Dame de France](#) écrase complètement Notre Dame de Paris, où comment les bouseux s'en sortent avec une année exceptionnelle, pendant que les villes mondialisées crèvent la bouche ouverte.

Petite discussion hier soir avec un notaire, et un expert comptable. Sur x milliers de clients, pas plus de 50 en difficulté, et les notaires submergés de travail. Enfin, en Haute Loire. les gîtes refusent du monde, les restaurants n'ont plus assez de place...

Il faut dire qu'ici, on est tous des déplorables, c'est à dire des gens encore productif, par rapports aux branleurs de région parisienne, totalement superflus, payant des loyers délirants pour des cages à poules, mais avec grand dressing (2 M2), comme dirait Stéphane Plaza. Bon, ici, le dressing se tape dans les 200 M2; mais c'est pas grave.

Même son de cloche dans le journal local.

Par contre, chez les électeurs macronistes et le le soviet parisien, c'est pas la joie."Tourisme : [Bilan catastrophique](#) en ile de France". Le problème justement de [l'IDF](#), ce sont les parisiens (et banlieusards), trop nombreux. Et dont l'utilité dans le lieu, avec le télétravail, ne devient plus évidente. Et les touristes "internationaux", (donc "biens"), alors qu'ici, on se contente de ce qu'on a...

J'attends que Macron dise à ses électeurs chéris qu'il les adaptera à la nouvelle économie déplorable, où la majorité des cadres devront apprendre un métier manuel, pour gagner le smic, et faire un jardin... Je vois la gueule d'ici...

"Dans l'essentiel des régions du monde, le trafic aérien international est toujours proche de son point bas, aux alentours du quart de son niveau normal, selon les analyses de Rystad Energy.

Le trafic domestique est descendu moins bas, mais n'a retrouvé nulle part son niveau d'avant covid. Cet épisode est illustratif d'une réalité : dans le monde fini, aucun flux physique (et le transport aérien en est un) ne peut croître indéfiniment. Si ce n'est pas nous qui gérons la fin de la croissance, cette dernière arrivera à cause d'un événement qui ne dépendra pas de notre volonté. Le covid est un exemple (parmi beaucoup d'autres possibilités) d'une telle évolution involontaire....

Va-t-il nous inspirer un peu plus de sagesse pour notre vision de l'avenir ? A voir les innombrables appels au "retour de la croissance" qui est la seule évolution possible pour l'avenir (alors qu'elle ne peut pas durer très longtemps, donc, voire pas du tout), ce n'est pas sûr !"

La citation est de Jancovici... La et les villes mondialisées sont simplement devenues totalement obsolètes, trop grandes.

Comparativement, l'Ardèche a pu, aux temps historiques, atteindre 120 habitants au km² (économie de la châtaigne), avec des ressources locales uniquement, et une activité industrielle, la soie. Pour la Haute Loire, c'était 80 habitants au km² en certains endroits, avec le textile aussi comme activité complémentaire.

La charge démographique est donc loin d'être atteinte (240 000 habitants pour 5000 km² et 46 habitants au km²) et l'économie est encore productive.

Bon, ici, on est habitué aux miracles. Sans doute la conséquence des [très laides statues](#) qui ornent le paysage depuis plus de 2000 ans. Il y a plus de 30 ans, le département était classé dans les 5 derniers au niveau revenus, et dans les 5 premiers au niveau épargne. Sans doute parce qu'un directeur de banque (désespéré, à l'époque, devant la modestie des prêts qu'il arrivait à accorder) me disait : "Ici, on gagne 100, dépense 120 et épargne le reste. C'est pour ça que tous les comptes sont pleins. Miracle !"

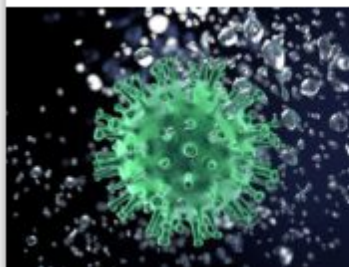
SECTION ÉCONOMIE



Région de Montréal: Malgré la récession, des maisons de plus en plus chères... La Bulle se porte à merveille !

Publié le 2 septembre 2020 à 14:00:22 / 0 commentaire / 83 vues

Avec la pandémie, on aurait pu croire que le marché immobilier de la région de Montréal aurait ralenti. C'est du moins ce qui se produit généralement en temps de... Lire la suite



Ni la dette, ni les armes ne peuvent tuer le COVID-19

Publié le 2 septembre 2020 à 10:00:39 / 0 commentaire / 206 vues

Au début, tous les pays pensaient qu'ils ne seraient pas touchés. Une fois qu'ils l'ont été, ils n'ont pas pris la chose au sérieux. De plus,... Lire la suite

Coronavirus: quand le masque empêche de travailler

Le 02 Sep 2020 à 14:30:53 / 2 commentaires / 94 vues

👍 1 👎 0 ⓘ Noter

Travailler en temps de coronavirus représente un défi pour des milliers de salariés. Tous vont devoir porter le masque à partir du mardi 1er septembre. Peu de dérogations sont accordées, et pourtant pour certaines professions, il est impossible de travailler avec un masque.



20h

Covid-19 Quand le masque empêche de travailler

Toujours plus de fausse monnaie dans une tentative futile d'arrêter l'inévitable effondrement.

Le 02 Sep 2020 à 08:00:34 / 0 commentaire / 5 vues

👍 1 👎 0 ⓘ Noter



Depuis août 2019, la Fed et la BCE ont orchestré un crescendo du QE (assouplissement quantitatif), exigeant toujours plus de fausse monnaie dans une tentative futile d'arrêter l'inévitable effondrement. Le monde étant dans la dernière ligne droite du système monétaire actuel, il fallait un catalyseur vicieux et brutal pour en finir. Hélas, cela a pris la forme d'une pandémie gérée de façon désastreuse par la planète.



Philippe Herlin: "L'inquiétante implosion de l'hôtellerie française... L'effondrement pour le mois de juin, par rapport à 2019, est de 75%, 90% à Paris !"

Publié le 1 septembre 2020 à 22:30:07 / 7 commentaires / 637 vues

Philippe Herlin: "L'inquiétante implosion de l'hôtellerie française (Le Courrier des stratégies) Flèche vers la droite L'effondrement pour le mois de juin,... Lire

la suite

L'automne, les feuilles tombent et les bourses KRACH...

Le 01 Sep 2020 à 20:00:38 / 4 commentaires / 668 vues

3 0 Noter



L'automne approche à grands pas. Habituellement dans l'histoire des marchés financiers, les krachs se produisent toujours durant cette période et plus particulièrement au mois d'octobre. Que ce soit les Krachs de 1929, 1987, 2000, 2007, octobre, fut un mois douloureux dans l'histoire des marchés boursiers. Comme dans les années 2000, Warren Buffett lui-même avec son indice met en garde les acheteurs. Rappelons qu'il a acheté de l'or récemment en rentrant dans le capital de Barrick Gold et a vendu beaucoup de valeurs bancaires. Cette situation devrait nous mettre en alerte, et nous éloigner des marchés boursiers. Son indicateur qui est le Wilshire 5000 divisé par le produit intérieur brut américain indique une situation explosive qui pourrait précipiter les bourses vers une forte correction.



La Réserve fédérale de New York est détenue par une poignée de banques de Wall Street... Bonjour l'indépendance !!

Publié le 1 septembre 2020 à 19:30:14 / 2 commentaires / 371 vues

La plus puissante des 12 banques centrales régionales américaines, celle de New York, est détenue en majorité par deux grandes banques de Wall Street,

Citigroup (42,8 %) ... Lire la suite

La pandémie de Covid-19 plonge l'économie mondiale dans une récession record

En Europe, le Royaume-Uni subit la pire récession du continent, avec une chute de 20,4 % de son PIB au deuxième trimestre. L'Australie, elle, connaît une récession pour la première fois depuis 30 ans.

Le Monde avec AFP et Reuters Publié le 1 septembre 2020

Après l'Inde lundi, le Brésil a dévoilé mardi 1^{er} septembre une chute historique de son produit intérieur brut (PIB) au deuxième trimestre, une dégringolade endurée par presque toutes les grandes économies mondiales à la suite de la pandémie de Covid-19, qui a fait au moins 851 321 morts dans le monde depuis que le bureau de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) en Chine a fait état de l'apparition de la maladie à la fin du mois de décembre.

L'Inde a annoncé une chute record de son PIB (- 23,9 %), tandis qu'en Europe le Royaume-Uni subit la pire récession du continent, avec une baisse de 20,4 % au deuxième trimestre. L'Australie est entrée en récession après trois décennies de croissance. La seule éclaircie dans la grisaille est venue de la deuxième puissance économique mondiale, la Chine, qui est parvenue à éviter la récession en endiguant l'épidémie.

Australie

L'Australie est entrée en récession pour la première fois depuis 1991 après avoir vu son PIB reculer de 7 % au deuxième trimestre, selon des chiffres officiels publiés mercredi. Il s'agit de la contraction trimestrielle la plus forte jamais enregistrée par l'économie australienne, dont l'extraordinaire croissance n'avait pas été interrompue par la crise financière mondiale de 2008.

Brésil

La première économie d'Amérique latine a fait part mardi d'un effondrement record de 9,7 % de son PIB entre avril et juin. Deuxième pays le plus endeuillé par la pandémie, avec plus de 121 000 décès selon le décompte de l'Agence France-Presse (AFP), le géant sud-américain est entré officiellement en récession après un recul (révisé) de 2,5 % au premier trimestre. « *Le PIB est à présent au même niveau que celui de la fin 2009, au cœur de la crise financière internationale* », a expliqué l'Institut brésilien de géographie et de statistique (IBGE) dans un communiqué.

Inde

Le pays, qui paie un lourd tribut au Covid-19 (plus de 65 000 morts), a annoncé, lundi, un décrochage inédit de 23,9 % de son PIB en glissement annuel. Pas de récession cependant, New Delhi ayant enregistré une croissance de 3,1 % entre janvier et mars.

Etats-Unis

La première économie mondiale a enregistré une chute de 9,5 % au deuxième trimestre, après un recul de 1,3 % au premier, selon les chiffres publiés par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Les statistiques gouvernementales américaines publient des variations en rythme annualisé (- 32,9 % au deuxième trimestre), comme le Canada qui a déploré vendredi une baisse sans précédent de 38,7 % de son PIB au printemps.

Chine

La deuxième puissance économique mondiale a évité la récession en endiguant l'épidémie. Son PIB a rebondi de 11,5 % au deuxième trimestre, après une chute de 10 % au premier. Sur un an, la chute a été de 6,8 % au premier trimestre et le rebond de 3,2 % au deuxième. Un niveau de croissance qui reste toutefois très inférieur à celui enregistré par la Chine ces dernières décennies.

Japon

Le voisin japonais a connu trois mois plus difficiles : au deuxième trimestre, son PIB s'est effondré de 7,8 % par rapport à celui de janvier à mars. Il s'agit de la baisse la plus brutale depuis que des données comparables ont été mises en place, en 1980, et du troisième trimestre d'affilée de contraction du PIB.

Récession en Europe

De son côté, l'ensemble de la zone euro a vu son PIB se contracter de 12,1 % au printemps après - 3,6 % au trimestre précédent, soit « *de loin* » le recul le plus important « *depuis le début des séries temporelles en 1995* » d'Eurostat, l'office européen de statistiques.

Allemagne

La première économie européenne a vu son PIB plonger de 9,7 % au deuxième trimestre, après une baisse de 2 % au premier (le pire plongeon enregistré jusqu'alors se chiffrait à 4,7 %). L'impact de la pandémie sur l'économie allemande devrait être moins violent que prévu, le gouvernement tablant désormais sur une récession de 5,8 % du PIB, contre – 6,3 % dans ses précédentes prévisions.

Italie

La Péninsule, qui connaissait une croissance faible avant la crise sanitaire et dont la région la plus riche, la Lombardie, a été l'épicentre européen de la pandémie pendant plusieurs semaines, est entrée en récession avec une chute du PIB de 5,4 % au premier trimestre, puis de 12,8 % au deuxième.

France

Après un confinement plus strict et plus long que son voisin d'outre-Rhin, le PIB a dégringolé de 13,8 % au printemps, après – 5,9 % entre janvier et mars. Le pire trimestre jamais consigné depuis l'après-guerre par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) était jusque-là le printemps 1968, plombé par la grève générale du mois de mai.

Espagne

L'Espagne a vu son économie rétrécir de 18,5 % au deuxième trimestre après – 5,2 % au premier, avec notamment une chute de 60 % des revenus du tourisme au printemps et un recul de plus d'un tiers des exportations.

Royaume-Uni

Pays européen le plus endeuillé par la pandémie, le Royaume-Uni subit la pire récession du continent, alors que son économie reste encore liée à celle de l'Union européenne jusqu'à la fin de l'année. Le PIB y a fondu de 20,4 % au deuxième trimestre après une glissade de 2,2 % au premier.

Russie

L'économie s'est contractée de 8,5 % au deuxième trimestre sur un an, selon la première estimation de l'agence de statistiques Rosstat. Au-delà des effets de la pandémie, le géant russe a également souffert de la crise pétrolière.

"Ce n'est pas votre imagination. Quelque chose va très mal."

par Michael Snyder le 1 septembre 2020

De temps en temps, quelqu'un dit quelque chose qui saisit parfaitement le moment auquel nous sommes confrontés. Plus tôt dans la journée, je crois être tombé sur un exemple de cela, et je vais partager ce que j'ai trouvé dans cet article. Jusqu'à présent cette année, notre nation a fait face à une crise après l'autre, mais même après ce que nous avons déjà vécu, beaucoup de gens sont absolument convaincus que bien pire est à venir. En fait, de toutes les années que j'ai passées à écrire, je n'ai jamais eu autant de personnes qui m'ont contacté personnellement pour me faire part de leurs préoccupations concernant notre avenir immédiat qu'en 2020. Il semble y avoir un consensus écrasant sur le fait que de grands problèmes approchent rapidement, et il y a tant de gens qui font des changements majeurs dans leur vie en fonction de ce qu'ils croient être en train de se produire.



Dans cette optique, je voudrais vous faire part de trois citations récentes de Glenn Beck...

#1 "Ce que je suis venu faire, c'est sonner de la trompette. Pour vous avertir de ce qui se trouve juste à l'horizon, que personne d'autre ne vous dira. [...] Vous savez que les choses ne vont pas bien. Elles ne sont pas normales. Beaucoup d'entre nous ont le sentiment de se diriger vers quelque chose - quelque chose de pas bon."

#2 "Si vous avez ressenti une de ces choses, je veux que vous sachiez ceci : Un, vous avez raison, ce n'est pas votre imagination. Que vous soyez à gauche ou à droite, ce n'est pas votre imagination. Il y a quelque chose qui ne va pas du tout. Deuxièmement, vous n'êtes pas seul. Vous n'êtes pas le seul à ressentir cela. Et, trois, c'est le difficile début d'une nouvelle ère."

#3 "Mais, je crois que nous sommes maintenant carrément dans les jours que la Bible a prédit. Je vous avais dit qu'un jour, nous passerions toutes les issues. Et nous y sommes. Nous devons nous battre pour ralentir le chaos. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour ralentir le chaos."

Il a mis le doigt sur le problème, et je ne pense pas que j'aurais pu mieux le dire moi-même.

Il y a tellement de gens qui ont un sentiment de malaise face à l'époque dans laquelle nous vivons, et beaucoup d'entre eux se demandent si d'autres ressentent exactement la même chose. Bien sûr, la vérité est que d'innombrables autres personnes ressentent également que quelque chose a terriblement mal tourné. Chacun d'entre nous peut regarder autour de lui et voir que la société se désagrège et que personne ne semble avoir un plan réaliste pour mettre fin au chaos. Au lieu de cela, il semble y avoir un consensus général sur le fait que nous avons franchi le seuil d'une nouvelle période dangereuse de notre histoire et qu'il n'est pas possible de revenir à la situation antérieure.

Si la grande majorité des Américains étaient généralement convaincus que nos problèmes actuels ne sont que temporaires par nature, nous ne verrions pas l'exode massif de nos grandes villes auquel nous assistons en ce moment. Selon un article du Daily Mail que j'ai lu cet après-midi, un grand nombre d'Américains "fuient" vers des États à faible densité de population tels que le Vermont, l'Idaho et l'Oregon...

Les Américains ont fui vers des États plus ouverts comme le Vermont, l'Idaho et l'Oregon, car ils ont choisi de se relocaliser dans le cadre de la pandémie de COVID-19, comme le montrent les données.

Le Vermont est en tête de liste des États qui ont connu le plus grand nombre de nouveaux déménagements entre mars et août, selon les données compilées par la société de déménagement United Van Lines et publiées par Bloomberg.

J'entends les habitants de ces trois États gémir en lisant cet article.

Récemment, un habitant d'un État situé au centre du pays m'a demandé expressément d'éviter d'encourager les gens à déménager dans son État. Tant de personnes qui vivent dans de belles zones rurales sont horrifiées à l'idée que des hordes de greffés de New York, de Californie et d'Illinois viennent s'installer dans leur région et ruinent leur communauté.

Et selon ce même article du Daily Mail, New York est l'un des principaux États que les gens fuient en ce moment...

Deux tiers de tous les déménagements enregistrés à New York et dans le New Jersey étaient des déménagements hors de ces États, selon les données.

Les données montrent qu'un peu moins de la moitié des déménagements de New York ont eu lieu dans des villes de Floride, du Texas, de Californie et de Caroline du Nord.

Bien sûr, tous les déménagements ne se font pas hors de l'État. Dans de nombreux cas, les gens quittent une zone urbaine centrale pour la banlieue, et tous ces mouvements commencent vraiment à apparaître dans les chiffres de l'immobilier. Ce qui suit vient de CNN...

Les contrats signés pour la vente d'appartements et de coopératives à Manhattan, par exemple, ont chuté de près de 60 % en juillet, tandis que les contrats pour les maisons individuelles dans les zones situées en dehors de New York ont explosé, selon un rapport récent de la société de courtage Douglas Elliman et Miller Samuel.

Des changements similaires se produisent dans les banlieues des autres grandes villes. Le comté de Norfolk, en dehors de Boston, a connu une augmentation de 38% des nouveaux contrats de maisons individuelles en juillet par rapport à l'année dernière, selon Compass. Le comté de Collin, au Texas, en dehors de Dallas, a connu une augmentation de 58 %. Le comté de San Bernardino, en dehors de Los Angeles, a connu une augmentation de 62 % et le comté de Marin, en dehors de San Francisco, une augmentation de 77 % par rapport à l'année dernière.

Personnellement, je ne peux pas blâmer ceux qui veulent fuir les grandes villes. Alors que notre société continue à s'effriter, il sera très dangereux de vivre dans un centre urbain.

Pour l'instant, la plupart des protestations ont un but politique, mais au fil du temps, les considérations économiques prendront de plus en plus d'importance.

Si les gens sont aussi fous et aussi violents maintenant, à quoi ressembleront-ils lorsque toute leur nourriture aura disparu et qu'ils auront désespérément faim ?

Même aujourd'hui, des millions d'Américains sont de plus en plus désespérés. 58 millions d'Américains ont déposé de nouvelles demandes d'allocations de chômage au cours des 23 dernières semaines, environ deux tiers du pays sont en détresse financière, et une récente enquête Gallup a révélé que 70 % des Américains veulent un nouveau chèque de relance...

Alors que le Congrès et l'administration Trump sont toujours dans l'impasse en ce qui concerne le prochain plan de relance contre les coronavirus, sept Américains sur dix (70 %) affirment qu'ils soutiendraient le gouvernement dans l'envoi d'un paiement supplémentaire pour impact économique (PIE) à tous les adultes qualifiés. Ces paiements de relance, qui ont été distribués pour la première fois en avril dans le cadre de la populaire loi CARES, sont largement soutenus car l'économie américaine continue d'être confrontée à un taux de chômage élevé dans le contexte de la pandémie de coronavirus.

Malgré une profonde polarisation sur un certain nombre de politiques liées à COVID-19, un EIP supplémentaire reçoit un fort soutien tant chez les démocrates que chez les républicains. Les démocrates (82%) sont les plus susceptibles de favoriser l'envoi par le gouvernement fédéral d'un autre paiement direct à tous les adultes américains qualifiés (en fonction de leur niveau de revenu), avec environ deux tiers des républicains (64%) et des indépendants (66%) qui disent la même chose.

Il n'en fallait pas beaucoup pour que la plupart d'entre nous deviennent socialistes, n'est-ce pas ?

Bien sûr, ce n'est qu'un début. Alors que les États-Unis sont frappés par une crise majeure après l'autre, le désespoir économique qui nous entoure va s'aggraver de beaucoup, beaucoup plus.

Glenn Beck l'a dit si parfaitement. Si vous avez un sentiment très inquiétant sur ce qui vous attend, ce n'est pas seulement votre imagination.

Quelque chose ne va vraiment pas, et notre cauchemar national ne fait que commencer.

« VACCINS Covid-19, l'Union Européenne indemniserait-elle les laboratoires en cas de problèmes ? »

par [Charles Sannat](#) | 2 Sep 2020



Mes chères impertinentes, mes chers impertinents,

Lorsque l'on fait n'importe quoi, on obtient à peu près un résultat aboutissant au n'importe quoi. Et c'est ce à quoi s'efforcent avec constance nos autorités et cela devient tout de même sacrément stupide...

Je vous passe les protocoles sanitaires crétins de la rentrée scolaire où les parents ne doivent surtout pas être ensemble dans l'école et on les voit donc avec de longues files d'attente entassés... devant les écoles. Mais les contaminations n'auront pas lieu dans l'école, mais devant... cela change tout, surtout que les enfants eux seront mélangés dans les écoles sans distanciation : ils étaient contagieux en mars mais plus en septembre.

Heureusement, le moment approche où nous pourrons avoir un beau et décisif vaccin qui nous protégera de ce bien méchant virus.

Oui, un vaccin qui sera ou pas obligatoire, on ne le sait pas.

Les complotistes, eux, s'en donnent déjà à cœur joie et prophétisent déjà un vaccin obligatoire, imposé, avec micro-puce et tout plein d'adjuvants super pas bon pour la santé.

Vous savez les complotistes, la grande presse, la sérieuse, celle qui est subventionnée par vos impôts puisque les gens ne l'achètent plus, s'évertue à les faire passer pour au mieux des doux dingues, au pire de très dangereux psychopathes propagateurs de « Fake News ».

Il y aurait bien une façon simple de réduire à néant le complotisme...

Oui, une manière fort simple et très peu coûteuse pour ne pas dire gratuite.

Il suffirait de dire la vérité et de ne plus prendre les gens pour de fieffés imbéciles.

Envolé le complotisme qui prospère bien évidemment sur... tout ce qui n'est pas dit, sur les mensonges ou les hypocrisies d'un système médiatico-politique discrédité et à bout de souffle.

Le problème, c'est que... parfois, il y a tout de même de quoi se gratter la tête !

Vaccins contre la Covid : l'UE indemniser les laboratoires en cas d'effets secondaires inattendus

Voilà une information qui va faire hurler dans les chaumières, et les chômeurs futurs chômeurs de nos « chômières » auront bien raison.

Je trouve assez truculentes ces dernières lignes du magazine Capital qui reprend une information du Figaro et qui écrit tout de même en toutes lettres que :

« L'industrie pharmaceutique européenne assure ses arrières et obtient une protection financière en cas de problèmes avec les futurs vaccins ».

« La course au vaccin contre le coronavirus s'intensifie face à la reprise de la pandémie. Un traitement pourrait être disponible dès le premier trimestre 2021, ce qui serait un record. Le développement d'un vaccin prendrait alors douze à dix-huit mois, contre dix ans habituellement, note Le Figaro. Cette précipitation pourrait-elle engendrer des risques ? En tout cas, l'industrie pharmaceutique européenne fait tout pour se protéger en cas d'effets secondaires inattendus. Des questions se posent autour de la responsabilité des risques financiers et juridiques en cas de problèmes avec le futur vaccin Covid-19. Les membres de la Fédération européenne des associations et industries pharmaceutiques (EFPIA) discutent avec les autorités et les gouvernements européens pour la définition d'un système complet d'indemnisation, selon le quotidien.

« Il est possible que certaines personnes rencontrent des problèmes médicaux après la vaccination » avec le déploiement de milliards de doses de vaccins, selon la Fédération européenne des associations et industries pharmaceutiques. Elle précise cependant au Figaro que « tous les médicaments et vaccins peuvent entraîner des effets secondaires chez certaines personnes », expliquant que les problèmes ne seraient pas propres au vaccin Covid-19. « Les vaccins ne seront approuvés pour utilisation que lorsque leur sécurité et l'efficacité seront démontrées aux autorités réglementaires en Europe », ajoute la Fédération ».

Mais rassurez-vous la Commission rassure !

« La Commission européenne, elle, dément « toute suggestion selon laquelle les contrats que la Commission négocie ne respecteraient pas la directive sur la responsabilité autour des produits mis sur le marché ». Bruxelles précise aussi au Figaro que les réglementations en vigueur en matière de responsabilité civile des entreprises ne seront pas changées. Les actions légales contre les laboratoires pharmaceutiques sont soumises aux lois des Etats membres de l'Union européenne, encadrant la responsabilité pour les dommages subis par les patients.

Sur le volet financier, des discussions se poursuivent. Le Figaro affirme que les autorités européennes indemniseront le fabricant si la responsabilité de ce dernier était mise en cause en cas de dommages futurs. La Commission européenne confirme au quotidien qu'en compensation pour les risques élevés pris pour la fabrication de vaccins, « les accords d'achat anticipé conclus avec certains laboratoires prévoient que les États membres indemnisent le fabricant pour certaines responsabilités encourues ». L'Agence européenne des médicaments affirme qu'un système de suivi du vaccin, après son lancement, sera mis en place pour surveiller que les effets secondaires soient remontés aux autorités sanitaires ».

Qui va vouloir d'un vaccin dont les effets secondaires seraient indemnisés par... l'Europe ?

Le précédent du vaccin contre la grippe du H1N1 a été désastreux, non pas parce que c'était un vaccin et que les vaccins c'est pas bien par principe !

Les laboratoires ont utilisé dans la précipitation de nouveaux adjuvants nocifs pour l'organisme alors qu'ils pouvaient faire largement autrement avec des techniques largement éprouvées depuis des décennies.

La méfiance des populations a été très forte et la vaccination un véritable camouflet pour les autorités de l'époque. Roselyne Bachelot actuelle ministre de la culture s'en souvient encore.

Il est évident que nous allons à nouveau vers de grands problèmes de confiance vis-à-vis des futurs vaccins Covid-19 parce que les choses ne sont pas claires, et comme disait mon pépé, quand c'est pas clair c'est qu'il y a anguille sous roche !

Les autorités européennes ne doivent pas négocier, ni discuter avec les laboratoires en « secret ».

Il est compréhensible que face à une situation exceptionnelle, des mesures exceptionnelles soient envisagées ou prises.

Ces mesures sont et seront largement acceptées et admises par les populations à partir du moment où elles sont simples, compréhensibles et prises en transparence avec les gens et non contre eux ou dans leur dos.

Parce qu'avec ce genre d'informations, il est une chose qui est certaine, c'est que la confiance entre les peuples et ses « dirigeants » déjà proche de zéro, risque de connaître elle aussi une « croissance négative » !!

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

On va en parler... la nouvelle stratégie chinoise appelée : « double circulation ».



La nouvelle stratégie économique chinoise est baptisée la « double circulation » en référence à la capacité de la Chine à développer son marché intérieur et à maintenir ses relations avec l'extérieur. Et vous allez en entendre de plus en plus parler au fur-et-à mesure où, les tensions géopolitiques liées à la démondialisation souhaitée par Trump et le courant souverainiste américain vont monter.

Vous en entendrez encore plus parler si en novembre prochain Donald Trump est réélu pour un second mandat.

« Selon un commentaire du Quotidien du Peuple, le journal phare du PCC que les autorités locales ont tendance à prendre comme référence pour l'interprétation des politiques, prendre le marché intérieur comme pilier n'est « absolument pas une opération à huis clos »; il est là pour exploiter le potentiel des demandes du marché intérieur pour faciliter une meilleure connectivité entre les marchés nationaux et étrangers pour une croissance plus résiliente et plus durable.

Le nouveau modèle de développement, ou double circulation, est plutôt une solution proposée par la Chine dans les moments difficiles pour renforcer à la fois sa propre résilience économique et celle du monde.

Alors que la demande à l'étranger devrait rester modérée en raison de la pandémie mondiale de coronavirus, la réunion du bureau politique a exhorté les efforts visant à continuer à accroître la demande intérieure, à contrer l'impact du COVID-19, à stimuler la consommation finale et à créer les conditions d'une amélioration de la consommation.

Si la demande du marché d'1,4 milliard de personnes du pays (et de ses 400 millions de salariés à revenu intermédiaire en particulier) est correctement libérée et satisfaite comme il faut, elle devrait apporter un soutien énergique à la reprise économique de la Chine et, à son tour, une solide reprise de l'économie chinoise contribuera à stimuler le moral mondial dans la poursuite de la croissance post-pandémie.

Du côté de l'offre, la Chine a pris des mesures à plusieurs volets, allant de la réduction des taxes et des frais à un soutien financier ciblé, pour éviter que la chaîne d'approvisionnement ne succombe aux chocs de l'épidémie et conserver la vitalité des entités du marché.

Si l'économie chinoise a réussi à rebondir régulièrement, les analystes estiment que d'autres effets d'entraînement peuvent être attendus dans le monde ».

L'idée des Chinois et du président Xi Jinping c'est de partir du principe que les « perturbations économiques » seront « durables » et qu'il faut se préparer à l'autosuffisance, mais qu'il y aura toujours de opportunités internationales même si la mondialisation se « déglobalise » par nécessité autant géopolitique qu'environnementale par exemple. C'est le sens de la double circulation, avec un réglage du parti en fonction des circonstances et des opportunités.

Charles SANNAT Source [Le Quotidien du Peuple ici](#)

Pour Goldman Sachs, la FED n'augmentera pas ses taux avant... 2025 !!!

La Fed n'augmentera pas ses taux jusqu'en 2025, selon Goldman Sachs c'est que rapporte cet article en anglais du magazine Forbes.

Goldman Sachs prévoit que la Fed n'augmentera pas ses taux avant 2025.

A la suite de l'annonce par la Réserve fédérale de changements majeurs dans la manière dont elle prévoit de gérer l'inflation et le chômage, une nouvelle analyse de Goldman Sachs confirme les prévisions antérieures de la banque centrale selon lesquelles celle-ci maintiendra des taux bas jusqu'en 2025 environ.

La semaine dernière, le président de la Fed, Jerome Powell, a annoncé que la Fed cherchera désormais à cibler une inflation moyenne de 2 % dans le temps, ce qui signifie qu'elle peut permettre à l'inflation de dépasser ce niveau en période de reprise économique.

La Fed espère que ce changement contribuera à stimuler le marché du travail en maintenant les taux plus bas plus longtemps et en apportant ainsi un soutien supplémentaire à l'économie.

Le maintien des taux à leur niveau actuel signifie que les coûts d'emprunt, tant pour les entreprises que pour les consommateurs, resteront plus bas plus longtemps : il sera moins cher pour les petites entreprises d'obtenir des prêts, par exemple, et moins cher d'acheter une maison avec une hypothèque.

Des chercheurs de Goldman Sachs ont découvert qu'une politique agressive de ciblage de l'inflation moyenne maintiendrait les taux très bas pendant une longue période et ramènerait l'inflation à son niveau de base de 2 % dans une dizaine d'années.

« Ce changement traduit notre opinion selon laquelle un faible taux de chômage en soi, en l'absence de preuves que l'inflation des prix dépasse ou risque de dépasser durablement les niveaux prévus par le mandat ou de préoccupations pressantes en matière de stabilité financière, ne sera pas, dans notre nouveau cadre, un élément déclencheur suffisant pour une action politique », a déclaré le vice-président de la Fed, Richard H. Clarida.

Ce printemps, la banque centrale a baissé les taux à près de zéro pour soutenir l'économie pendant les premiers jours de la pandémie de coronavirus. À l'époque, la Fed a indiqué que les taux resteraient bas jusqu'à ce qu'elle soit « convaincue que l'économie a résisté aux événements récents et est en voie d'atteindre ses objectifs maximums en matière d'emploi et de stabilité des prix »...

Bref, argent gratuit et pour longtemps.

Cela implique le gonflement de toutes les bulles d'actifs.

Immobilier, or, actions, tout devrait continuer à monter puisque tout sera fait pour que cela ne puisse pas descendre !!

Au bout du compte nous sommes en train de gonfler encore plus sous vos yeux la plus immense bulle spéculative de tous les temps.

Charles SANNAT Source [Forbes ici](#)

Ce trésor de 3 500 milliards d'euros des Français qui aigüise les convoitises !

C'est un article d'Atlantico qui vaut son pesant d'or parce qu'il est intitulé :

« Un trésor caché de 3 500 milliards d'euros en épargne qui empoisonne les banques, les assureurs et fait saliver les politiques. »

Le sujet ?

L'épargne financière des Français, qui dépasse les 3 500 milliards d'euros soit largement plus d'une année entière de PIB ce qui évidemment fait saliver nos hommes politiques, d'autant plus que rien que ce montant est largement suffisant pour rembourser nos dettes supérieures à 100 % du PIB.

D'ailleurs l'auteur Jean-Marc Sylvestre note que « *La légère remontée de la consommation au lendemain du confinement n'a guère entamé cette montagne d'argent accumulée par les Français. Cela représente une richesse colossale, mais comme cet argent est stocké et ne fait rien, il est devenu un véritable boulet. Les épargnants se croient rassurés, mais ils se privent des moyens qui seraient capables de résoudre la majorité des problèmes auxquels nous sommes confrontés. Cet argent est un boulet alors que les Français croient que c'est une aubaine. Quelle erreur* » !

Tout d'abord il convient de rappeler à Jean-Marc Sylvestre, à toutes fins utiles, que je suis assez grand pour savoir ce que je compte faire de mes noisettes mises de côté sans avoir besoin qu'un mamamouchi quelconque pense pouvoir s'arroger le droit de me dire comment je devrais être obligé de dépenser ces sous.

Pour la petite histoire, j'ai trois enfants et potentiellement 3 fois des études supérieures à financer... de quoi inciter à mettre de côté. Puis après viendra la retraite et la peur des chutes de revenus ou encore de la dépendance, là aussi, il y aura de quoi inciter à l'épargne.

L'épargne n'est pas une mauvaise chose.

Jean Marc Sylvestre se trompe, à mon sens, totalement dans son analyse. Le problème n'est pas l'épargne des Français. Le problème c'est que nous avons détruit les grands équilibres économiques et les grandes lois vertueuses où l'épargne des uns financent les crédits et les emprunts des autres ; le tout s'équilibrant par le taux d'intérêt en fonction de l'offre et de la demande d'argent.

Le problème c'est que si l'épargne ne rapporte plus rien et que l'on ne peut plus rien faire de nos sous, c'est parce que les banques centrales prêtent de l'argent à des taux négatifs ce qui est tout simplement du jamais vu dans l'histoire économique du monde. Et il ne faut pas être grand économiste pour comprendre que si la banque centrale du coin prête à – quelque chose, mes sous qui devraient rapporter + quelques noisettes personne évidemment n'en veut.

L'épargne ne sert donc plus à rien économiquement. Certes. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour justifier sa rapine.

Quand on s'aventure dans les chiffres de la Banque de France qui, chaque jour, compte l'argent des Français, on hallucine. Jamais il n'y a eu en France autant d'argent disponible et liquide sur les comptes courants des banques, des comptes sur livrets et les assurances-vie (fonds euros). Ce qu'on y découvre est à peine croyable : plus de 3 500 milliards d'euros en liquide et disponibles immédiatement qui pourraient être utilisés. Un seul clic de souris suffirait. Cette fortune plombe l'équilibre des banques et des assureurs, et fait saliver les politiques qui commencent à déborder d'imagination pour capter une partie de ce pactole.

Et Jean Marc Sylvestre de préciser qu'au total, « 3 582 milliards d'euros à fin août, se répartissant entre les produits les plus simples qui sont :

Cette montagne d'épargne est une montagne de précaution, les Français ont appliqué à leur comportement le sacro-saint principe de précaution.

La conséquence de ce phénomène, c'est qu'il va retarder le processus de reprise de l'économie. Le chef d'entreprise doit faire des projets, décider d'investir, innover, il doit créer de la richesse, de la croissance et de l'emploi. Il a, a priori, tous les moyens ou presque de le faire. Tout sauf les clients. Le client consommateur reste actuellement assis sur son tas de liquidités.

Le comble dans cette configuration est que cette épargne ne sert à rien sauf à rassurer l'épargnant. Elle n'est ni consommée, ni investie. Cette épargne gérée par des banques et les sociétés d'assurances.

La situation est tellement tendue dans les établissements financiers que beaucoup cherchent les moyens d'appliquer des taux négatifs à cette épargne de précaution. Ça s'appellera frais de gestion ou droits de garde. Mais le jour n'est pas loin où l'épargnant devra payer pour que son argent soit conservé en toute sécurité à l'abri des risques ».

Oui l'épargne ne sert plus à rien car effectivement la machine économique a été détruite.

L'essentiel de nos concitoyens n'a pas encore mesuré à quel point cela est dangereux pour leur avenir et pour leur épargne, personne ne réalise les changements profonds qu'impliquent les taux d'intérêts 0 ou profondément négatifs. Avis à mes fidèles stratégestes, c'est le moment de relire les deux dossiers ci-dessous pour les remettre en perspective à la lecture des événements actuels.

Charles SANNAT Source [Atlantico ici](#)



«Le niveau d'avant la crise sera difficile à atteindre et cela prendra du temps. Cela ne se produira pas cette année et pas non plus l'année prochaine

Bruno Bertez 2 septembre 2020



Écoutons Christian Sewing, Chief Executive Officer de la Deutsche Bank le 2 septembre . Une opinion à prendre en considération.

L'économie ne reviendra pas aux niveaux d'avant le coronavirus avant «longtemps», a averti mercredi le directeur général de Deutsche Bank.

L'activité des entreprises dans la zone euro a fortement baissé suite aux mesures strictes de lock-out imposées en mars, mais a quelque peu rebondi ces derniers mois suite à l'assouplissement de certaines restrictions.

Les États-Unis ont connu une situation similaire.

Cependant, on craint que le léger rebond de l'activité ne dure pas si de nouveaux verrouillages et restrictions sociales sont à nouveau mis en œuvre ou, plus simplement, si aucun vaccin ou traitement significatif n'est mis en place.

«Un retour à notre ancienne vigueur économique prendra beaucoup plus de temps que nous ne le supposons aujourd'hui», a déclaré Christian Sewing, PDG de Deutsche Bank, lors du Handelsblatt Banking Summit.

«De nombreuses entreprises devront vivre avec des ventes réduites pendant assez longtemps. Nous devons faire face à une situation économique où nous aurons certes une reprise, oui, mais seulement étape par étape et pas dans toutes les industries », a averti Sewing.

La pandémie a fait des ravages dans l'industrie du voyage et du tourisme. Certains analystes se demandent si la saison estivale en cours ne constitue qu'une bouée de sauvetage temporaire pour certains hôtels et autres entreprises liées au tourisme.

En outre, les gouvernements prévoient de réduire une partie des mesures de relance qu'ils ont fournies depuis le début de la pandémie, ce qui représente un risque croissant pour de nombreuses entreprises et salariés.

«Le niveau d'avant la crise sera difficile à atteindre et cela prendra du temps. Cela ne se produira pas cette année et pas non plus l'année prochaine », a déclaré Sewing, ajoutant que certaines parties de l'économie ne fonctionneront qu'à 70% à 90% de sa capacité globale.

« Je ne veux pas être trop pessimiste, Mesdames et Messieurs, je ne fais que décrire l'environnement actuel », a déclaré Sewing au public de Francfort.

Christian Sewing, Chief Executive Officer of Deutsche Bank

Éditorial: Pourquoi il est urgent d'arrêter les politiques monétaires scélérates et de favoriser la chute des bourses

Bruno Bertez 2 septembre 2020

L'une des idées de base de mon cadre analytique est, depuis longtemps, que les quantitatives easing et les politiques monétaires de taux zéro ou taux négatifs sont fondamentalement déflationnistes.

Cela semble bizarre à la plupart des observateurs, mais je viens de constater que l'exceptionnel Tuomas Balinen, excellent économiste finlandais, s'est fait l'écho de cette idée. D'autres économistes de grand renom l'ont effleurée sans en décortiquer les articulations.

J'ai opéré ce décorticage il y a quelques jours dans un article qui suggère qu'il faudra une bonne crise de destruction boursière pour sauver les économies réelles. J'explique dans cet article que, certes, je m'exprime de façon un peu caricaturale pour choquer, mais que le fond est vrai.

Un prix Nobel, il y a quelques années, a abordé cette question, j'ai oublié son nom, c'est dire si la communauté des gourous en économie et finances a boudé ses travaux. Évidemment, ce n'est pas très populaire que la bourse doit d'abord cracher avant que l'économie réelle puisse se redresser.

L'idée de cet économiste que j'avais étudié à l'époque est un peu différente de la mienne, mais elles se rejoignent. Il expliquait que les fonds qui étaient libérés ou créés ou dirigés par les politiques monétaires non-conventionnelles n'allaient pas là où elles devaient aller car la bourse faisait concurrence à l'économie réelle.

A partir du moment où placer son argent en bourse, c'est à dire acheter du papier rapporte plus que d'acheter des équipements collectifs, vous pensez bien que la logique capitaliste, qui est l'accumulation à tout prix, conduit à privilégier la spéculation et l'ingénierie financière à l'investissement producteur de richesses et de revenus salariaux.

C'est une évidence que personne ne veut voir: le fait que le marché financier permette un enrichissement rapide sans risque, magique, miraculeux, constitue une concurrence aux emplois des fonds dans l'économie réelle.

C'est une première source d'inefficacité de ces politiques monétaires conventionnelles. Je la résume pour faire la transition:

Ces politiques monétaires valorisent mécaniquement le capital ancien représenté par les actions et les obligations, elles provoquent un enrichissement facile avec des performances annuelles tellement élevées qu'elles sont dissuasives pour tous les autres emplois de fonds. C'est ainsi que s'explique l'ingénierie financière actuelle tournée vers la bonification des performances du capital fictif:

- rachat d'actions par les entreprises qui ainsi créent de la fausse valeur
- fusions/acquisitions, rachat de capital existant
- private equity

L'autre versant des conséquences de ces politiques, c'est la contrainte renforcée qui pèse sur l'investissement productif.

Pour investir productivement, une firme exige un certain taux de profit. En fait, elle exige une rentabilité minimum qui est destinée à lui faire conserver et attirer les actionnaires. Si elle ne conserve pas et n'attire pas les actionnaires, elle est finie, absorbée par une OPA. Donc une firme a besoin d'un taux de rentabilité minimum pour donner à ses actionnaires ce qu'ils attendent. Et qu'est-ce qu'ils attendent? Et bien ils attendent des dividendes et des hausses du cours de bourse, le tout avec le plus de sécurité possible, avec le moins de risque. Cette attente qui constitue le vrai coût du capital augmente avec les performances de l'ensemble du marché boursier. En effet, plus la performance du marché boursier est élevée, plus il faut être compétitif pour attirer les capitaux et plus, par conséquent, il faut placer la barre pour investir à un niveau élevé.

Je résume. La hausse du marché boursier, dans son ensemble, rejait sur les politiques micro-économiques dans la mesure où les managers sont obligés de relever la barre des investissements. Ceci réduit considérablement les opportunités d'investir, vous vous en doutez bien. Un manager qui se contenterait d'un retour sur investissement productif de 3% alors que ses actionnaires peuvent faire du 15% ailleurs sur le marché financier serait rapidement limogé ou alors on lui demanderait d'arrêter d'investir, de distribuer l'auto-financement, de payer les dividendes, de racheter des actions, de vendre ses actifs.

Je soutiens qu'il y a une confusion de vocabulaire au niveau du mot investissement. Je l'ai déjà expliqué et je réexplique souvent.

Acheter des titres en bourse, que ce soit des actions ou des obligations, ce n'est absolument pas investir, c'est un abus de langage. C'est simplement placer de l'argent, un point c'est tout.

Investir, c'est acheter des biens d'équipement, créer des usines, réunir des moyens de production avec un capital fixe, du capital variable, etc. Investir, c'est mettre en place des moyens pour créer des richesses réelles.

Les idiots des banques centrales croient stimuler l'investissement en baissant les taux d'intérêt, en faisant monter dans l'échelle du risque, en donnant des assurances que tout cela durera longtemps... ils se trompent totalement. Ils stimulent les emplois d'argent en bourse, ils ne stimulent pas l'équipement productif.

A partir de là, vous comprenez la progression des inégalités, puisque les riches deviennent toujours plus riches grâce à la bourse.

A partir de là, vous comprenez la hausse scandaleuse des capitalisations boursières des FAANG car leurs performances boursières constituent un aimant pour les capitaux créés et distribués par les banques centrales. Cette hausse des FAANG est une anomalie, une hernie, conséquence directe de tous les mécanismes que j'ai expliqués ci-dessus.

A partir de là, vous comprenez la stagnation réelle des dépenses d'investissement productif dans les économies modernes, vous comprenez du même coup l'érosion continue des gains de productivité.

A partir de là, vous comprenez pourquoi depuis plus de 40 ans, je critique la financiarisation.

En Prime, rappel de notre texte récent

Contrairement à ce que les observateurs superficiels pensent ce n'est pas du « money printing »; c'est une politique monétaire sans monnaie, c'est simplement une opération, un tour de passe passe, qui consiste à retirer du portefeuille mondial ou national des valeurs mobilières de qualité, des titres sûrs qui rapportent un peu pour les remplacer par de la monnaie qui elle, ne rapporte rien.

L'effet recherché par cette opération est un effet d'entonnoir.

Ou encore un effet de compétition entre les détenteurs de fonds pour s'octroyer du rendement.

Si vous retirez du portefeuille mondial quelque chose qui est sûr et qui rapporte, ceux qui vous ont vendu ces titres se retrouvent avec du cash qui ne rapporte rien et qui par conséquent leur brûle les doigts; ce cash comme le dit JP Husman est un Mistigri. Ceux qui le détiennent vont se mettre à chercher quelque chose qui rapporte pour placer ce cash et ils vont donc être obligés de prendre plus de risque, ils vont monter dans l'échelle du risque.

Retenez ceci: ils vont monter dans l'échelle du risque et formulez le autrement: ils vont avoir un plus grand appétit pour le risque c'est à dire si ils deviennent un peu pervers ...pour le jeu. Vous comprendrez pourquoi je dis cela plus bas.

Le calcul des autorités japonaises était que l'effet d'entonnoir allait jouer et que les liquidités échangées allaient faire abaisser le prix du risque sur les marchés, allaient inciter les agents économiques à investir dans l'économie .

Ils croyaient que cela allait faire, comme ils disent dans leur ignorance crasse, faire baisser le coût du capital. La « baisse du cout du capital » allait déclencher une vague de dépenses d'équipement. Les dépenses d'équipement allaient amorcer la pompe de l'économie réelle, les multiplicateurs allaient fonctionner, distribuer des revenus, créer des vrais emplois etc, la bicyclette allait se remettre à rouler.

Ce fut une erreur de théorie dramatique qui se comprend si on revient aux bases de l'économie capitaliste : l'économie capitaliste c'est un système dont le moteur c'est le profit. Le moteur, la variable clef du régime capitaliste c'est la rentabilité du capital. Le ratio profit sur capital total engagé.

Le moteur de cette économie cale quand le taux de profit devient insuffisant. L'économie bute sur ses limites et la croissance disparaît, on stagne; la tendance à la déflation apparaît . C'est ce qui est arrivé au Japon dans les années 90.

Cette économie insuffisamment rentable souffre donc d'un excès de capital face à une insuffisance de profit; est ce qu'en faisant baisser le coût apparent du capital, le cout du crédit vous allez stimuler cette économie? Bien sûr que non ! Elle est en déflation , elle craint l'avenir, la demande est insuffisante pour rentabiliser tout le capital en place , vous n'allez pas augmenter l'offre de capital! Vous allez tout à fait logiquement acheter des actifs financiers anciens parce que vous savez que la baisse des taux et les QE vont augmenter la masse de fonds qui cherchent à se rentabiliser, qu'ils vont faire baisser les rendements et que par conséquent il va y avoir une course, une surenchère pour se sécuriser les meilleurs rendements disponibles. Les actifs financiers anciens sont condamnés à s'apprécier car de plus en plus rares. C'est le mécanisme terrible de la « search for yield » à l'intérieur de l'univers des actifs financiers anciens.

Pourquoi iriez-vous investir réellement, acheter des biens d'équipement, embaucher, subir la concurrence, subir l'érosion de la rentabilité, subir les risques politiques, subir les risques sociaux, subir les risques géopolitiques pour des profits aléatoires alors que la banque centrale vous promet, vous garantit des profits bien gras, bien dodus sans risque?

Vous faites de la finance, vous faites de l'ingénierie financière, vous rachetez des actions, vous rachetez votre capital vous rachetez les concurrents , vous achetez des fonds d'état pour être surs de ne pas manquer de liquidités.

Vous faites tout sauf investir pour produire des richesses réelles et distribuer des revenus suffisants aux salariés.

Les politiques monétaires non conventionnelles sont inefficaces parce qu'elles font apparaître comme désirable tout le capital ancien.

La stratégie de la peur

Bruno Bertez 1 septembre 2020

Je vous repasse du Maffesoli qui date un peu car en le relisant je le trouve encore plus actuel que lorsqu'il a été écrit.

Michel Maffesoli

Il n'est pas question de dire que la crise sanitaire n'existe pas, nous sommes nombreux à avoir des amis qui s'en sont en allés, ou des proches qui sont atteints ! Mais nos regrets et notre tristesse ne doivent pas nous faire oublier qu'il est une crise de plus grande ampleur : crise civilisationnelle s'il en est !

On ne le redira jamais assez : « tout est symbole ». Il faut avoir la lucidité et le courage de dire, pour employer un vieux mot français, ce que « monstre » ce symbole. Fût-ce dans ses aspects monstrueux. En la matière et en paraphrasant ce que disaient en leur temps nos amis situationnistes, il convient donc d'établir un « véridique rapport » sur le libéral mondialisme !

Pourquoi les milliardaires sont-ils philanthropes ?

Puis-je le faire, tout d'abord, d'une manière anecdotique. Mais en rappelant qu'en son sens étymologique : « *anekdotos* », c'est ce qui n'est pas publié, ou ce que l'on ne veut pas rendre public. Mais qui, pour des esprits aigus, n'est pas sans importance ! On peut donc se poser cette question : pourquoi des milliardaires font-ils de la philanthropie ? Car, on le sait, il existe chez eux une étroite liaison entre leur morale et leur compte en banque.

Bill Gates, préoccupé par le « coronavirus », finance largement l'OMS. Sans oublier ses largesses pour bien le faire savoir. Ainsi en France, ce journal « de référence » qu'est *Le Monde* qui, oubliant sa légendaire déontologie, accepte, contre espèces sonnantes et trébuchantes, que le magnat en question publie un article pour expliquer ses généreuses préoccupations concernant le Covid-19.

Un tel fait est loin d'être isolé. Ceux qui détiennent le pouvoir économique, politique, journalistique sentant, pour reprendre le titre de George Orwell, leur « 1984 » menacé, tentent dans leur *nowlangue* habituelle, de faire oublier que leur préoccupation est, tout simplement, le maintien du nouvel ordre mondial dont ils sont les protagonistes essentiels. Et, pour ce faire, ils surjouent, jusqu'à plus soif, la « panique » d'une pandémie galopante. Pour reprendre un terme de Heidegger (« *Machenschaft* »), ils pratiquent la manigance, la manipulation de la peur.

L'impéritie du pouvoir technocratique.

Il y avait, en effet, deux stratégies possibles : celle du confinement a pour objectif la protection de chacun, en évitant le trop plein de contaminations entraînant une surcharge des services de réanimation accueillant les cas graves. Protection organisée par un Etat autoritaire et à l'aide de sanctions, une sorte de sécurité sanitaire obligatoire. Stratégie fondée sur les calculs statistiques et probabilistes des épidémiologistes. Selon l'adage moderne, n'est scientifique que ce qui est mesurable. Autre stratégie, médicale celle-ci (la médecine est un savoir empirique, un art, pas une Science, en tout cas est fondée sur la clinique [expérience] et pas uniquement sur la mesure) : dépister, traiter, mettre en quarantaine les personnes contaminantes pour protéger les autres. Stratégie altruiste.

Une telle stratégie traduit la défiance généralisée du pouvoir, politiques et hauts fonctionnaires, envers le « peuple ».

Certes, l'impéritie d'un pouvoir technocratique et économiciste a privé sans doute la France des instruments nécessaires à cette stratégie médicale (tests, masques), certes l'organisation centralisée et étatique ne permet pas de telles stratégies essentiellement locales et diversifiées. Mais une telle stratégie traduit aussi la défiance généralisée du pouvoir, politiques et hauts fonctionnaires, envers le « peuple ». Protéger les gens fût-ce contre leur gré, au mépris des grandes valeurs fondant la socialité : l'accompagnement des mourants ; l'hommage aux morts ; les rassemblements religieux de divers ordres ; l'expression quotidienne de l'amitié, de l'affection. Le confinement est fondé sur la peur de chacun par rapport à chacun et la sortie du confinement va être encadrée par des règles de « distanciation sociale » fondées sur le soupçon et la peur.

La stratégie de la peur.

Faire peur pour sauver un monde en décadence ! Faire peur afin d'éviter les soulèvements, dont on peut dire, sans jouer au prophète, qu'ils ne manquent pas (et surtout ne manqueront pas) de se multiplier un peu partout de

par le monde. N'oublions pas qu'en France, le confinement a succédé à deux ans de révolte des Gilets jaunes suivies par les manifestations contre la technocratique et libérale réforme des retraites. On imagine la haine du « populo » qui anime nos élites ! Mais l'esprit de révolte est dans l'air du temps. Ortega y Gasset, dans *La Révolte des masses* parlait à ce propos d'un « impératif atmosphérique ». Cet impératif, de nos jours, c'est celui de la révolution, si on la comprend en son sens premier : *revolvere*, faire revenir ce que l'idéologie progressiste s'était employée à dépasser. Revenir à un « être-ensemble » traditionnel et enraciné.

C'est contre un tel impératif : le retour à un ordre des choses bien plus naturel, que les diverses élites s'emploient à attiser la peur, et ce pour faire faire perdurer les valeurs sociales qui furent celles des « temps modernes ». Pour le dire succinctement, émergence d'un individualisme épistémologique et ce grâce à un rationalisme généralisé au motif d'un progressisme salvateur.

Ce sont, en effet, ces valeurs qui engendrèrent ce que mon regretté ami Jean Baudrillard a appelé la « société de consommation », cause et effet de l'universalisme propre à la philosophie des Lumières (XVIII^e siècle) dont la « mondialisation » est la résultante achevée. Le tout culminant dans une société parfaite, on pourrait dire « trans-humaniste », où le mal, la maladie, la mort et autres « dysfonctionnements » auraient été dépassés.

Le scientisme.

Voilà bien ce qu'une maladie saisonnière érigée en pandémie mondiale s'emploie à masquer. Mais il est certain que les hypothèses, analyses, pronostics, etc., sur le « monde d'après » signifient bien que ce qui est en cours est un véritable changement de paradigme que l'aveuglement des élites au pouvoir n'arrive pas à occulter. En effet, les mensonges, vains discours et sophismes ont de moins en moins de prise. « Le roi est nu », et cela commence de plus en plus à se dire. Devant ce qui est évident : la faillite d'un monde désuet, les évidences théoriques des élites ne font plus recette.

Devant cette méfiance grandissante, ce « on » indéfini caractérisant la Caste au pouvoir agite le paravent scientifique, peut-être vaudrait-il mieux dire, pour reprendre le terme d'Orwell, elle va utiliser la *nowlangue* scientiste.

Revêtant l'habit de la science, et mimant les scientifiques, le « scientisme » est en fait la forme contemporaine de la croyance béate propre au dogmatisme religieux. Les esprits fumeux ayant le monopole du discours public sont, en effet, les croyants dogmatiques du mythe du Progrès, de la nécessité de la mondialisation, de la prévalence de l'économie et autres incantations de la même eau.

Devant cette méfiance grandissante, ce « on » indéfini caractérisant la Caste au pouvoir agite le paravent scientifique.

Il s'agit là d'un positivisme étriqué qui, comme le rappelle [Charles Péguy](#), n'est qu'une réduction médiocre du grand « positivisme mystique » d'Auguste Comte. La conséquence de ce positivisme étriqué est le matérialisme sans horizon qui fut la marque par excellence de la modernité. Matérialisme brutal que n'arrivent pas à masquer les discours grandiloquents, doucereux, empathiques ou tout simplement frivoles propres au pouvoir politique et aux « médias mainstream » (véritable Ministère de la Propagande) lui servant la soupe.

C'est parce qu'il n'est pas enraciné dans l'expérience collective que le « scientiste » se reconnaît à la succession de mensonges proférés à tout venant. L'exemple des sincérités successives à propos des masques ou des tests, est, à cet égard, exemplaire. Mais ces mensonges soi-disant scientifiques sont aux antipodes de ce qu'est une science authentique.

Souvenons-nous, ici, de la conception d'[Aristote](#). Avoir la science d'une chose, c'est en avoir une connaissance assurée. C'est-à-dire qui consiste à montrer en quoi cette chose est ainsi et pas autrement. C'est bien ce

qu'oublie le « scientisme » dont se parent les élites politiques et divers experts médiatiques qui transforment la crise sanitaire en véritable fantasme. Et ce afin de « tenir » le peuple et de conforter sa soumission.

Le peuple-enfant.

Ce faisant, ce « on » anonyme qu'est le *Big Brother* étatique ne sert pas la science. Il se sert de la science pour des objectifs politiques ou économiques : maintien du consumérisme, adoration du « veau d'or du matérialisme », perdurance de l'économicisme propre à la modernité. C'est cela que profèrent, *ad nauseam*, ceux que L. F. Céline nommait, bellement, les « rabâcheurs d'étronimes sottises » ; chargés de reformater n'importe quel « quidam » en lui servant, à tout propos, la soupe de la bien-pensance^[1]. Et ce afin de le maintenir dans une « réification » objectale qui est l'enjeu de la crise sanitaire devenue un fantasme de plus en plus envahissant. Car pour reprendre l'image du *Big Brother* et du psittacisme dominant, il s'agit bien d'infantiliser le peuple. Répéter, mécaniquement, des mots vides de sens, que même ceux qui les emploient ne comprennent pas, ou de travers.

Considérer le peuple comme un enfant incapable de prendre les bonnes décisions, incapable de juger ou de discerner ce qui est bon pour lui et pour la collectivité, voilà bien l'essence même de la « populophobie » caractérisant les élites en faillite.

En faillite, car une élite est légitime lorsqu'elle est greffée sur la sagesse populaire. C'est ce qu'exprime l'adage : « *omnis auctoritas ad populo* ». Et parler, à tire larigot, de « populisme » est le signe que la greffe n'a pas pris, ou n'existe plus. En oubliant ce que j'ai, en son temps, nommé la « centralité souterraine », propre à la puissance du peuple, on ne peut plus saisir la poussée intérieure de la sève vitale. Ce qui est l'authentique science : avoir une connaissance essentielle de la substantielle réalité, celle de la vie quotidienne.

Les technocrates.

Voilà ce que sont incapables de faire les faux savants et les vrais sophistes qui dénaturent la raison authentique, celle s'appuyant sur le sensible, c'est-à-dire sur ce qui est Réel. Parler de populisme, c'est ne rien saisir de la *bonhomie* du peuple, ne rien comprendre à sa « popularité ».

Le signe le plus évident de cette déconnexion, c'est lorsqu'on entend l'actuel locataire de l'Élysée parler avec condescendance des manifestations, par exemple celles du Premier Mai, comme étant le fait de « chameilleurs » qu'il faut bien tolérer. Étant entendu, sous-entendu, que ces chamailleries ne doivent en rien perturber le travail sérieux et rationnel de la technocratie au pouvoir.

Voilà ce que sont incapables de faire les faux savants et les vrais sophistes qui dénaturent la raison authentique, celle s'appuyant sur le sensible.

Technocratie incapable d'être attentive à la voix de l'instinct. Voix de la mémoire collective, amoncelée depuis on ne sait plus quand, ni pourquoi. Mais mémoire immémoriale, celle de la société officieuse devant servir de fondement à l'éphémère société officielle, celle des pouvoirs.

Cette voix de l'instinct avait, de longue tradition, guidé la recherche de l'Absolu. Et ce de quelque nom que l'on pare celui-ci. L'incarnation de l'absolu étant ce que l'on peut appeler, après mon maître Gilbert Durand, une « structure anthropologique » essentielle. Et c'est cette recherche que la modernité s'est employée à dénier en la vulgarisant, la « profanisant » en un mythe du Progrès au rationalisme morbide et au matérialisme on ne peut plus étroit. D'où sont sortis le consumérisme et le mondialisme libéral.

La socialité ordinaire.

Auguste Comte, pour caractériser l'état de la société propre aux Temps modernes disait judicieusement *reductio ad unum*. L'un de l'Universalisme, l'un du Progressisme, l'un du Rationalisme, de l'Économicisme, du Consumérisme etc. C'est bien contre cette unité abstraite que la colère gronde, que la méfiance s'accroît. Et c'est bien parce qu'elle pressent que des soulèvements ne vont pas tarder à se manifester que la Caste au pouvoir, celle des politiques et de leurs perroquets médiatiques, s'emploie à susciter la peur, le refus du risque, la dénégation de la finitude humaine dont la mort est la forme achevée.

C'est pour essayer de freiner, voire de briser cette méfiance diffuse que l'élite en déshérence utilise jusqu'à la caricature les valeurs qui firent le succès de ce que j'appellerais le « bourgeoisisme moderne ». Autre manière de dire le libéral mondialisme.

Ce que le *Big Brother* nomme le « confinement » n'est rien d'autre que l'individualisme épistémologique qui, depuis la Réforme protestante fit le succès de l'« esprit du capitalisme » (Max Weber). « Gestes barrières », « distanciation sociale » et autres expressions de la même eau ne sont rien d'autre que ce que l'étroit moralisme du XIX^e siècle nommait « le mur de la vie privée ». Ou encore chacun chez soi, chacun pour soi.

Pour le dire d'une manière plus soutenue, en empruntant ce terme à Stendhal, il s'agit là d'un pur « égotisme », forme exacerbée d'un égoïsme oubliant que ce qui fonde la vie sociale est un « être-ensemble » structurel. Socialité de base que la symbolique des balcons, en Italie, France ou Brésil, rappelle on ne peut mieux.

L'effervescence en gestation va rappeler, à bon escient, qu'un humanisme bien compris, c'est-à-dire un humanisme intégral, repose sur un lien fait de solidarité, de générosité et de partage. Voilà ce qui est l'incarnation de l'absolu dans la vie courante. On ne peut plus être, simplement, enfermé dans la forteresse de son « chez soi ». On n'existe qu'avec l'autre, que par l'autre. Altérité que l'injonction du confinement ne manque pas d'oublier.

La mascarade des masques.

Amusons-nous avec une autre caricature : la mascarade des masques.

Souvenons-nous que tout comme la Réforme protestante fut un des fondements de la modernité sous l'aspect religieux, Descartes le fut sous la dimension philosophique. Qu'ils en soient ou non conscients, c'est bien sous son égide que les tenants du progressisme développent leurs théories de l'émancipation, leurs diverses transgressions des limites et autres thématiques de la libération.

Descartes donc, par prudence, annonçait qu'il avançait masqué (« *larvato prode* »). Mais ce qui n'était qu'une élégante boutade devient une impérative injonction grâce à laquelle l'élite pense conforter son pouvoir. Resucée de l'antique, et souvent délétère, *theatrum mundi* !

On ne dira jamais assez que la dégénérescence de la cité est corrélative de la « théâtrocratie ». Qui est le propre de ceux que Platon nomme dans le mythe de la Caverne, « les montreurs de marionnettes » (République, VII). Ce sont les maîtres de la parole, faisant voir des merveilles aux prisonniers enchaînés au fond d'une caverne. La merveille de nos jours ce sera la fin d'une épidémie si l'on sait respecter la pantomime généralisée : avancer masqué. Le spectaculaire généralisé.

N'est-ce point cela que Guy Debord annonçait lorsqu'après la « Société du spectacle » (1967) dans un commentaire ultérieur, il parlait du « spectacle intégré ».

N'est-ce point cela que Guy Debord annonçait lorsqu'après la « Société du spectacle » (1967) dans un commentaire ultérieur, il parlait du « spectacle intégré ». Sa thèse, connue ? comprise ? c'est l'aliénation, c'est-

à-dire devenir étranger à soi-même à partir du consumérisme et ce grâce au spectacle généralisé. Ce qui aboutit à la généralisation du mensonge : le vrai est un moment du faux.

Dans la théâtralité de la Caste politique, cela ne vous rappelle-t-il rien ? Le faux se présente masqué, comme étant un bien. Ce que Jean Baudrillard nommait le « simulacre » (1981) : masque du réel, ce qui masque la profonde réalité du Réel. Ce que Joseph de Maistre nommait la « réité » !

Comme ce que fut la série américaine « Holocauste », le masque consiste à susciter des frissons dissuasifs (de nos jours, la peur de l'épidémie, voire de la pandémie) comme « bonne conscience de la catastrophe ». En la matière, implosion de l'économicisme dominant où la valeur d'usage telle qu'Aristote l'analyse (*Le Politique* ch. III, par 11) est remplacée par la valeur d'échange.

C'est ce que les montreurs de marionnettes, inconsciemment (ils sont tellement incultes) promeuvent. Le masque, symbole d'une apparence, ici de la protection, ne renvoyant à aucune « réité », mais se présentant comme la réalité elle-même.

La finitude humaine.

Pour donner une référence entre Platon et Baudrillard, n'est-ce pas cela le « divertissement » de Pascal ? Cette recherche des biens matériels, l'appétence pour les activités futiles, le faire savoir plutôt qu'un savoir authentique, toutes choses qui, éléments de langage aidant, constituent l'essentiel du discours politique et des rabacheries médiatiques. Toutes choses puant le mensonge à plein nez, et essayant de masquer que ce qui fait la grandeur de l'espèce humaine, c'est la reconnaissance et l'acceptation de la mort.

Car pour le *Big Brother* le « crime-pensée » par excellence est bien la reconnaissance de la finitude humaine. De ce point de vue, le confinement et la mascarade généralisée sont, dans la droite ligne du véritable danger de toute société humaine : l'aseptie de la vie sociale. Protection généralisée, évacuation totale des maladies transmissibles, lutte constante contre les germes pathogènes.

Cette « pasteurisation » est, à bien des égards, tout à fait louable. C'est quand elle devient une idéologie technocratique qu'elle ne manque pas d'être elle-même pathogène. Très précisément en ce qu'elle nie ou dénie cette structure essentielle de l'existence humaine, la finitude. Ce que résume Heidegger en rappelant que « l'être est vers la mort » (*Sein zum Tode*). À l'opposé de la mort écartée, la mort doit être assumée, ritualisée, voire homéopathisée. Ce que dans sa sagesse la tradition catholique avait fort bien cristallisé en rendant un culte à « Notre Dame de la bonne Mort ».

Une communion nécessaire.

Si l'on comprend bien que, dans les cas de soins donnés à des personnes contagieuses, les soignants observent toutes les règles d'hygiène, masque, distanciation et protections diverses, ces mêmes règles appliquées *urbi et orbi* à des personnes soupçonnées a priori d'être contaminantes ne peuvent qu'être vécues comme un déni de l'animalité de l'espèce humaine. Réduire tous les contacts, tous les échanges aux seules paroles, voire aux paroles étouffées par un masque, c'est en quelque sorte renoncer à l'usage des sens, au partage des sens, à la socialité reposant sur le fait d'être en contact, de toucher l'autre : embrassades, câlins et autres formes de tactilité. Et refuser l'animalité expose au risque de bestialité : les diverses violences intra-familiales ponctuant le confinement comme les délations diverses en sont un témoignage probant.

Le confinement comme négation de l'être-ensemble, la mascarade comme forme paroxystique de la théâtralité, tout cela tente, pour assurer la perdurance du pouvoir economiciste et politique, de faire oublier le sens de la limite et de l'indépassable fragilité de l'humain. En bref l'acceptation de ce que [Miguel de Unamuno](#) nommait le « sentiment tragique de l'existence ».

C'est ce sentiment qui assure, sur la longue durée, la perdurance du lien social. C'est cela même qui est le fondement de la bonhomie populaire : solidarité, entraide, partage, que la suradministration propre à la technocratie est incapable de comprendre. C'est ce sentiment, également, qui au-delà de l'idéologie progressiste, dont l'aspect dévastateur est de plus en plus évident, tend à privilégier une démarche « progressive ». Celle de l'enracinement, du localisme, de l'espace que l'on partage avec d'autres. Sagesse écosophique. Sagesse attentive à l'importance des limites acceptées et sereinement vécues. C'est tout cela qui permet de comprendre la mystérieuse communion issue des épreuves non pas déniées, mais partagées. Elle traduit la fécondité spirituelle, l'exigence spirituelle propres aux jeunes générations. Ce qu'exprime cette image de Huysmans : « coalition de cervelles, d'une fonte d'âmes » !

C'est bien cette communion, qui, parfois s'exprime sous forme paroxystique. Les soulèvements passés ou à venir en sont l'expression achevée. À ces moments-là, le mensonge ne fait plus recette. Qui plus est, il se retourne contre ceux qui le profèrent. N'est-ce point cela que relève Boccace dans le *Decameron* : « Le trompeur est bien souvent à la merci de celui qu'il a trompé. » Acceptons-en l'augure.

Michel Maffesoli

Le Powell Circus arrive en ville

rédigé par [Bruno Bertez](#) 2 septembre 2020

La Fed a fait une annonce « fracassante » la semaine dernière. En réalité, elle recycle des notions qui datent... et qui ne sont pas plus efficaces aujourd'hui qu'en 2018.



Le marketing de la Fed continue de retenir l'attention des commentateurs. Hélas, bien peu d'entre eux ont la clairvoyance de comprendre que derrière l'emballage clinquant avec flonflons et roulements de tambour... il n'y a rien. La Fed a sombré dans la société du spectacle, elle a voulu créer un événement.

Rien, le vide absolu

La Fed n'a fait que reprendre, systématiser et emballer ce qui avait été dit en mai 2018 sur la symétrie :

« Si les prix n'ont pas atteint l'objectif pendant une certaine période, on dépassera cet objectif pendant la période suivante pour faire une moyenne. »

Début mai 2018, le FOMC a ajouté le mot « symétrique » à sa formulation standard sur l'inflation.

La déclaration publiée lors de la réunion politique de ce mois-là précisait ceci :

« L'inflation sur 12 mois devrait se rapprocher de l'objectif symétrique de 2% du Comité à moyen terme. »

Depuis que l'objectif d'inflation a été rendu explicite en 2012, l'objectif n'était plus que de 2%. A partir de mai 2018, cela allait être un objectif symétrique.

L'économie, selon les modèles économétriques de la Fed, se réchauffait alors vraiment. Selon Jeffrey Snider, du fonds d'investissement Alhambra :

« Plutôt que de réprimer tout de suite une inflation imaginaire, le gang de Jérôme Powell faisait savoir qu'ils allaient la laisser 'chauffer' pendant une période prolongée. »

Voilà ce qu'est la symétrie : c'est la même chose que la fameuse moyenne – après avoir été en dessous, on va accepter d'être au-dessus.

Si vous n'êtes pas aveuglé par l'emballage marketing, vous réalisez que ce que dit Powell, c'est qu'après avoir échoué à atteindre l'objectif d'inflation pendant plus d'une décennie, il va maintenant laisser l'inflation dépasser cet objectif... que ni lui ni aucun de ses prédécesseurs n'a pu atteindre.

Pensée magique

Personne n'a pu atteindre cette cible que l'on prétend vouloir maintenant laisser dépasser.

Nous sommes dans la pensée magique. Une pensée magique qui ne veut rien dire, puisque la question essentielle – à savoir « comment va-ton faire pour dépasser un objectif que l'on n'a jamais réussi à atteindre ? » – reste sans réponse !

Les vrais commentaires, ceux qui importent, ne sont pas publiés. Ils ne sont faits que dans la discrétion des comités d'investissement des grands établissements, à usage interne. Il ne faut jamais contrarier la Fed publiquement, ce serait un crime de lèse-autorité.

Les annonces de la semaine passée ont une histoire que bien peu rappellent. Il est vrai qu'à notre époque, les journalistes n'ont plus de service de documentation ; ils n'ont que Google comme mémoire. Si ce n'est pas Google, cela n'existe pas ou cela tombe du ciel !

Tout a commencé en 2018...

Tout a commencé en mai 2018, où on a lancé l'idée de symétrie, c'est-à-dire de moyenne de l'inflation. L'idée de moyenne avait déjà été évoquée avant, bien sûr : elle sert à affirmer que l'on ne s'opposera plus à des hausses de prix qui dépasseraient les 2%.

En affirmant que c'est pour l'emploi, comme l'a fait Jerome Powell le 27 août, la symétrie sert à désamorcer les critiques qui feraient remarquer que le pouvoir d'achat va être amputé sciemment.

L'objectif est magique ; il s'agit d'influencer les attentes, les anticipations. Car ces messieurs croient que l'esprit produit le réel – ce que les observateurs pensent gouverne la réalité !

Ah bon !

Il suffit de regarder les graphiques pour se rendre compte que ce que les gens pensent sur le marché est presque toujours faux. Les marchés et donc les gens ne vont que d'erreurs en erreurs. D'anticipations fausses en anticipations fausses – idem en mars dernier, d'ailleurs, quand les cours se sont effondrés.

En ce moment, les intervenants pensent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et les valeurs boursières sont au plus haut. Dans un an, ils penseront que c'est la fin du monde... sans rougir.

Les zozos des marchés et des banques centrales vivent dans un monde où les prophéties se réalisent d'être crues ! Hélas, c'est faux. Au-delà des effets d'annonce, elles ne se réalisent que sur les marchés – c'est-à-dire dans l'imaginaire des marchés.

Des « événements » à foison

Après mai 2018, il y a eu en novembre 2018 l'annonce, toujours par Powell, d'une grande revue de la politique monétaire.

Cela a été suivi par quinze événements de concertation – appelés *Fed Listens* – « pour dialoguer avec des groupes d'employés et des membres des syndicats, des propriétaires de petites entreprises, des résidents de communautés à revenu faible et modéré, des retraités et d'autres pour entendre un large éventail de points de vue sur les décisions politiques affectant leurs communautés ».

Ensuite, en juin 2019 – alors que les hausses de taux annoncées devenaient « inopinément » des baisses de taux – a été mise en place une Conférence (avec un « C » majuscule) présentant un éventail aveuglant de documents de recherche universitaires en provenance des institutions les plus prestigieuses...

... Et comme si cela ne suffisait pas, le mois suivant, en juillet 2019, le FOMC a organisé « cinq groupes de travail chacun composé du personnel analytique traditionnel le plus brillant travaillant sur une multitude de données afin de fournir au Comité toutes les informations possibles pour que les décideurs élaborent leur nouveau cadre de politique monétaire ».

Tout cela sent bon la politique et non la recherche. Il s'agit de monter un coup, un spectacle de relations publiques, afin de contrer les accusations qui martèlent que la Fed est au service non pas du pays mais au service des ultra-riches et de Wall Street.

Vive les relations publiques

Rendez-vous compte ! Une politique de la Fed basée d'abord sur les dialogues avec le peuple, puis des rencontres avec les intellectuels, des documents de conférence... Le produit fini ne peut être qu'inattaquable.

Bien sûr, cela marche... au plan des relations publiques !

Voici le meilleur résumé public que j'ai trouvé, provenant de l'*Australian Financial Review*, et daté du 28 août. Il est cependant incomplet car il passe à côté de ce qui peut intervenir en 2021. Il est en effet possible, techniquement, que la hausse des prix soit temporairement de 3% ou au-dessus, ce serait logique. La Fed désamorce donc par avance les critiques qui s'indigneraient de la perte de pouvoir d'achat et les spéculations sur une hausse des taux.

« Jeudi soir, la banque centrale la plus puissante du monde – la Réserve fédérale américaine – a inauguré un changement révolutionnaire de son cadre de politique monétaire car elle estime qu'elle a constamment raté son objectif d'inflation des prix à la consommation.

Ce nouveau régime, qui permettra à la Fed de maintenir les taux d'emprunt plus bas plus longtemps et de tolérer des périodes de ce qui aurait été une inflation inacceptable, pourrait avoir des conséquences profondes sur le prix de presque tout.

Cela révèle également la vanité essentielle des banquiers centraux : ils ne veulent pas que les marchés financiers redeviennent efficaces et découvrent les vrais prix, s'éclaircissent, ou que les prix des actifs retrouvent leurs niveaux naturels, en l'absence d'interférence extrême des politiques. »